
MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07914892 0

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CURIEUSE

L'ENTRETIEN DES MUSICIENS

Par GANTEZ

I


TIRÉ
A PETIT NOMBRE

L'ENTRETIEN des MUSICIENS

Par le Sr GANTEZ

Maiſtre de Chapelle

de S^t Eſtienne d'Auxerre.

1643



Suivant la Copie d'Auxerre

PARIS, 1878

Del. et Sculps. H. RIBALLIER. — *A. CLAUDIN direx. et edidit*

L'ENTRETIEN
DES
MUSICIENS

PAR LE S^r

GANTEZ

MAITRE DE CHAPELLE

A MARSEILLE, AIX, ARLES, AVIGNON, GRENOBLE,
AIGUES-MORTES, TOULOUSE, MONTAUBAN,
AURILLAC, LA CHATRE, LE HAVRE,
PARIS ET AUXERRE

Publié d'après l'édition rarissime d'Auxerre, 1643

Avec préface, notes et éclaircissements

PAR ERN. THOINAN



PARIS
A. CLAUDIN, ÉDITEUR
3, rue Guénégaud, 3

M.DCCC.LXXVIII



AVANT-PROPOS

ET

EXPLICATION DE L'ESTAMPE



'OUVRAGE que nous réimprimons aujourd'hui est un livre de toute rareté, dont on connait à peine trois ou quatre exemplaires. Il n'est pas exclusivement consacré à la musique, comme on pourrait le supposer. L'œuvre de Gantez, rédigée sous la forme épistolaire, avec une bonhomie enjouée, affecte des allures rabelaisiennes & gouailleuses. Anecdotes de toutes sortes, proverbes & dictons populaires, préceptes graves, comparaisons plaisantes, réparties ingénieuses, se pressent en foule sous la plume de l'auteur. Une intarissable faconde marseillaise, jointe à un fond de gaieté inaltérable, font du maître de chapelle d'Auxerre une figure à part &

franchement originale. Il nous initie à la vie & aux mœurs des musiciens d'église au XVIIe *siècle, & son livre est plein de révélations curieuses & piquantes. Gantez était en relations suivies avec tous les artistes & les célébrités musicales de son temps; il parle souvent d'eux & de leurs œuvres dans ses lettres : là est le côté sérieux & vraiment intéressant de l'*Entretien des Musiciens.

Transplanté, après des vicissitudes de toutes sortes, au milieu de la plantureuse Bourgogne, la jovialité native de notre musicien provençal ne fait que florir & s'épanouir. Prêchant d'exemple, il vante le vin du pays auxerrois, qu'il proclame « la boisson de nos roys. » Il en boit, & sans eau, de peur de le gâter. « L'eau, dit-il, fait le visage de la couleur de la plante des pieds, elle n'engendre que des grenouilles. » Il a, du reste, comme Anacréon, une plaisante excuse pour boire : « Puisque le ciel boit & la terre boit, & que l'homme tient de l'un & de l'autre, sçavoir : l'âme du ciel & le corps de la terre, pourquoi ne boirions-nous pas ? Un musicien n'est pas estimé s'il n'est bon beuveur, & nous voyons par expérience que ceux qui ont le mieux haussé le temps & le gobelet ont le plus souvent excellé... Boire, c'est le plaisir le plus innocent & le plus charmant de tous... » Et continuant sur ce thème, il entonne des chansons & des airs à boire de sa composition.

Nous ne pouvons nous étendre davantage sans empiéter sur le domaine de la préface ; nous nous arrêtons laissant à M. Thoinan la tâche de présenter au lecteur les détails de la vie nomade de notre auteur, ainsi que l'analyse de son œuvre. Il nous reste maintenant à expliquer le frontispice gravé, qui n'existe pas dans l'édition originale, & que nous avons dû créer de toutes pièces.

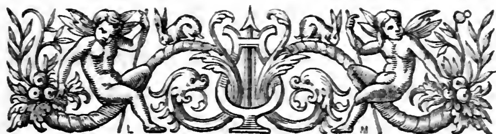
Nous avons représenté Gantez chez lui, dans la Psallette, au milieu des enfants de chœur, leur faisant la leçon, tel qu'il se dépeint lui-même, doux & indulgent pour ses élèves. Sur sa table, des lettres qu'il vient d'écrire à ses amis, & dont il a pris copie sur un registre qui formera plus tard l'ouvrage intitulé : l'Entretien des Musiciens*; à côté, la* dive bouteille *& un verre. Gantez prend soin de nous avertir que « toute la différence qu'il y a entre un chantre & un jardin, c'est que pour arroser un jardin il faut de l'eau, mais pour un chantre il est requis d'avoir du vin, car comme le vin feroit mourir les plantes d'un jardin, de mesme l'eau feroit languir un musicien, le nez duquel ne pourroit pas si bien boutonner... »* (Lettre XIX, page 95.) *C'est d'après ce portrait, tracé de la main du maître, que notre artiste a pris soin de donner à la figure de Gantez un air réjoui, avec un nez légèrement enluminé.*

La fenêtre, entr'ouverte, laisse apercevoir la tour de

Saint-Etienne d'Auxerre, telle qu'elle existe encore maintenant. Le costume de Gantez, la forme de son bonnet, le verre, la bouteille, les lettres scellées selon la mode du temps, tous les détails de cette composition ont été copiés d'après des documents de l'époque. Nous nous sommes assuré que la Psallette, où le maître de chapelle exerçait les enfants de chœur, n'était pas dans la cathédrale même, mais était située en ville. Grâce à l'obligeance de M. Monceaux, d'Auxerre, nous avons pu avoir communication de l'affiche originale de la vente des biens dépendans du ci-devant Chapitre d'Auxerre. *Dans la nomenclature des propriétés annoncées pour être vendues à l'encan comme biens nationaux, le 22 brumaire an III, figure, sous le paragraphe 5, une maison dite* la maîtrise des enfants de chœur, *avec description détaillée du local : chambre haute, dortoir des enfants, jardins, etc... Nous avons pu ainsi ne pas trop nous abandonner à la fantaisie, & notre frontispice aura du moins, aux yeux des bibliophiles, le mérite de se rapprocher de la vérité historique.*

A. CLAUDIN.





PRÉFACE

I.

L'ÉCOLE de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, si renommée au IXe siècle, a compté au nombre de ses élèves, Remi d'Auxerre, auquel on doit un commentaire du *Traité de Musique* de Martianus Capella, le moine Hucbald, célèbre compositeur-théoricien, & le roi, tant soit peu musicien, Charles-le-Chauve. D'autre part, les chroniqueurs de la cathédrale d'Auxerre constatent que la musique y fut dignement représentée à diverses époques. Quelques-uns de ses prélats étaient des *dilettanti* distingués; plusieurs de ses maîtres de chapelle &

de ses chantres s'y acquirent de la réputation par leur talent, leur originalité d'esprit ou leur savante érudition en matière musicale.

Parmi les premiers, on voit d'abord Saint-Géran, nommé évêque d'Auxerre au commencement du xe siècle, & qui, instruit dans le chant ecclésiastique à l'école de Soissons, avait « un talent particulier pour chanter d'une manière affectueuse les louanges de Dieu; » puis Hugues de Chalon, dont le ravissement fut tel en entendant les chants d'église & surtout l'exécution de l'hymne *Jam lucis* à la cathédrale d'Auxerre, qu'il désira, s'il était jamais appelé à être évêque, que ce fût de cette cathédrale, vœu qui se réalisa l'an 999. Toutefois, le plus célèbre de ces évêques *dilettanti* est sans contredit Jacques Amyot, qui occupa le siége épiscopal d'Auxerre à la fin du xvie siècle. Non-seulement le docte précepteur de Charles IX mérita bien de l'art musical en traduisant le *Traité de la Musique* de Plutarque, mais il fut encore un amateur passionné, & donna toujours une grande attention à l'exécution de la musique religieuse dans sa cathédrale. Hilaire, moine de Notre-Dame en l'Isle à Troyes, de l'ordre du Val des Ecoliers, célèbre facteur d'orgues de son temps, fut appelé par lui à Auxerre

& dirigea la construction d'un nouveau jeu d'orgues placé au coin du chœur. Jacques Amyot jouait, du reste, de plusieurs instruments, du clavecin entr'autres qu'il touchait souvent, vers l'heure du repas, afin de faire diversion, avant de se mettre à table, au sérieux de ses profondes études. Enfin, il organisa des concerts dans sa maison épiscopale, « & ne rougissait point d'y chanter sa partie avec les musiciens. »

Cependant l'évêque d'Auxerre, entraîné par son goût dominant, montra trop de faiblesse pour les chantres qui avaient une belle voix & pour les chanoines « qui alloient volontiers à *l'Aigle*, y chanter. » Ceux-ci comptant sur son indulgence altérèrent la psalmodie usitée dans la cathédrale depuis Charlemagne, corrigèrent les anciens Antiphonaires & « rendirent cahoteux ce qui auparavant était doux en y introduisant leurs nouveaux principes d'accord. » « Mais, raconte encore l'abbé Lebeuf, *ce qui dût consoler* les personnes zélées pour le chant grégorien & les autres chants anciens, est que dans le tems même de ces entreprises, un chanoine, commensal de notre évêque & son économe, inventa une *machine* capable de donner un nouveau mérite au chant grégorien. Ce chanoine, nommé Edme Guillaume,

trouva le secret de tourner un cornet en forme de *Serpent* vers l'an 1590. On s'en servit pour les concerts qu'on exécuta chez lui & cet instrument ayant été perfectionné, est devenu commun pour les grandes églises. » Voilà, il faut l'avouer, une étrange compensation & s'ils s'en contentèrent, les amateurs du chant grégorien ne témoignèrent certainement pas d'une grande délicatesse d'oreille.... C'est donc un chanoine de la cathédrale d'Auxerre qui passe pour avoir inventé le *Serpent ;* cependant il est plus juste de dire qu'il ne fit que varier la forme d'un instrument de semblable nature, déjà connu sous le même nom depuis longtemps, ou qu'il en changea seulement les procédés de fabrication (1).

Parmi les successeurs de Jacques Amyot, qui protégèrent la musique & les musiciens, on remarque encore Pierre de Broc, sous l'épiscopat duquel l'auteur du livre rarissime que nous réimprimons, *le*

(1) On lit, en effet, l'article suivant dans les comptes de l'archevêché de Sens, aux années 1453 & 1454, soit plus de cent ans avant la date des concerts d'Amyot & d'Edme Guillaume : « Ressoudé le *serpent* de l'église & mis à point le lien de laiton qui tient le livre.... tant. » Voyez *Bulletin de la Société des sciences hist. & natur. de l'Yonne,* 4e vol. 1850.

sieur Gantez, fut maître de chapelle. Pierre de Broc devait son évêché à l'appui de Richelieu, dont il était un des fidèles. Lui, l'évêque de Chartres & le président Viguier étaient chargés de placer les dames de la Cour aux spectacles que le Cardinal donnait en son palais. C'est sans doute dans la fréquentation de ces représentations théâtrales & des fêtes musicales très en faveur parmi les gens de cour que Pierre de Broc contracta son goût pour la musique. Toujours est-il qu'assistant au siége d'Arras, comme garde du trésor royal, il fut si charmé du jeu de l'organiste qui toucha le *Te Deum* entonné par lui après la prise de la ville, qu'il voulut se l'attacher & qu'il l'emmena à Auxerre. Cet organiste, appelé Antoine Doresmieux, devint son commensal, ainsi du reste que plusieurs autres artistes. « Vous avez, lui dit Gantez, un si grand amour pour les musiciens que presque toute votre maison en est composée. » La musique fleurit donc encore dans la demeure des évêques d'Auxerre & les concerts s'y renouvelèrent comme au temps d'Amyot.

Gantez dédia ses *Entretiens des Musiciens* à Pierre de Broc, son évêque. Mais avant de nous occuper de l'auteur & de l'ouvrage, nous devons encore

mentionner ici, comme appartenant aux illustrations musicales de la cathédrale d'Auxerre, Jean Cathala, qui y fut maître de musique à la fin du XVIIe siècle, & l'abbé Lebeuf, qui y remplit les fonctions de chanoine sous-chantre dans la première moitié du XVIIIe siècle. Le premier, d'un caractère original & digne de son prédécesseur Gantez, a laissé plusieurs messes dont l'une ne contient pas une seule note blanche & qui d'ailleurs porte cette épigraphe : *Nigra sum sed formosa* (1). Quant au savant abbé Lebeuf, on sait qu'une partie de ses nombreux travaux d'érudition est consacrée à la musique & à son histoire.

---

(1) Sans vouloir insister beaucoup, on n'en peut pas moins faire un curieux rapprochement entre les musiciens ayant passé par Auxerre : Gantez, Cathala & le sévère Hucbald. Ce dernier sacrifia, lui aussi, à la facétie, en écrivant à la louange des chauves un poëme en latin de cent trente-six vers, dédié à Charles-le-Chauve, & dont *tous les mots* commençaient par un C. Cette bizarre poésie a eu de très-nombreuses éditions ; la dernière que nous connaissons est de Paris, 1853, & due au savant E.-F Corpet, qui y a joint d'excellentes notes : *Hucbaldi Elnonensis Monachi de Laude Calvorum. Carmen mirabile.*

II.

NNIBAL Gantez naquit à Marseille à la fin du XVIe siècle ou au commencement du XVIIe (1). Ses lettres, en fait de renseignements auto-biographiques, ne nous donnent guères que les noms des villes où il remplit les fonctions de maître de chapelle. Encore ne peut-on fixer l'ordre dans lequel il occupa ces diverses maîtrises; aussi, sans nous arrêter à discuter le plus ou moins de probabilité de son séjour dans une localité à telle date plutôt qu'à telle autre, nous nommerons, en suivant l'ordre géographique, les endroits où il exerça sa profession.

Les musiciens d'église voyagèrent beaucoup dans tous les temps; chantres ou maîtres de musique partaient à cheval quelquefois, à pied le plus souvent, & allaient de ville en ville, de cathédrale en cathédrale, recevant ici l'hospitalité d'un confrère, d'un curé ou d'un chanoine, couchant là à la belle étoile & faisant de plus ou moins longs séjours

(1) A l'époque où il publiait son livre (1643), Gantez avait déjà occupé quinze maitrises.

dans les chapitres où ils réussissaient à trouver de l'emploi. Cela s'appelait *vicarier*. Le changement de maîtrise était considéré comme un moyen d'acquérir du talent, en ce sens que le *vicariant*, mis à même de juger des différentes manières de chanter & d'exécuter la musique dans toutes les paroisses qu'il visitait, y gagnait au moins quelque expérience. « Jamais, dit notre auteur, un musicien ne fut estimé, s'il n'a un peu voyagé. »

Cette existence nomade, propre à faire naître les occasions de débauche, donna aux musiciens, entre autres habitudes, celle de boire outre mesure, & l'épithète d'ivrogne devint à peu près le synonyme de musicien. Les lettres de notre artiste vicariant prouveront, s'il en était besoin, que c'était là un péché dont ses confrères ne se faisaient pas faute de son temps; lui-même s'en accuse sans trop de honte et écrit délibéremment, croyant avoir trouvé une excuse sans réplique : « car encore qu'on die que tous les musiciens sont des ivrognes, sçachez que tous les ivrognes ne sont pas musiciens. »

Gantez se conforma donc aux usages de sa profession; il vicaria pendant sa jeunesse & changea souvent de maîtrise, & de crûs par conséquent, jusqu'à ce qu'il se fût fixé définitivement à Auxerre.

On doit supposer qu'il obtint ses premières maitrises dans son pays & qu'il débuta par celles de Marseille, d'Aix, d'Arles, où il répondait à l'archevêque qu'il faisait meilleur commander un régiment de cavalerie qu'une compagnie de musiciens ; de Saint-Pierre d'Avignon, dont il fut congédié parce qu'il avait négligé de se faire bien venir des servantes des chanoines ; de Grenoble & enfin d'Aigues-Mortes, où les chanoines pour le retenir lui conseillèrent de se marier. Mais Gantez prétendait que les musiciens mariés faisaient presque toujours partie de la confrérie de Saint-Luc & craignait que, sous prétexte de visiter les enfants de chœur, Messieurs les chanoines ne vinssent chez lui pour courtiser sa femme. Il prêche, du reste, en maints endroits pour le célibat & n'est pas toujours d'une grande amabilité pour les femmes.

Il exerça les mêmes fonctions à Toulouse, à Montauban, d'où il fut congédié avant les termes de son contrat ; puis à Aurillac & à La Châtre. Son voyage à pied & la bourse plate, qu'il raconte dans sa xxxve lettre, est probablement celui qu'il fit pour se rendre d'Aurillac à La Châtre. « Ah ! s'écrie-t-il piteusement, que c'est une pauvre chose de vicarier sans argent !... Il m'a fallu coucher au serein, crainte

de laisser mon manteau au cabaret... Dans cet estat ce ne fust pas les puces qui m'empeschèrent de dormir, mais faute de n'avoir soupé,... » Le lendemain, il déjeune chez un curé & se remet en route; « mais la pluie le saisit si fort dans les montagnes du Lymosin qu'il ne sçavoit de quel bois faire flesches, ny à quel saint se recommander. » Après avoir dit toutes les prières qu'il savait par cœur, il composa la musique du psaume: *Salvum me fac Deus*, & fut sauvé, car, dit-il, en résistant à la tempête « j'ay fait comme le safran que plus il est foullé, & mieux il croist. »

Appelé à diriger la maîtrise du Hâvre-de-Grâce, Gantez s'y rencontra avec un organiste assez original qui, quoique fort incapable, se vantait d'être le premier homme du monde en son métier, & cela parce que, disait-il, il savait vivre d'un métier qu'il ne savait pas. C'est sans doute en se rendant au Hâvre, ou en revenant, que notre maître de chapelle se fit entendre à la cathédrale de Rouen, le 21 juin 1629 (1).

---

(1) Voy. Langlois. *Revue des Maîtres de chapelle & Musiciens de la métropole de Rouen*. Rouen, 1850, in-8. *Extraits du Précis analytique des travaux de l'Académie de Rouen.*

Le chapitre de Saint-Quentin lui fit écrire par De Cousu, chanoine et très-savant musicien, mais cette proposition de venir diriger la Psalette de cette ville n'eut pas de suite. Il ne pût se faire agréer, non plus, à la maîtrise de Cambrai. Le musicien qu'il voulait remplacer s'en étant allé comme le valet de Marot, sans mot dire, les chanoines cambrésiens craignaient qu'il n'en fît autant.

A Paris, Gantez fut successivement maître de chapelle de l'église de Saint-Paul & de celle des Saints-Innocents. Il avait obtenu la première place « par adventure », tandis qu'il avait emporté la seconde « au prix. » Aussi est-il fier de ce dernier succès & dit préférer cette maîtrise gagnée de la sorte à celle de la Cour qu'il lui aurait fallu payer. Il se récrie beaucoup contre les accusations de ceux qui voulaient qu'il ait dû sa nomination à la protection de l'abbé Des Roches, auquel il avait dédié sa messe de *Lætamini*, alors que malgré cette dédicace « & des présents des choses les plus exquises, » son soi-disant protecteur, loin de rien faire pour lui, se disait toujours malade quand il lui demandait un service.

Outre cette messe de *Lætamini*, Gantez composa un *Recueil d'airs* pour le maréchal de Schomberg &

une autre messe qu'il dédia à Mlle de Saint-Géran, ce qui lui valut trente pistoles. Mlle de Saint-Géran était bonne musicienne & chantait bien ; son père, le maréchal, protégeait la musique & entretenait « aussi bonne chapelle qu'aucun seigneur de son siècle. » Ce fut en leur présence que les meilleurs chantres de la Sainte-Chapelle & de Notre-Dame exécutèrent cette dernière messe dans l'église des Pères Minimes de la place Royale. Le Père Mersenne assistait à cette cérémonie.

A l'époque où vivait Gantez, les musiciens avaient peine à faire imprimer leurs œuvres ; il leur fallait passer par les mains de Ballard ou de Sanlecque qui faisaient payer assez cher leur papier bis & leurs vilains caractères. Notre compositeur déplorant un tel état de choses, regrette que la France ne soit pas comme l'Espagne, l'Italie & la Flandre, où, suivant lui, l'on comptait alors presque autant d'imprimeurs que de villes ; il encourage ses confrères à suivre son exemple pour se soustraire aux exigences abusives de l'imprimeur, ne redoutant aucune concurrence. En effet, il essaye de secouer la routine & se vante de sa tentative. « Je suis le premier, dit-il, qui a exposé ses œuvres d'un nouveau imprimeur, &

d'un caractère de nouvelle invention ainsi que tout le royaume a bien veu. »

Malheureusement, ses œuvres n'ayant pas été retrouvées, leur valeur musicale ne peut pas plus être appréciée que le nouveau système d'impression de la musique dont il se servit. Il ne lui en reste pas moins le mérite de son initiative, quoique celle-ci n'ait pas empêché les Ballard de continuer leur ancienne manière de faire, laquelle fut si longtemps funeste au progrès de l'art.

Pendant son séjour à Paris notre musicien parait y avoir mené une vie quelque peu active ; il donnait des leçons & comptait plusieurs fils de grande maison au nombre de ses élèves. Il se lia avec les musiciens en renom & parle de ces artistes en assez bons termes. Venu à Paris avec la meilleure opinion de son savoir « croyant faire la leçon à chacun, » Gantez reconnaît qu'il a dû en rabattre. « J'ai bien trouvé, dit-il, soulier à mon point & des gens qui ne se mouchent pas du pied. » Il avoue que si les musiciens provençaux « ont plus d'air (mélodie) en leur musique, ceux de Paris ont plus d'art en la leur, » (harmonie).

Il ne fut pas toutefois à l'abri de la critique de ses confrères, car « ayant manqué un petit mot de quan-

tité dans sa messe de *Lætamini*, on fit un quanquan dans Paris qu'il sembloit qu'il eût mordu la lune. » Une autre fois, discutant avec Péchon, picard & maître de musique de Saint-Germain, celui-ci s'emporta jusqu'à lui dire qu'il n'était pas musicien. Piqué au vif, Gantez, pour prouver son savoir, ajouta une sixième partie à un des meilleurs morceaux de son contradicteur & s'en tira à son honneur.

Ses rapports avec ses subordonnés, si on s'en tient aux conseils qu'il donne à ses correspondants, dûrent être empreints d'une certaine indulgence mêlée à beaucoup de fermeté. Il raconte à ce sujet qu'un chantre de Saint-Paul lui ayant manqué pendant l'office, il le fit venir à la maîtrise après la cérémonie, l'enferma & se mit à l'étriller de la belle façon. Mais ces manières brutales & bien du temps, n'étaient pas dans les habitudes de notre artiste ; il était au contraire bienveillant, charitable, & se souvenant sans doute des souffrances qu'il avait endurées pendant sa vie nomade, il accueillait chez lui les chantres *vicariant* qui passaient par Paris & venaient frapper à sa porte après avoir été repoussés des autres maîtrises de la capitale. Il eût bien à se plaindre quelquefois de ses hôtes « après boire, »

mais il l'oubliait facilement. C'est ainsi, qu'une fois à Auxerre, il parodia la réponse de Louis XII en écrivant à un de ses amis qui lui conseillait de se venger d'un chantre qui l'avait offensé lorsqu'il habitait Paris : « Il seroit honteux que le maître de musique d'Auxerre vengeât les offenses faites à celui des Saints-Innocents. »

Cependant les curés de Saint-Paul et des Saints-Innocents ne lui rendirent pas la vie agréable ; il s'en plaint assez vivement « ayant appris à ses dépens le martyre qu'on souffre dans les dites paroisses, où les Curés font les Syres & les Prélats... » Maltraité par le curé de Saint-Paul qui trouvait qu'il ne donnait pas assez à l'église, il le fut aussi par celui des Saints-Innocents qui ne lui pardonnait pas d'avoir fait don d'une lampe d'argent au Saint-Sacrement; « probablement parce qu'il n'en avait jamais fait autant. » Gantez partit donc avec empressement pour Auxerre en 1643, lorsqu'il eût obtenu, après un concours, la place de maître de chapelle de Saint-Etienne, église métropolitaine de cette ville. « Dans trois mois, dit-il dans son *Advertissement aux Chantres*, il est bien difficile d'emporter une Maistrise, gagner un Béneffice, composer un Livre. » En effet, peu de temps après son arrivée à

Auxerre, Pierre de Broc le nomma, le 27 juin 1643, chanoine semi-prébendé de Saint-Etienne ; notre musicien remercia son évêque, pria pour sa prospérité, & enfin, non moins reconnaissant que toujours bon vivant, bût à la santé de son bienfaiteur dans un joyeux souper auquel il convia tous ses camarades.

Le nouveau chanoine, qui était déjà prieur de la Madeleine en Provence (1), trouva qu'il avait assez *vicarié*, qu'il était temps de faire une fin. Ses lettres témoignent, en plusieurs endroits, de son intention de rester à Auxerre où il se trouve bien & d'y vivre en repos. Pris de quelques scrupules à propos de son prénom païen & tourmenté de l'envie d'avoir un patron auquel il pût adresser ses prières, il profita d'un voyage que fit à Rome, en 1650, Nicolas Housset, chanoine sous-chantre de la cathédrale d'Auxerre, pour réaliser son désir. En effet, cet ecclésiastique ayant obtenu à Rome plusieurs reliques de cimetière, en fit qualifier une de Saint Annibal, martyr.

Le soin qu'il prit de faire christianiser son nom

(1) Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur ce prieuré.

donne à croire que le plaisant & facétieux maître de chapelle s'était amendé & que s'il avait eu à publier une nouvelle édition de son livre, il en aurait corrigé le style souvent peu digne d'un Chanoine-Prieur & en aurait certainement expurgé maints passages fort peu édifiants. Il garda le silence toutefois & renonçant aux Lettres, malgré l'enthousiasme débordant qu'il avait mis à les exalter au détriment de la musique, il revint entièrement à son art.

Sur ses vieux jours Gantez, disions-nous, avait bien pu s'amender, mais il conserva toute sa vie sa jovialité native, son humeur facile & enjouée, toujours prompte à saisir le côté plaisant des choses, même à forcer la note au besoin. Lui connaissant cet esprit passablement railleur, on ne sera donc pas surpris d'apprendre que quoique arrivé à un âge où le caractère acquiert forcément quelque gravité, il n'ait eu aucun scrupule, ayant à composer une messe, de se ménager un succès facile en y glissant une allusion à l'actualité du moment. « Cette messe, dit La Viéville de Freneuse, fut composée en un temps que le Roi envoyoit un secours en Candie, ce qui avoit fait faire cette chanson, *Allons en Candie, allons, etc.*, qui étoit dans la bouche de tout le monde. Gantès, voulant que sa messe fût à la mode,

fit son *Kyrie eleison*, notte pour notte, sur l'air de la chanson, *Allons en Candie, allons*, & du même mouvement du commencement à la fin. N'en riez pas, Monsieur l'Abbé, ou plutôt permettez-moi d'en rire avec vous, & de redire ici à Gantès ce mot italien, qui fut dit dans une occasion encore plus grave : *Il peccato è grande, ma vi lo perdono, per l'inventione* (1). »

Il n'y a pas lieu toutefois de reprocher trop vivement au maître de chapelle d'Auxerre sa manière de comprendre les *Kyrie eleison;* c'était alors le procédé généralement employé, surtout à l'église, pour faire en musique d'ingénieuses allusions aux circonstances, ou de la couleur locale, comme on dit aujourd'hui.

Cette chanson : *Allons en Candie*, dont Gantez se servit avec plus ou moins d'à-propos, dût se chanter vers la fin du siége de Candie, commencé en 1644 & terminé en 1669, car ce n'est qu'en 1668, au plus tôt, que Louis XIV envoya des secours aux Vénitiens (2).

---

(1) Voy. *Comparaison de la Musique italienne & de la Musique française*. 3e partie 1706, p. 136.

(2) Castil-Blaze, dans sa *Chapelle-Musique des Rois de France*, p. 85, s'est trompé en disant que cette messe de Gantez fut com-

Gantez vivait donc encore à cette époque & fut assez heureux, par conséquent, pour voir se réaliser les vœux qu'il avait formés dès son arrivée à Auxerre : ceux de ne plus *vicarier*, de conserver la maîtrise de la cathédrale de cette ville & de finir ses jours, là où le vin lui a semblé bon, en plein pays bourguignon.

III.



E livre de Gantez a attiré l'attention de quelques littérateurs-musiciens de nos jours, mais ne l'ayant consulté que plus ou moins hâtivement dans les bibliothèques publiques, ils n'ont pu s'en faire une idée bien exacte. Castil-Blaze en a réimprimé deux lettres dans sa *Chapelle-Musique des Rois de France;* cependant on s'étonne que, se trouvant en grande analogie de tour d'esprit avec Gantez, il ne lui ait

---

posée sous Louis XIII; ce monarque n'eût pas de secours à envoyer aux Crétois & mourut en 1643, soit vingt-cinq ans environ avant le départ des Français allant prêter main-forte aux Vénitiens contre les Turcs.

pas fait de plus fréquents emprunts. D'Ortigue connaissait bien l'*Entretien des Musiciens* & il s'en est servi à bon escient, notamment dans son *Dictionnaire de Plain-Chant*. Passant sous silence beaucoup d'articles très sommaires publiés sur notre musicien, dans divers journaux de musique ou dans des recueils littéraires, il est juste toutefois de mentionner la *Notice sur les Musiciens qui ont illustré le département de l'Yonne*, de M. A. Cherest, dans laquelle il s'est occupé longuement du livre de Gantez. (1) Enfin plus récemment, M. H. Lavoix fils en a donné une excellente analyse dans la *Revue de France* (2) ; son travail écrit avec goût, bien dans le ton du sujet, fait parfaitement ressortir la singularité de l'œuvre & l'originalité de son auteur.

Gantez, qui lisait beaucoup, témoigne d'une excellente mémoire. Il prend plaisir à étaler à tort & à travers l'érudition prolixe qu'il doit à ses lectures. Tout ce dont il se souvient lui est bon dans son récit comme terme de comparaison, comme preuve

---

(1) Voy. *Bulletin de la Société des Sciences hist. et nat. de l'Yonne*, 4e vol., 1850.

(2) No 16 du 30 avril 1873.

de ce qu'il avance ; mais le plus souvent les citations qu'il emprunte à droite & à gauche, les proverbes qu'il débite à tout propos, amènent, sous sa plume, une telle abondance d'adages & de maximes inattendus que ce n'est qu'à grand'peine qu'il peut se retrouver & reprendre le fil de son discours.

Les préceptes les plus graves, les conseils sages & judicieux qui servent de prétexte à ses lettres sont toujours assaisonnés du mot pour rire. Sa verve gouailleuse, son goût pour le burlesque & la plaisanterie au gros sel, l'entraînent un peu loin & lui font parfois excéder la mesure; il ne recule alors, dans son excessive volubilité, ni devant le mot cru, ni devant l'anecdote familière ou trop libre.

Quoi qu'il en soit, le livre de Gantez se lit avec intérêt & aussi bien pour les mœurs, les habitudes & les goûts des musiciens d'église au XVIIe siècle, que pour le genre d'esprit ayant cours dans le monde auquel l'auteur appartenait, c'est une initiation complète. Malgré ses exhortations à la morale & à la sagesse, notre Provençal, devenu Bourguignon, a surtout réussi à nous prouver que sa bonne humeur & sa gaieté inaltérables étaient soigneusement entretenues par les bons vins du pays

auxerrois. Dans sa loquacité passablement désordonnée, il nous montre, en somme, que, de son temps, on pouvait vivre sans trop de soucis, être heureux facilement & s'amuser de peu de choses.

Gantez, très impatient de lire sa prose en caractères d'imprimerie, prit à peine le temps de corriger ses épreuves ; aussi les fautes, « soit par m'esgard de l'autheur ou de l'imprimeur, » comme il le dit lui-même, se trouvent-elles dans son livre en assez grand nombre. Ni lui, ni son éditeur, n'eurent d'ailleurs la prétention de mettre au jour un chef-d'œuvre typographique, & leur volume, dans le format petit in-12, composé de XII & 295 pages, ne se distingue par aucune particularité méritant une description minutieuse. Néanmoins, l'*Entretien des Musiciens* est un des livres les plus rares de la littérature musicale française ; l'auteur ne le fit tirer qu'à un petit nombre d'exemplaires, le destinant seulement « à ses disciples & à ses plus intimes & familiers amis. » Malgré ces motifs d'extrême rareté, près de cent ans après son apparition, le livre de Gantez était pour ainsi dire oublié et on ne le recherchait guères. A la vente de la bibliothèque de Bourret, intendant de Neufchâtel & de Vallengin en Suisse, qui se fit à Paris en 1735, il

fut vendu la modique somme de *dix sols* (1). Trois ans après, l'abbé Lebeuf, en faisant une analyse de ce volume dans le *Mercure de France,* de décembre 1738, le signalait aux bibliophiles comme à peu près introuvable & disait ne l'avoir vu ni à la Bibliothèque du Roi (2), ni chez M. Barré, auditeur des Comptes, dont la collection à cette époque était « l'une des mieux fournies de Paris en fait de petits traités singuliers sur toutes sortes de matières. »

Sans prétendre avoir vu tous les catalogues de livres publiés aux XVIIIe et XIXe siècles, nous pouvons dire cependant que nous en avons compulsé un très-grand nombre, & que ce n'est qu'en 1852, à la vente de Gabriel Peignot, que l'on retrouve le livre de Gantez. Il y manquait quatre pages qu'on avait recopiées à la main, & le prix d'adjudication fut cette fois de dix-neuf francs. Depuis, le *Bulletin*

(1) Il est vrai qu'à la même vente le livre de Cerone : *El Melopeo y Maestro*, etc., volume qui vaut aujourd'hui de 7 à 800 francs, n'obtenait le prix de 2 livres qu'à la condition d'être joint aux *Institutions harmoniques,* de Zarlino.

(2) La Bibliothèque Nationale en possède aujourd'hui deux exemplaires ; l'un deux, qui a passé par la Bibliothèque du Tribunat, vient du couvent des Pères Minimes de la place Royale, et est sans doute celui dont Gantez fit hommage au Père Mersenne. On le trouve aussi à la Bibliothèque de l'Arsenal, mais il manque à la collection du Conservatoire de Musique & à celle de l'Opéra.

du Bibliophile, de juillet 1857, annonça un exemplaire de cet ouvrage, côté au prix de trente-huit francs.

La bibliophilie musicale ne compte en France des adeptes convaincus & passionnés que depuis vingt ans, tout au plus, & à l'époque où la vente Peignot eut lieu, Anders, de La Fage, Farrenc & d'Ortigue étaient à peu près les seuls collectionneurs spéciaux sur la musique. L'exemplaire de Peignot, égaré dans le catalogue d'une collection, qui n'avait aucun caractère musical, a pu échapper à l'attention de ces amateurs. Quant à l'exemplaire annoncé par Techener, Anders nous a raconté qu'il avait été vendu avant la distribution du *Bulletin du Bibliophile*. Il ne pouvait se consoler d'avoir manqué une si belle occasion & en parlait souvent comme d'un des plus grands déboires de sa vie de collectionneur. D'Ortigue, sous le nom du docteur *Bibliophobus*, raconte une petite histoire qui peint assez bien l'opiniâtreté avec laquelle, lui aussi, poursuivait la possession du précieux bouquin. « J'étais sur les quais, dit-il, j'aperçois un bijou, un trésor, un livre rarissime, introuvable : *L'Entretien des Musiciens*, par Annibal Gantez. Jugez de ma joie. Je la dissimule à peine. — Combien ? dis-je au bouquiniste. — Trois francs.

— Je les ai, attendez. — J'avais déjà le livre sous mon bras. Je mets la main à la poche. — Rien. Les araignées avaient fait leur toile dans ma bourse comme dans celle de Catulle : *Plenus sacculus aranearum.* — Je remets le livre entre les mains du bouquiniste & cours chez moi ; je palpitais. Hélas ! plus de livre. Un amateur était survenu. A mon air effaré, le libraire avait compris que le livre avait quelque valeur ; il l'avait vendu un louis d'or qu'il me montra d'un air triomphant. »

En lisant cette anecdote, vraie ou fictive, très-propre à exciter l'émotion des confrères de *Bibliophobus*, plus d'un amateur a dû rêver qu'il lui arrivait, comme au docteur, de faire la mirifique trouvaille, mais pourtant avec plus de bonheur que celui-ci n'en avait eu.

Enfin, en dehors des deux exemplaires Peignot & Techener, dont nous avons parlé, il n'est fait aucune mention du livre de Gantez dans les innombrables catalogues des libraires de Paris, ou dans les ventes de livres qui ont eu lieu depuis. Il n'existait pas dans les bibliothèques théâtrales & musicales de Soleinne, de Lassabathie, de de Filippi, de Favart & de Sapin, ni dans celles exclusivement musicales de Bèche, de Choron, de Mathieu, d'Ali-

zard, de Danjou, de Gaspari, de La Fage, de Farrenc, d'Anders, de Fétis & de Coussemaker. Plus favorisé que ces derniers, Vincent, de l'Institut, avait eu l'heureuse chance de posséder l'ouvrage tant recherché. Son exemplaire, toutefois, n'était pas l'un de ceux décrits dans les deux catalogues Peignot et Techener.

Quoi qu'il en soit, ce fut à la vente de sa bibliothèque, qui eut lieu le 21 novembre 1871, que l'*Entretien des Musiciens* reparut sur la table aux enchères (1).

Très-désireux d'avoir ce livre, nous avouons que nous n'étions pas sans appréhension le jour de la vente, nous attendant à une lutte acharnée. Quelle fut notre surprise, lorsque l'introuvable volume de Gantez nous fut adjugé, sans grand débat, pour la somme relativement modique, de quarante et un francs. C'était vraiment pour rien (2)!...

---

(1) Voy. *Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu A.-J.-H. Vincent. Première partie*, Paris, A. Labitte, 1871, in-8, page 21, nº 257.

(2) Il est juste de dire qu'à cette date les ventes étaient encore peu suivies, puis, que deux de nos amis nous avaient promis de s'abstenir ainsi que M. Liepmannsohn, alors libraire à Paris, & qu'ils tinrent loyalement leur parole. Nous les remercions encore une fois ici de leur aimable désistement en notre faveur.

Notre nouvelle édition va donc calmer l'ardeur fiévreuse avec laquelle certains bibliophiles-musiciens convoitent la possession du livre de Gantez : toutefois nous espérons qu'avant qu'il soit longtemps, l'œuvre de notre auteur, tirée à petit nombre, retrouvera son prestige passé, même sous sa nouvelle forme, & redeviendra pour les collectionneurs futurs le *rara avis*, un des *desiderata* les plus enviés de la littérature musicale française.



L'ENTRETIEN

DES

MVSICIENS,

PAR LE SIEVR

GANTEZ,

Prieur de la Magdaleine en Provance, Chanoine Semiprebandé, Maistre des Enfans de Chœur & de la Musique, en l'Eglise Insigne & Cathedrale Sainct Estienne d'Auxerre.



A AVXERRE,

Chez JACQVES BOVQVET

Imprimeur de Monseigneur l'Illustrissime, & Reverendissime Evesque d'Auxerre.

M. DC. XLIII.



A MONSEIGNEUR

MONSEIGNEUR

L'Illustrissime & Reverendissime

PIERRE DE BROC

EVESQUE D'AUXERRE

Conseil du Roy en ses Conseils, &c.

ONSEIGNEUR,

Ce n'est pas par vanité d'exposer en public, que j'ay composé ce petit Livre, mais pour eviter l'oysiveté, laquelle j'estime si dangereuse que j'aymerois mieux dormir (ainsi que disoit un Gentil-homme Bourguignon) que de ne rien faire. Je sçay bien

qu'on pourroit dire qu'il y a moyen de s'occuper sans entreprendre si haut, & je respondray qu'il n'y a pas du plaisir de travailler en vain ainsi que ceux qui soufflent l'Alchimie, car si cet œuvre ne sert pas à tous, il proffitera peut-estre à quelqu'un, quand ce ne seroit qu'à mes Disciples ou à mes plus intimes ou familiers Amys, & si vous doutez que cela ne fût mon dessein, vous le pourrez juger en ce que j'en ay retenu presque toutes les copies de l'imprimeur, affin qu'il ne puisse tomber qu'entre les mains de ceux qui seront bien ayses de couvrir mes deffauts. Neantmoins parce que les prémices de toutes choses sont deües à Dieu ou à ses Lieutenants en terre, je ne scaurois (Monseigneur) eviter de l'offrir à vostre Grandeur, puis que vous estes mon Pasteur & bien-faiteur & que je suis vostre Créature par un Benéffice que vostre bonté vient tout freschement de me donner, sans l'avoir jamais mérité. Je pense que puis que vous avez paru si doux en me faisant du bien, vous le serez encore en souffrant ma témérité.

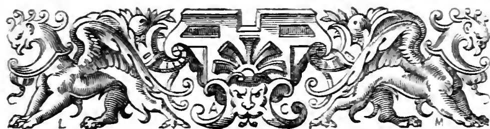
D'ailleurs après avoir considéré que ce livre s'adreſſe aux Chantres, il m'a semblé ne pouvoir rencontrer un meilleur Protecteur, puis que vous avez un si grand amour pour les Musiciens que presque toute vostre Maison en est composée, C'est pourquoy, je vous prie (Monseigneur) d'avoir esgard qu'Artaxerces disoit qu'il estoit aussi Royal et Magnanime de recevoir un petit présent, que d'en donner de grands, et que je seray autant obligé à Vostre Grandeur de prendre cestuy-cy, comme je luy seray redevable toute ma vie de celuy qu'elle m'a fait, lequel j'estime si fort que je prieray sans cesse pour sa brospérité puis que je dois estre eternellement,

MONSEIGNEUR,

Vostre très humble & très obéissant serviteur,

ANIBAL GANTEZ.



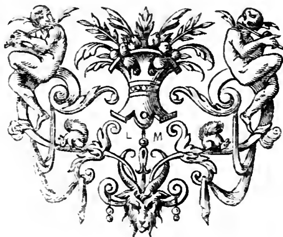


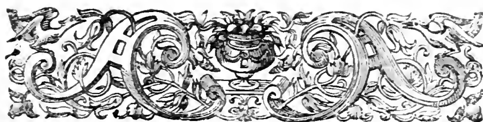
ADVERTISSEMENT

AUX CHANTRES

HERS Amys, Je vous prie d'avoir esgard qu'ordinairement dans la première impression il y a des fautes, soit par mesgard de l'Auteur ou de l'Imprimeur, & que je ne suis ny Docteur ny Courtisan (comme vous sçavez) pour faire un livre éloquent, que la pluspart des hommes font de pareils œuvres pour se rendre recommandables ou pour gagner de l'Argent & que cette-cy n'est que pour nostre divertissement, que ce qui seroit trop peu pour un Théologien, est assez pour un Musicien, que dans trois mois il est bien difficile d'emporter une Maistrise, gagner un Benéffice, & composer un Livre comme j'ai fait. C'est pourquoy il vous sup-

plie encore, de juger de l'intérieur & non de l'apparence, de ce que je voudrois dire plustost que de ce que je dis, que s'il agrée j'auray le courage de continuer. Que s'il n'agrée pas, je seray bien ayse de poursuivre pour couvrir mon déffaut, que je vous advertis d'affection et non pas de hayne, que qui ayme chastie, qu'entre frères les offances sont supportables, qu'il vaut mieux estre repris & corrigé d'un camarade que d'un indifférent. Et si par hazard quelque chose vous fasche dans les advis que je vous donne, je prie les plus capables de me pardonner & les plus ignorans de se venger. A Dieu.





A MONSIEUR GANTEZ

SUR SES LETTRES

ODE



SPRIT *sans égal & sans pris*
Dont les admirables écris,
M'ont sceu charmer sans me surprendre:
Gantès qui connois mon pouvoir,
Et les honneurs qu'on te doit rendre,
Dispense un ignorant de vanter ton sçavoir.

Je sçay bien qu'il se faut péner,
Alors qu'il s'agit de donner,
Un nouvel éclat au mérite:
Mais j'ay peur de mal réussir,
Et qu'on soupçonne, si j'ézite,
Qu'en discourant du tien, j'ay voulu l'obscurcir.

2

Tes lettres sont de beaux pourtrais,
Où l'on remarque tous les trais,
Du sçavoir et de l'éloquence :
Tellement qu'à bien raisonner,
J'ay bezoin en cette occurence,
D'en emprunter de toy, si je t'en veux donner.

Toy même tu dois avoüer,
Si je m'ingére de louer,
Les beautés de ta Rétorique :
Que je suis aussi peu rassis,
Que cet aveugle fantastique.
Qui vantoit les tableaux d'Apelle & de Zeuxis.

Quoy donc ? manqueray-je de vois
Dans une rencontre où je dois,
Haranguer à ton advantage :
Non, non, je ne me tayray pas.
Une mouche sur un vizage,
Quelque aimable qu'il soit, en accroit les appas.

Dans tes familiers entretiens,
Tu reprens ces Muziciens,
Qui ne sont nés que pour leur ventre :
Mais c'est avec tant de douceur
Que je meurs, de n'estre pas Chantre,
Affin d'estre repris, d'un si discret censeur.

Si l'on veut bannir le souci,
Et si l'on veut apprendre aussi.
D'assurés moyens de bien vivre :
La raizon me va propozant,
Que l'on doit consulter ton Livre,
L'utile s'y rencontre avecque le plaizant.

Que j'ay le jugement peu sain
De m'abîmer dans le dessein.
D'élever au Ciel ta loüange :
Sus ma Muze, arreste ton vol,
L'accident seroit trop étrange.
D'entendre qu'un Hibou, loüât un Rossignol.

Cher Gantès, si je rons sitôt,
Le juste & glorieux complot.
D'immoler mes vers à ta proze :
Accuse toy de mon défaut,
Et dis, que ton mérite est cauze
Que ton amy n'a sceu, te louer comme il faut.

BROSSE (1).

---

(1) Louis-Gabriel Brosse, de la Congrégation de St-Maur, né à Auxerre en 1619, mourut le 1er août 1685. Il s'adonna à la poésie avec uue telle passion qu'il écrivit en vers tous ses ouvrages.



L'ENTRETIEN

DES MUSICIENS

I

MONSIEUR,



OUS m'ordonnez que je vous fasse sçavoir pourquoy je ne compose plus & que je ne donne plus rien au public. Pour vous en rendre doncques capable, vous sçaurez que comme le Proverbe dit qu'on se lasse de bien chanter, aussi on s'ennuye de tant travailler, & particulièrement en Musique : Car après avoir contrepointé tout un jour, on ne sçauroit monstrer pour cinq sous de besongne ; joint que vous sçavez que l'exercice de

l'Esprit estant plus grand que celuy du Corps, il est aussi plus préjudiciable. Et d'ailleurs je consi-dère qu'il y a aujourd'hui tant de Maistres, qu'il est raisonnable que les uns fassent place aux autres, vous asseurant qu'il en est maintenant en la Musique comme parmy ceux qui font profession d'aymer ; veu que les apprentis y sont Maistres, & d'autre costé vous sçavez que pain d'Hostel ennuye, comme aussi de ne faire jamais qu'un mesme exercice, & que une personne qui demandoit à son serviteur (après avoir leu) s'il avoit dîné, tant cet exercice est ravissant, pour moy depuis que je m'adonne à ce plaisir, j'en suis tellement espris que pour en quelque façon imiter Cæsar, si je tiens le verre d'un costé j'ai aussi un livre de l'autre, affin qu'en nourissant le Corps, je nourrisse en mesme temps l'Esprit. Doncques après tout faut confesser qu'encores que les charmes de la Musique sont grands, ceux de la lecture surpassent, puisque dans une heure on s'ennuie de l'Harmonie, mais de la lecture presque jamais, & il y a tousjours plus de proffit de s'appli-quer à des choses qui sont pour le bien de l'ame, qu'à celles qui ne satisfont que les sens. Et d'ail-leurs j'ay consideré dans l'Histoire Grecque, qu'An-tistène louant en bonne compagnie Isménée grand

Musicien, on luy dit, il est vray, mais pourtant c'est un homme qui ne vaut rien, car autrement il ne seroit pas bon musicien. De façon (Monsieur) que si nous n'entendons pas nostre charge on nous prend pour des sots, & si nous la sçavons on nous fait passer pour meschans. Ha ! qu'il vaut mieux s'appliquer aux Lettres que d'estre sujet à souffrir de tels blasmes. C'est pourquoy, puisque l'Histoire est la Thrésorière des choses passées, le Patron de celles qui sont à venir, la Peinture de la vie des hommes, l'Espreuve de nos faits, l'Architecture de nostre honneur, le Tesmoin du temps, la Lumière de la vérité, la Vie de la mémoire, la Maistresse de la vie, & la Messagère de l'Antiquité, je conseille mes amys de s'y adonner. Doncques (Monsieur) vous ne croyrez pas que j'ay envie de vous tromper, puisque je fais la créance, comme estant,

Monsieur,

Vostre Serviteur,

A. Gantez.



II

MONSIEUR,

'AY veu la vostre par laquelle vous estes plaintif qu'on vous a manqué de parole, & que l'on ne veut pas observer le contract qu'on vous avoit fait dans cette Maistrise. En cela je suis de vostre costé, puisqu'il n'y a rien de plus mauvais que la perfidie & le manquement de foy, car j'ay tousjours oüy dire que comme les Bœufs se prennent par les cornes, les Hommes se lient par les discours, & ainsi qu'on connoit les Estoffes des Marchans à la marque, on juge aussi des hommes par la parole. Après cela vous pouvez conclure que ces Messieurs ne sont pas de bonne mise, puisque de violer sa foy c'est impiété, & que Dieu qui est la vérité, il a le mensonge en exécration. Entre les illustres personnages il n'y a rien de plus recommandable & de plus étroitement gardé que la foy, comme celle qui est le fondement de Justice, le lien de l'Amitié & l'appuy de la Société, & cette action est capable de leur faire perdre le tiltre de vénérables, pour prendre

celuy de trompeurs. Toutes fois ils pourroient respondre que leur Maistrise estant de longtemps vaccante le grand besoing leur auroit fait faire cela, & que ce que la nécessité nous fait promettre, la seule volonté nous oblige de tenir. Mais je réplique que par l'ordre de la raison, & sans passion particulière, la vraye magnanimité nous deffend de rien promettre, si on ne le veut garder, puisque tout homme bien sensé, ne doit jamais s'engager contre ce qu'il doit, & il n'y a rien qui fasse mieux discerner les foux d'avec les sages que les promesses, parceque l'indiscret promet légèrement, mais l'homme de jugement trempe sa parole avant que de la donner à personne. Néantmoins c'est folie de vous amuser à disputer, veu qu'avec les Chappitres il n'y a rien à gaigner. Autrefois Messieurs de l'Eglise de Montauban me firent contract, & si ne laissèrent pas de me congédier une année devant le terme. Un corps de Chappitre est comme un Hydre, vous n'y avez pas sitost coupé une teste qu'il y en renaist cinqcens, & de plaider vous mangeriez le vostre contre des personnes qui vous battront des pierres de leur clocher, & vous ne perdriez que le temps & la licive. Croyez & je vous l'assure qu'il faut que ces Messieurs ayent leu la vie de Lysander, Admiral des

Lacedemoniens, lequel ne faisoit estat d'aucune Justice qu'alors qu'elle estoit utille, & prenoit le seul profit pour l'honnesteté, disant qu'il falloit tromper les enfans avec le jeu des osselets, et les hommes avec le serment. C'est pourquoy je dis, que ceux qui attrapent par serment font moins d'estat de Dieu, que de celuy avec lequel ils contractent, puisqu'il semble qu'ils ont plus de crainte de la créature que du Créateur. Toutes-fois ils pourront dire que vous les avez désobligez depuis, & que vous estant rendu ennemy ils ne sont plus obligés de vous entretenir. A cela je respons avec Ciceron qu'il faut garder inviolablement la parole à nostre ennemy, quand mesme les désastres de la Guerre nous auroient obligez à ce faire : & me semble que comme la parole des Roys est inviolable, celle des Chappitres la doit estre semblablement, puisqu'ils doivent estre autant & plus Religieux, & que mesme Dieu est tenu de sa promesse. Mais peut-estre diront-ils, que la foy ne doit pas estre gardée à ceux qui s'en sont rendus indignes : je soustiens qu'elle ne doit donc pas aussi leur estre donnée : que s'il est licite de capituler avec eux, il est tout autant nécessaire de leur garder la promesse, mais nous sçavons bien que celuy qui veut battre sa femme ne manque

pas d'excuses. Tant y a que maintenant on n'est pas si religieux à garder la foy comme les Anciens. & particulièrement ce Romain qui vint de Carthage à Rome sur sa foy & s'en retourna sur sa foy dans les prisons, où l'on le fit mourir bientôt après. Enfin la foy ostée, le fondement de la Justice est renversé, le lien de l'amitié rompu, & toute la société humaine confuse. Puis doncques qu'à un chat echaudé l'eau froide luy fait peur, proffitez du passé puisque vous apprennez à vos dépens, & ne vous fiez plus à un corps qui a tant de testes, car estant un monstre vous pourroit dévorer, & je serois privé du contentement & de l'honneur que j'ay d'estre.

Monsieur

Vostre Serviteur.

A. Gantez.



III

MONSIEUR.



A la fin ce que je vous avois toujours predit est arrivé, que ces Messieurs seroyent ingrats de tant de services que vous leur rendiez, puisqu'ils vous ont congedié honteusement. Si vous les eussiez prevenus, vous ne seriez pas si mal content, et vous n'auriez pas reçeu cet affront, affront pourtant suivant les estourdis, car celuy qui congedie mal à propos un excellent homme, reçoit plus de tort que celuy qui est congedié, puisqu'il se prive du proffit et de l'honneur qu'il tiroit de sa compagnie. Quand on signifia à Diogenes qu'il estoit banni de son pays, et moy (dit-il) je les condamne de n'en bouger, car un brave homme en quel pays que ce soit c'est sa patrie, parce qu'il est bien venu partout, mais les ignorants sont condamnez de demeurer toujours en mesme lieu, car ils mourroient de faim ailleurs. Mais il me semble que vous ne devez pas tant regretter ceste deffaite, puisque vous serviez des gens de ceste nature et qu'il vaut bien mieux que ce soit

arrivé tost que tard, car puisqu'on dit que tandisque le chien pisse le lièvre s'enfuit, aussi pendant que vous vous fussiez amusé à la moustarde, vous eussiez perdu des meilleures occasions et des plus grands employs. Enfin on sçait bien que les ingrats ne tiennent pas longuement un homme de bien à leur service, parce qu'il ne le sçauroient recognoistre, et d'autre costé l'espoir du prix estant l'esguillon de la vertu, vous ne pouviez rien esperer avec ce chappitre de trois leçons. Vous avez des qualitez qui vous obligent d'en remercier Dieu, et qui vous rendront recommandable par tout l'univers : c'est pourquoy prenez garde que vous mesme ne soyez ingrat, car c'est une ingratitude de n'estre jamais content dans nostre condition puisque nous en devrions donner louange à celuy qui nous la donne meilleure que nous ne méritons. Et bien que Dieu n'aye besoin de rien, ne veut pas pourtant que nous luy soyons ingrats des graces qu'il nous fait. Quelque fois Dieu nous paye de mesme monnoye, et comme vous estes beaucoup interessé, vous n'avez pas peut-estre recogneu si bien qu'il falloit, toutes les courtoisies que ces Messieurs vous ont faictes, car sçachez qu'il est bien difficile que ceux qui cherchent si avidemment leur proffit puissent jamais

acquerir grand honneur, et faut faire comme la cigogne qui toutes les fois qu'elle fait ses petits, en jette un du nid, pour le louage de la maison et le salaire de celuy qui l'a logée, et de mesme quand vous serez en quelqu'autre Chappitre, il faut parfois laisser tomber quelque paire de perdrix pour captiver la bien vueillance de nos hostes. Je sçay bien que vous direz que cela est bon à des ignorans de s'installer par des presens, mais je vous respondray qu'aussi un chacun doit cognoistre ses forces et son imbecilité, et tenir ceste regle, que, où la peau de lyon ne pourra suffire, il y faut coudre un peu de celle du renard. Ne sçavez vous pas que l'industrie et l'invention font le plus souvent plus d'effet que la force et la vertu mesme, et que pour bien faire remuer les gonds d'une porte, il n'y a que de la bien engraisser ? Et puisqu'Artaxerces ne mesprisa pas l'eau qu'un pauvre manœuvre luy présenta, pensés vous que ces Messieurs fussent marris d'une bouteille de bon vin que vous leur offririez de bonne grâce ? En fin puis que nous en sommes sur l'ingratitude, je vous diray tant pour vous que pour eux, qu'Alexandre et Cœsar n'ont jamais aymé telles gens, puisque l'un n'y donna jamais rien, et l'autre n'y pardonna jamais. Et ne vous flatez pas sur les

bons services que vous pourriez avoir rendus, car outre qu'il s'en pourroit trouver beaucoup qui pourroient aussi bien faire, sçachez que la mémoire du bien est dès aussitost perdue, et celle du mal jamais, et que nos bonnes œuvres (parmy les mondains) sont escrittes sur le sable, et nos meffaits gravez sur le marbre, que toutes choses vieillissent, excepté l'ingratitude, car d'autant plus que le genre des mortels augmente, d'autant plus elle croist. Mais pour cela ne desistez pas de bien faire, et ne rendez point mal pour mal, mais bien pour mal : car un homme genereux ne laisse pas de faire du bien aux ingrats puisque la vertu n'a point d'autre but et d'autre fin que pour elle mesme. Considerez seulement que vous avez des amis, et que vostre reputation vous acquierra infailliblement quelque bon parti puis que le proverbe dit, que pour un perdu, deux recouvrez. C'est tout ce que mon loisir me permet de vous dire et que je seray tousjours en quel lieu que la fortune vous transporte.

Monsieur,

Vostre serviteur.

A. Gantez.

IV

MONSIEUR,

OSTRE nepveu n'estant pas propre pour la Musique vous me demandez mon advis pour sçavoir si vous ferez choix des estudes ou d'un mestier pour iceluy. Puis doncques que vous me faictes l'honneur de prendre mon conseil, je vous diray sans autre ceremonie qu'il faut toujours preferer les sciences aux arts, puisque les uns sont bien plus nobles que les autres ; & d'ailleurs l'esprit étant prefferable au corps vous aurez bien plus de méritte et luy plus de gloire de l'avoir fait dresser en l'un qu'en l'autre, si toutes fois à cause que vous l'aviez destiné vostre successeur vous luy faisiez effleurer le *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*. Il me semble que vous ne feriez pas mal. Mais à ce devant jettez-le dans les Lettres & laissez là les Arts, puisque l'un luy recréera l'esprit, & l'autre ne feroit que luy travailler le corps. Et ne vous arrestez pas au dire des

ignorans, qui publient que l'estude des lettres est un abisme, & un chemin et long & mal aisé, qu'en pensant le parfaire, on demeure le plus souvent à la moitié d'yceluy, et que davantage plusieurs y estans parvenus, se sont trouvez si confus de leur profond et curieux sçavoir, qu'au lieu de la tranquillité de l'âme, qu'ils y pensoient trouver, ils ont augmenté le trouble de leur esprit. Ceste consideration est bonne pour des lourdauts mais non pas pour un esprit de bonne esperance comme celuy de vostre nepveu, car encores qu'il ayt eu de la peine à comprendre la Musique, il ne faut pas conclure de la mesme façon pour les Lettres, vous priant de croire qu'encores que l'art de la Musique ne soit pas relevé comme celuy des lettres, il ne laisse pas d'estre plus difficile, & par consequent necessaire d'avoir plus d'esprit en l'un qu'en l'autre. Passez donc tout outre sans differer, car en matière des bonnes œuvres et des bons conseils, ils se refroidissent s'ils ne sont promptement executez. C'est pourquoy, il faut battre le fer tandis qu'il est chaud, vous asseurant que le feu et l'air ne sont pas si nécessaires à la vie, que l'art et la reigle de bien vivre qui se monstre par les Lettres. O Science, disoit Platon, qu'on t'aymeroit si tu estois cognue ! Et comme la

santé est la conservation du corps : aussi la doctrine, est la garde de l'âme. On n'acquiert pas tant de gloire dans les armées, ny on ne fait pas tant de proffit dans la marchandise que dans les Lettres. La science addoucit la nature de l'homme pour sauvage et farouche qu'elle soit, et le rend subceptible de raison. C'est le sçavoir qui rend l'homme prudent, et qui luy cause en l'ame un plaisir indicible, car l'inquisition de la vérité est la propre œuvre et perfection de l'esprit, n'y ayant delectation qui approche de celle qu'on prend dans l'erudition. Par la science l'homme délibere dans les armées, à l'éblissement des loix, à la conservation des Royaumes, et au regime de toutes les affaires mondaines, soit generalles ou particulières, & à ce propos Senecque disoit, que ceux qui sans science apprenoient par la seule experience à gouverner les affaires publiques, encores qu'ils fussent nays avec un esprit divin, toutes fois bien tard et au grand dommage de la Republique devenoient enfin bons gouverneurs des peuples. C'est pourquoy on dit qu'un medecin vieux est le meilleur, car les jeunes en tuent beaucoup, avant que d'avoir une parfaite cognoissance, & à ce propos, on dit vulgairement, qu'un bon soldat et un mauvais médecin amoindrissent le loüage

des maisons. Enfin vivre sans la Science, c'est entreprendre d'aller en haute mer sans gouvernail, ou cheminer par des lieux incognus sans conduitte. Et par elle nous apprenons à mespriser ce que les autres ayment et d'aymer ce que les autres mesprisent, et comme escrivit Anacharsis à Crœsus : sçachez que dans nos études de Grece nous n'apprenons pas tant de commander que d'obéir, de parler que de se taire, de resister que de s'humilier, d'acquerir que de se contenter de peu, de venger ses offences que de pardonner, d'avoir le bien d'autruy que de donner le nostre, d'estre honorez que d'estre vertueux. Mais aujourd'huy en France nous avons encore meilleure occasion que parmy les Grecs, puisque nous avons tant de bons colleges qui sont regis par les Peres Jesuistes qui ont puisé la cresme de toutes les sciences, car à dire la vérité, ce qu'estoit la Grece autrefois, la France l'est aujourd'huy. C'est pourquoy un Grec disputant avec un François, le Grec se vantoit que toutes les sciences estoient sorties de son pays; il est vray, respondit le François, car elles en sont tellement sorties, qu'il n'y en a plus maintenant, & nous les avons toutes en France. Ne croyez pas pourtant qu'il soit necessaire que votre nepveu soit le plus grand Docteur du pays, c'est

assez qu'il en sçache honnestement, car vous sçavez que l'Evangile dit : *Oportet sapere ad sobrietatem*, & pour moy je vous diray franchement que je ne me suis jamais picqué de tant de sçavoir, mais j'ay observé en cela la sentence du Philosophe qui dit : *In medio consistit virtus*, & que les extremitez sont vicieuses, car si je ne sçais pas trop, aussi je ne scay pas trop peu. Et d'ailleurs parce qu'une science requiert tout son homme, je ne me suis addonné qu'à la Musique sans vouloir entreprendre tant de choses à cause que qui trop embrasse mal estreint. Cela fust cause que mon Evesque m'ayant un jour demandé si je sçavois beaucoup de latin, je luy respondis que j'estois de la race des comtes Palatins, ce qui l'obligea de rire mais non pas de se mocquer, puisqu'il sçavoit bien que dans l'Eglise, nous ne pouvons pas tous estre docteurs, estant necessaire qu'il y en aye qui soyent destinez pour prescher, & d'autres pour chanter, autrement l'office ne se pourroit pas faire, & chascun voudroit avoir la premiere en Chappitre. Tant y a qu'apres vous avoir dit que la Science nous enseigne de bien vivre & bien mourir, & qu'il fait meilleur une journée dans la maison de la Science, que dix mille dans celle de l'Ignorance, je diray que vous ne sçauriez mieux faire que d'y lo-

ger vostre nepveu et de croire que je seray eternellement,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

V

MONSIEUR,

E suis bien aise d'apprendre que vos affaires sont en bon estat & que vous jouissez maintenant de la meilleure Maistrise de France, la fortune vous ayant esté si propice que vous ne sçauriez souhaiter d'estre mieux. Vous n'aurez jamais tant de bien que vous meritez & que je vous souhaite : mais souvenez-vous que plus la Fortune nous rit, & plus s'en faut deffier, puisqu'elle n'a rien de plus constant que son inconstance : c'est pourquoy je vous conseille d'estudier à fin que vous ayiez par art ce que vous n'avez maintenant que par hazard ; car la Vertu surmonte la Fortune, & ceux là sont bien aveugles, lesquels appellans la Fortune aveugle, se laissent gouverner & conduire par elle. Pour moy je croy

que comme l'on dit que *Sapiens dominabitur astris*, que de mesme l'homme vertueux domine la Fortune. C'est doncque à cette heure que vous devez avoir un œil au bois & l'autre dans la ville, et vivre dans la deffiance puisqu'elle est mere de seureté, car posseder la Fortune, c'est tenir une anguille dans la main, laquelle pour peu que vous pressiez vous eschappe. Il ne faut qu'une jalousie de ces Messieurs, ou un habit mieux fait que les leurs pour vous mettre en desroutte, il ne faut que l'animosité d'un Chantre que vous aurez desobligé pour vous pratiquer une disgrace, bref il ne faut que la mere d'un enfant de Chœur que vous aurez trop battu pour vous faire perdre en un instant ce qu'aussi la Fortune vous a donné dans un moment. Enfin comme on appelle une fortune une chose qui est venue sans y penser, de mesme on vous donnera congé, lorsque vous n'y songerez pas. Un ancien disoit que la Fortune est une chose qui ne s'accorde point aux personnes, aux temps, ny aux mœurs. Elle ne regarde point où elle vise & fera bien souvent d'un simple Musicien un Maistre chez le Roy. Pour moy considerant la tromperie de la Fortune, il me semble qu'on ne la sçauroit mieux comparer qu'a une vesse, car il semble qu'elle tire vers les pieds et cepen-

dant frappe droit au nez. Pourtant les Romains ont fort honoré la Fortune, l'estimant une grande déesse, croyant que la puissance de leur Empire procedoit plustot d'elle que de la Vertu. Neantmoins parmy nous autres Chrestiens nous devons mocquer de ceste Fortune, & croire qu'il n'y en a point d'autre que Dieu de qui derivent toutes choses. Il deppend quelquefois de nous d'avoir bonne ou mauvaise Fortune, car offrez à quelque avare Chanoine une bouteille de Malvoisie, il nous soustiendra, n'y donnez rien, il nous delaissera. Sylla se faisoit appeller enfant de la Fortune, & comme Mithridate luy escrivit qu'il ne fut pas si osé de l'attaquer puisque la Fortune ne l'avoit jamais delaissé, par cette mesme raison (respondit Sylla) tu verras bientost, comme la Fortune faisant son office prendra congé de toy pour venir à moy. Ainsi (cher amy) tu possédes ce que d'autres possédaient & lesquels maintenant ils ne sont qu'apres toy. Combien de Maistres dans Paris qui devroient estre à Senlis, & combien dans Senlis qui mériteroient d'estre à Paris. C'est la fortune qui suit ceux qui la fuyent & fuit ceux qui la suivent, & qui s'attache aux ignorans plutost qu'aux capables, c'est pourquoi on dit, à fol fortune, n'est-il pas honteux qu'un homme qui n'avoit jamais regenté au-

cune Maistrise aye fait son apprentissage dans la suprême Eglise de France, & un autre que sortant d'un village de Picardie soit esté logé d'abord dans un des meilleurs Chappitres de Paris. Ce n'est pas qu'ils ne soient véritablement bien capables, mais puisqu'on dit qu'on ne sçauroit parvenir au sommet de la maison qu'en passant par les degrez il semble que ceux qui parviennent autrement soient estez portés par voie extraordinaire, & que la Fortune les aye fait monter comme par une corde, & cependant on voit que ceux qui ont servy les plus illustres Chappitres du Royaume et qui ont passez par toutes les classes pour se rendre dignes de quelque bonne place, sont neantmoins les plus reculez. Quelqu'un pourroit croyre que je dis cela pour moy, mais au contraire c'est contre moy mesme, puisqu'aussi bien que les susdits, j'ay possedé les meilleures Maistrises au prejudice de ceux qui en estoient plus capables que moy. Apres cela (cher amy) puisqu'il n'y a point de raison, faut dire que la Fortune est folle et qu'elle veut imiter les Roys, qui disent, tel est nostre plaisir. Ce n'est donc pas que ces Messieurs soient plus capables, mais ils sont plus fortunez, c'est pourquoy je trouve qu'il est bon de s'en esloigner à l'imitation d'Anthonius envers Auguste, les-

quels jouant souvent ensemble, Anthonius n'ayant pas du meilleur, on luy dit : Seigneur, esloignez-vous car encores que vostre Fortune & Vertu soit plus grande, c'est que vostre Esprit familier craint le sien, & vous abandonnera pour aller vers luy si vous ne vous en separez bien tost. Voyla pourquoy il vaut mieux regarder les coups de la Fortune de loin que de les voir de bien près, puisque ce grand capitaine Paul Emile disoit qu'entre les choses humaines il n'en craignoit pas une, mais qu'entre les divines il redoutoit la Fortune. Elle est aisée à trouver & difficile à esviter. Quelques-uns la comparent à un verre, lequel tant plus il brille, et plustôt il se brise. Bien souvent elle nous fait de petits, grands & puis après nous rend plus malheureux que devant. Bref (cher amy) la Fortune sans la Vertu ne sçauroit faire un homme grand, & tous les biens de la Fortune ne vous serviroient de rien si vous n'en saviez user. Doncques entretenez-vous & munissez-vous de Vertu, car il n'y a qu'elle qui puisse choquer tous les mauvais evenemens, & me rendre à jamais,

Monsieur

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

VI

** MADAMOISELLE,*

NCORES qu'ordinairement on dedie les œuvres spirituelles aux personnes consacrées à Dieu par un vœu particulier, je ne fairay neantmoins aucune difficulté de vous presenter celle-cy, puisque vostre piété égalle celle des personnes les plus Religieuses. Et quand je n'aurois d'autre motif que vos rares perfections & l'approbation que vous donnez à ma musique il suffiroit, si cette belle qualité que vous

* Cette lettre est adressée à Mlle de Saint-Géran. Gantez nous apprend dans sa 53e lettre que la messe qu'il lui dédia fut exécutée dans l'église des Pères Minimes de la place Royale, en présence du Père Mersenne, & avec le concours des chantres de la Sainte Chapelle & de Notre-Dame. Elle lui valut un présent de trente pistoles de la part de Mlle de Saint-Géran. Tallemant des Réaux a consacré un chapitre de ses *Historiettes* à la famille du maréchal de Saint-Géran, François de La Guiche. Il est probable que la personne à laquelle Gantez « voudrait bien pouvoir offrir des royaumes car elle les méritait que trop, » n'était pas Marie-Gabrielle de La Guiche, mariée à douze ans en 1614, qui devint veuve quelques années plus tard & à laquelle son père donnait le fouet comme à un enfant, mais bien Marie de La Guiche qui se maria en 1645 à M. de Ventadour & mourut en 1701.

possedez de bien chanter ne m'y portoit davantage. La raison nous oblige de faire des offrandes aux personnes qui en sont capables, car les sçachant bien discerner, elles les peuvent mieux estimer. Sçavoir bien la Musique n'est pas aujourd'huy peu de chose, puisque nostre puissant Monarque la met au rang de ses plus agréables divertissements. Je ne veux pas entreprendre de parler de vostre illustre naissance, et des hauts merites de ce grand Mareschal de France, Monseigneur de S. Geran vostre pere, lequel n'a peu estre surpassé en vertus héroïques, ny aux dignes services qu'il a tousjours rendus à Henry le Grand & à Louis le Juste nos Roys, non plus que de l'insigne vertu & des rares qualitez de madame la Mareschale vostre mere tant en son zèle de devotion que de ses charitez ordinaires & chrestiennes qui me donneroient subjet d'exceder la mesure premeditée d'une Epistre ; mais je me contenteray de dire que feu mon dit Seigneur le Mareschal a grandement cheri la Musique, & qu'il a entretenu aussi bonne chapelle qu'aucun seigneur de son siècle, puis qu'on void encores aujourd'huy des meilleurs musiciens de France qui ont eu l'honneur de le servir. Et en cela (Madamoiselle) vous avez de la gloire, puisque vous taschez de suivre les traces de

vos Progeniteurs, aussi bien que les inclinations de nostre Prince. C'est pourquoy je voudrois bien vous pouvoir offrir des Royaumes, car vous les merités que trop, mais puisqu'une Messe vaut plus qu'un Royaume, j'ose vous presenter celle-cy, l'harmonie de laquelle pourroit faire tort à la dignité du subjet, si vostre protection ne la relevoit, vous l'agréerez (s'il vous plaist) puisqu'elle vous est presentée par celuy qui se tiendra trop heureux, si vous souffrez qu'il prenne la qualité,

Madamoiselle,

De vostre très-humble & très-obéissant serviteur,

A. GANTEZ.

VII

MONSIEUR,


OUS m'escrivez que vous avez envie de vous marier & que vous n'attendez plus rien que mon advis & mon consentement : puis doncques que vous le voulez ainsi, je vous respondray que vous ne sçauriez mieux faire selon Dieu puis qu'il est autheur

du mariage & qu'on dit qu'un homme seul est un ange ou un démon, mais aussi plus mal suivant vostre profession puisqu'un Musicien marié est quasi monstre parmy des prêtres : d'ailleurs je vous diray que dans le mariage il n'y a que deux jours heureux, qui sont le jour des nopces & celuy de la mort. Si cela est ainsi, n'y a pas de mal de vous haster tout bellement, & de prendre garde à ce que vous allez faire, puisqu'on dit que hastivité est mère de repentance, & que la pierre jettée, la virginité & le temps perdu ne se peuvent pas recouvrer. D'autre costé faut considerer qu'encore que le Mariage soit très-bon pour les uns, il est neantmoins fatal à beaucoup d'autres : car rarement voit-on des chantres mariez qui ne soient de la confrairie de Saint Luc & que pendant que son voisin l'appelle pour manger du jambon, sa femme ne le traite en bon Jan, qui est cause que d'une teste ronde bien souvent il en vient une fourchue. Cette considération feust cause que moy estant maistre d'Aigues-mortes en Languedoc le Chappitre desirant que je me mariasse afin de m'arrester, je ne sçeus jamais m'y resoudre, & lorsqu'on me demanda pourquoy, je leur dis, c'est que je crains (Messieurs) que pendant que vous ferez semblant de visiter les enfants de

Chœur, vous ne veniez pour voir ma femme. Si vous aviez vecu autrefois, Pithagore vous auroit dit qu'il ne se vouloit trouver aucunement au festin d'un nouveau marié disant qu'il ne consentiroit jamais en une telle faute, puisque d'épouser une femme c'estoit autant que d'espouser un cercueil. D'ailleurs faut considerer que Nature ayant donné à tout animal son contraire, elle a voulu donner à l'homme pour cest effet la femme, et qu'ainsi ne soit. Secundus Philosophe estant interrogé que c'estoit que la femme, il respondit, contrariété de mary, c'est en quoy la nature a esté marastre aux hommes, car ordinairement les bestes fuyent leur contraire, & l'homme cherche son ennemy qui est la femme & pour laquelle nous souffrons tant de maux. Et davantage demeurez trente ans avec une femme, tous les jours elle aura des nouvelles fantaisies & qui seront plus rares que celles de Du Caurroy & de Claudin le jeune *. Thalès, interrogé pourquoy il ne se marioit, respondit parce que je suis trop jeune, puis devenu sur l'aage, enquis de la mesme chose fit response qu'il estoit trop vieux. Un

---

* Gantez fait ici allusion aux *Recueils d'Airs*, de *Fantaisies*, de *Melanges* à 3, 4, 5 & 6 parties de ces deux compositeurs.

autre interrogé pourquoy il ne se marioit, parce (dit-il) qu'il vaut mieux estre à soy que non pas à autruy. Un autre demandant conseil s'il se marieroit ou ne se marieroit pas, on luy respondit : fais comme tu voudras, tu t'en repentiras. Bref, on dit que aux femmes & navires il y a toujours à refaire, & si un marié ne se fâche, pour le moins il se lasse. Un certain avoit raison de dire que pour arrester un jeune homme il ne faut que le marier, parceque sans cest arrest nous volerions jusques au Ciel. Et un autre n'eust pas mauvaise grâce qui ayant preschè qu'il falloit que chascun portast sa croix pour estre sauvé, courut prendre sa femme & la chargea sur son col. Et celuy à qui quelqu'un disoit qu'il falloit attendre que son fils fust sage pour le marier, ne vous trompez pas dit-il : car s'il devient sage il ne se mariera jamais. Mais ne faut pas oublier ce Romain à qui l'on dit qu'il estoit heureux parcequ'il avoit une belle femme, respondit, j'ai bien un beau solier, mais vous ne sçavez pas où il me blesse. Doncques sommairement faut dire que pour faire un parfait mariage, il faudroit que le mary fust sourd, & la femme aveugle, afin qu'on n'entendit les crieries de l'une, & qu'on ne vit les fautes de l'autre. D'ailleurs, si vous prenez pauvre

femme, vous en serez mesprisé, si vous la prenez riche, elle voudra commander, si vous la prenez belle, vous vous mettez en danger. Car enfin tout chasteau est difficile à garder, quelque bon guet que l'on y face, lorsqu'il est assailli d'une grande multitude de gens agueirris comme Musiciens : & la victoire est desespérée à celuy, qui estant seul est contraint de combattre contre plusieurs. Il est bien véritable qu'une femme vous seroit propre à cause du soin qu'elle pourroit prendre de vos disciples, mais aussi j'ay veu un Maistre qui ostoit le pain aux enfans de Chœur pour le donner aux siens propres, & pour ce subjet il en fut chassé. C'est pourquoy desabusez-vous, puisqu'une bonne femme, une bonne meule & une bonne chevre, sont trois mauvaises bestes, & que femmes, pommes et noix, sont choses qui gastent la voix. Mais considerant que vous estes destiné pour la Musique & pour le Chœur, je pense que vous ferez mieux d'espouser un Breviaire, & de croire que je seray toute ma vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

VIII

MONSIEUR,



VOUS m'escrivez que vous estes en possession de la maistrise de Tours, mais que vous estes dans l'apprehension et la crainte de la perdre bientost à cause de l'inconstance que vous voyez à la pluspart de vos Messieurs, sçachez (cher amy) que vous avez bien subjet de craindre, car il n'y a rien de plus inconstant qu'un Chappitre & qu'ils sont presque tous de la nature du cameleon qui reçoit toutes les couleurs qui se presentent. Il est bien veritable qu'en particulier sont assez bonnes gens, mais en corps ne sont pas de mesme. C'est pourquoy autrefois un basse-contre comparoit les Chanoines à leurs potages lesquels en destail sont tous bons, mais meslez ensemble, ne valent tous rien, * & si vous avez besoin d'eux, il n'y en a pas un qui ne vous promette, et après avoir manqué de parole ils vous diront que le Chappitre ne l'a pas

* Voyez *le 3e chapitre des nouvelles Récréations & joyeux Devis* de Bonaventure des Periers. « *Du chantre, basse-contre de Saint-Hilaire de Poitiers, qui accompara les chanoines à leur potage.* »

trouvé bon ; mais on ne sçauroit à qui s'en prendre, car ce Chappitre est un personnage qui est invisible comme le pourpoint de M. de Vendosme, & d'ailleurs il ne faudroit pas manquer d'honorer leurs serviteurs & servantes, car autrement ils vous feront pièce envers leurs maistres & moy je suis esté congédié autrefois du chappitre Sainct-Pierre d'Avignon pour avoir manqué à ce devoir, de façon que comme Themistocles disoit que son fils estoit plus puissant que luy en Grece, nous pouvons aussi dire que bien souvent les servantes des Chanoines ont la meilleure voix au Chappitre, & voilà comme un pauvre Maistre de Chappelle ou bien un Chantre seront reduits de solliciter un serf pour avoir la bonne grâce du chef. Mais n'importe (cher amy) faictes contre fortune bon cœur & ne gemissez pas dans la crainte, car vous sçavez que l'on n'a point de plaisir dans la jouissance d'un bien si la crainte de le perdre nous accompagne toujours, & que nous ne devons rien tant craindre que la crainte, car d'un mal imaginaire bien souvent elle en fait un véritable, joint que la crainte nous rend incapables de conseil & ne sert qu'à nous faire tomber dans les filets que nous fuyons, estant fort veritable que si l'on preste l'oreille aux pernicieux desseins de la crainte, elle nous

fait entrer en deffiance de nostre propre bien, et par ce mauvais mesnage altère notre repos & la douceur de nostre vie. Et sur ce subjet le sieur du Vair garde des sceaux de France a dit que la crainte de tomber miserable nous faisoit bien souvent devenir miserables : & Cæsar disoit qu'il aymoit mieux mourir que de vivre dans la crainte, & c'est pourquoy il ne vouloit point de gardes. Je pense (cher amy) qu'aussi bien que Cæsar vous n'en avez pas besoin, car comme les Musiciens n'ont gueres d'argent n'ont pas besoin de gardes, aussi (dit-on) point d'argent point de Suisse, & puisque vous estes chargé d'argent comme un crapaud de plumes, n'ayez plus de crainte de vostre bourse non plus que des Chanoines, qui ne vous scauroyent oster la vertu qui vous donnera à tout evenement une aussi bonne place par tout que celle que vous possédez. Cependant craignant de vous ennuyer, je vous laisseray avec la devise de Louys unziesme, laquelle estoit *Bene vivere & lætari,* mais plutost *Bene bibere & lætari.* Faictes en vostre proffit puisque je vous le conseille avec autant d'affection que je suis de bon cœur,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

IX

MONSIEUR,

VOUS m'escrivez que vous estes resolu de partir & que vous desirez de faire un tour de Royaume, parceque jamais un Musicien ne fut estimé s'il n'a un peu voyagé, encore que cette séparation me soit fâcheuse, neantmoins je vous le conseille, & je ne seray pas marry d'estre privé pour un temps de mon contentement, puisque c'est pour vostre proffit; aussi l'on dit que nul n'est prophete en son pays, & que jamais sainct ne fit miracles en sa ville; & puisque vostre ennemy vous presse si fort il n'y a point de mal de parer le coup par l'absence, & en cela vous ensuivrez l'Evangile qui dit qu'alors qu'on est persecuté en une ville de s'en aller en quelque autre. Prenez garde de proffiter dans cet éloignement afin qu'à vostre retour vous ne soyez la risée de vos ennemis qui pourroient dire, asne s'en estoit allé et asne il est revenu, car encore bien que les bons Musiciens doivent avoir quelques qualitez de cet animal. comme la voix et l'oreille, il n'est pas

nécessaire pourtant d'en avoir le nom. Mais comme il n'y a rien d'impossible à l'homme qui veut prendre peine, & que *Volenti nihil difficile est,* j'espère que vous profiterez. On dit que le fol pour changer de pays il ne change pas pour cela d'humeur, parcequ'il est tousjours avec luy mesme. Et encore que vous soyez de bonne trempe & assez metable parmy les honnestes gens, si neantmoins dans vostre retour on ne recognoissoit en vous quelque progrez, asseurément vous ne seriez pas prisé. Doncques si vous voulez faire votre voyage heureusement, sur toutes choses, ayez la crainte de Dieu, car encores que nous le devons servir partout, il faut que ce soit particulierement dans les pélerinages, car estant debarrassé des soins domestiques on a l'esprit plus libre pour ce sujet, & lorsque vous serez en condition dans quelque Chappitre soyez courtois à tous, & familier à peu, boire parfois avec les camarades, car comme l'on ne prend le poisson qu'avec l'ameçon on ne sauroit gaigner l'amitié des Musiciens qu'avec le verre, aussi la table fait les amis, dit Plutarque, toutes fois prenez garde que ce ne soit pas trop souvent, car outre que vous feriez eclipse en vostre bourse, ceste grande familiarité engendreroit quelque mespris. Et puisque les choses rares sont esti-

mées précieuses, vous le ferez le moins souvent que vous pourrez, mais vous vous y gouvernerez si sagement que vous ferez la guerre à l'œil comme ceux qui mangent une teste de veau. Et tachez de ne pas acquerir la reputation que beaucoup de Chantres ont d'estre sujets aû vin, car encores qu'on die que tous les Musiciens sont des yvrongnes, sçachez aussi que tous les yvrongnes ne sont pas musiciens. On dit tous, parceque *de majori parte sit denunciatio denominatio,* mais on doit croire que parmy ceux de nostre profession s'en trouve d'aussi retenus qu'en nulle autre condition, & sur ce propos je vous diray que par gaillardise un jour un de mes parents me reprocha que je ne vivrais pas tant que mes ayeuls à cause que je beuvois trop, je luy respondis qu'au contraire, que plus une plante estoit arrousée & plus elle se poussoit. Mais tous ces discours (cher amy) sont bons à dire, mais non pas à faire, & faut que du dit au fait il y aye un grand trait. Toutes fois parceque David dit que de l'abondance du cœur la bouche parle, il faut que vous soyez sobre en vos discours si vous ne voulez passer pour insolent. Je confesse bien que je suis esté longtemps de la nature de la Mer, car d'abord que j'avois quelque chose de mauvais au dedans je le jettois au rivage, mais

cette liberté m'a si fort préjudicié qu'elle m'a fait perdre mes meilleures fortunes, car comme les paroles sont les messagers de l'âme & qu'on juge du Lyon par l'ongle & de la piece par l'eschantillon, on croit qu'apres les paroles il s'ensuit des semblables effets, & que d'un sac ne peut sortir que ce qu'il y a dedans. Apres tous ces advis je vous diray que je louë vostre dessein, car qui ne s'aventure n'a cheval ny mule, & à renard endormy ne chet rien dans la gorge, & puisque Dieu n'opere que par les choses secondes, il se faut ayder si vous voulez qu'il vous ayde. L'affection que j'ay pour vous me tire des larmes sur ce despart, mais la raison me fait résoudre à tout. Vous sçavez bien que le mary ne se peut esloigner de sa femme sans un grand ressentiment : & l'amy de la personne qu'il ayme sans une grande douleur. En la separation d'une personne que nous cherissons tendrement, tout le corps souffre en cet adieu, & pour faire paroistre son desplaisir, donne la charge aux yeux par ses larmes & à la bouche par ses soupirs, d'en exprimer le ressentiment : Mais parceque les grandes douleurs sont muettes & qu'il n'y a que les petites qui parlent, je ne vous en diray pas davantage, sinon que comme dit le sage, l'homme ayant tousjours le cœur en son

thresor & l'amant en la chose qu'il ayme, j'auray tousjours mémoire de vous. Cependant ne partez pas sans prendre congé de vos amis & faire comme l'ame, car lors qu'elle veut prendre congé du corps, elle appelle aux régions du foye & du cœur, comme en la place publique, tous les esprits espanchez çà & là pour leur faire son dernier adieu. Faites en de mesme & en quelque contrée que la destinée vous porte, croyez que je seray tousjours,

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. GANTEZ.

X

MONSIEUR,


E vous suis obligé du bon advis que vous me donnez, & de me prendre garde de ce Chantre que vous dites, qu'asseurement me donnera sur les oreilles. Il aura donc grand tort de m'attaquer par cette partie-là ; puisque c'est la plus necessaire à un

Maistre de Musique. Car un Maistre sans oreilles, est comme un louche sans lunettes. Mais peut-estre me prend-il pour quelque chevreau, dont le meilleur morceau c'est les oreilles, si cela est, & que j'en tire revenche, je le prendray par les yeux, puisque c'est la meilleure partie de la teste d'un veau. Qu'il sçache donc que celuy qui mesprise sa vie est maistre de celle d'autruy, & que tel menace, qui le plus souvent est battu, & comme l'on dit, tel porte un baston, qu'à son regret le bat-on. Mais il se faut mocquer de cela, car les Chantres sont de la nature des Gascons, ils ont beaucoup de bravades & peu d'effets, & ordinairement celuy qui menace n'a pas envie de frapper ; car il sçait bien qu'un homme adverti en vaut deux : joint que les parolles sont femelles, & les effets sont masles. Quand la Mer est courroucée il ne faut qu'un peu d'huile d'olive pour l'apaiser, & lorsqu'un Chantre est en cholere il ne faut que chopine d'huile de sarment pour faire la paix. Il est bien véritable qu'il y en a de généreux : Mais cela est rare comme de voir des corbeaux blancs, car pour estre vrayment genereux il faut estre exempt de la nécessité, autrement la disette fait faire des actes indignes de la valeur ; mais ordinairement nous voyons des Chantres pauvres comme

des Peintres, ce qui est cause qu'ils gauchissent en beaucoup de leurs actions. J'en ay connu un qui estoit vaillant, mais c'estoit lors qu'il estoit yvre ; mais après il estoit souple comme un gand, & doux comme un agneau, & la valeur qui provient du desespoir, ou du vin, doit estre mesprisée, & jamais louée : autrement ce seroit couronner le vice. Mais pour revenir à mon propos, je vous prieray de ne me pas nourrir dans la crainte : Car si ce Musicien est un Dieu, je ne le crains pas : puisque je ne l'ay pas offencé : si c'est un homme, de mesme, puis qu'il ne sera pas plus hardy, ou meilleur que moy. Le tonnerre, dit Platon, espouvante les enfans, & les menaces, les sots. Alexandre menaçant les Allemands, ils respondirent : Nous ne craignons qu'une chose, à sçavoir, que le Ciel tombe sur nous. Mais vous me dites qu'il est plus fort que moy, & que par cette puissance, il me fera succomber, & moy, je vous respons que par adresse on renverse les tours, que David deffit Goliath, & qu'une petite mouche fait bien souvent peter un grand asne. S'il a un plus grand corps je seray à l'abry, & je me battray à l'ombre, & je ne demanderay pas combien il a de long, mais seulement où il est. Après tout je vous diray que la seule crainte de Dieu

m'empêche de l'attaquer, comme vostre meritte m'occasionne d'estre toute ma vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XI

MONSIEUR,

E Concert que vous avez fait en la reception de cette Princesse vous a acquis une telle réputation que je ne la sçaurois exprimer, en cela je trouve véritable ce qu'on dit, qu'il ne faut qu'une bonne action pour nous mettre en vogue & qu'une mauvaise pour nous décrier. Je participe à ceste gloire puisque je prens interest à tout ce qui vous touche. On sçait bien que vostre modestie vous deffend d'en tirer vanité, mais vostre supreme vertu vous permet d'en recevoir de l'honneur, puisque Ciceron dit qu'il n'appartient qu'à la pierre de ne sentir la différence qu'il y a entre la loüange & le blasme, & que Pindare nous enseigne que la gloire de se voir

en honneur & credit rend le labeur agreable & la peine suppportable, & me semble aussi que puisque la vertu n'a point de prix & qu'elle ne se peut payer que par elle mesme, qu'à tout le moins si elle se pouvoit recompenser on ne la sçauroit satisfaire que par l'honneur qu'on luy rend & les loüanges qu'on luy donne ; neantmoins c'est à faire à l'homme sage de ne s'emouvoir pas tant pour toutes ces choses, qu'elles le facent reculer du devoir, & ne faudroit pas prendre l'honneur comme s'il estoit la vertu mesme, puisque c'est de la vertu que l'honneur procede, car de cette façon ce seroit faire comme Ixion lequel croyant d'embrasser la déesse Junon embrassa une nuée dont les Centaures furent engendrez, de laquelle nuée semble que les Musiciens soyent encores, puisque la pluspart ont plus de vanité que de vertu. Mais c'est en vain de vous tenir ces discours puisque vostre vertu est si bien fondée que tous les vents du Monde ne la sçauroient esbranler, & que vous avez mis dans un, ce que les Romains ne firent qu'en deux, sçavoir le Temple de Vertu & celuy de l'Honneur, car si pour lors falloit passer dans l'un pour avoir l'entrée de l'autre, maintenant par abrégé il ne faut qu'aller chez vous pour y rencontrer tous les deux. De façon (Mon-

sieur) que toutes ces qualitez & belles parties que vous possedez ne me donnent pas de l'envie, mais bien de l'émulation & comme disoit Themistocle, les victoires de Miltiade m'empeschent de dormir, & je vois bien qu'il faudra que dors en la je vous suyve à l'imitation de Tite Flamin qui aymoit mieux estre avec ceux qui avoient besoin de son ayde, qu'avec ceux qui le pouvoient ayder, parceque parmy les premiers il exerçoit sa vertu, & que les derniers estoient competiteurs de sa gloire. Et faire encore comme Cæsar qui pleuroit de ce qu'Alexandre en l'aage de vingt-quatre ans, avoit conquis presque tout le monde & que luy n'avoit encore rien fait. C'est pourquoy je tacheray d'estre vostre cinge puisqu'il y a autant de gloire de vous imiter comme d'honneur d'estre,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XII

MONSIEUR,



AR la vostre vous me faictes entendre que vous estes si faché de la mauvaise musique, que vous avez faicte dans la solemnité de vostre église, que vous en rougissez de honte. Sçachez (cher amy) qu'il n'y a que ceux qui manient les verres, qui les rompent, & que l'on ne peut pas estre toujours heureux. Vous pouvez réparer ceste faute en faisant quelqu'autre bonne action ; & Messieurs vos Chanoines n'ignorent pas que ceux qui vont aux combats, s'ils sont quelquefois vainqueurs ils sont aussi souvent vaincus: Et n'y a point de médaille qui n'aye son revers. Au contraire, ils jugeront par vostre honte que vous estes honneste homme, puisqu'on dit que la pudeur est marque d'honnesteté & Quintilien dit, que l'honneste honte ou pudeur est mère de bon conseil, la garde du devoir, maistresse d'innocence, agréable parmy nos proches & bien reçeüe des estrangers. L'homme meschant n'a point de honte. La coulpe est amoindrie

par la pudeur, comme par contention elle est augmentée, & la honte addoucit le juge : mais l'impudence l'irrite. La honte des fautes passées, nous fait éviter celles de l'advenir. Les voyageurs qui ont choppé contre une pierre, & les pilotes qui ont hurté contre un rocher, estans memoratifs de leurs aventures, redoutent avec effroy d'y repasser & proffitent des disgraces passées. Tout ce qui rougit est bon, & nous avons en nos mers de Provence un poisson appellé rouget qui a un goust par excellence. Lorsque Cæsar fut adverti que quelques cavaliers Romains conspiroient sa mort, il dit qu'il ne craignoit pas ceux qui estoient rouges, mais qu'il apprehendoit ceux là qui estoient pasles comme Cassius & Brutus. Et puisque nous en sommes sur le rouge je vous reciteray un air que j'ay fait sur ce sujet.

Belle vous rougissez et je rougis aussi
Tous deux esgallement la pudeur nous surmonte.
Mais différens sujets nous font pareistre ainsi
Vous rougissez d'amour & je rougis de honte.

Neantmoins je vous diray qu'il faut avoir honte des actions infames, mais non de celles qui arrivent

sans qu'on les aille querir. Celuy qui fait tout ce qu'il peut n'est pas obligé de faire davantage, & à l'impossibilité n'y a point de reproche. Ces Messieurs cognoissant vostre vertu, n'auront pas moindre opinion de vostre capacité. Il n'y a si bon cheval qui ne bronche, & si toutes les fois que Messieurs les Chanoines entonnent mal une antienne ils devoient rougir, ils deviendroient enfin Cardinaux ou Cherubins, & encore si lors que les Chantres manquent, ils estoyent honteux, la partie leur tomberoit des mains, & deviendroient muets comme des poissons. Il faut estre honteux d'entrer dans les lieux deffendus, ou de sortir yvre d'un cabaret, mais non pas des choses qui arrivent par accident. Un ancien disoit qu'il n'y avoit point de honte d'entrer dans la taverne pourveu que l'on en peut sortir ; mais aujourd'hui nous voyons des Musiciens, qui véritablement ont honte d'entrer dans le cabaret par crainte de l'Evesque : mais d'en sortir, point, car le vin ayant chassé la peur les fait bien rougir mais non pas de pudeur. Quand vous aurez failli il ne faut point s'amuser à excuser ou pallier la faute, mais il la faut promptement reparer, & ne point faire comme cet autre qui estant surpris dans un lieu suspect se cachoit, & on luy dit, tant

plus vous vous cachez, & d'autant plus vous vous enfoncez dans le vice. Doncques (cher amy) je vous supplie de quitter ceste sotte honte, & ne rougir que pour les fautes que vous ferez à escient & de propos deliberé ; car comme la honte qui sert de bride au vice est louable : aussi l'impudence qui surmonte la honte, est très mauvaise. Il ne faut pas rougir de ne pouvoir pas tout, mais de trop entreprendre : comme alors qu'un Maistre veut faire le compagnon avec les Chanoines, ou qu'il veut mestriser les Chantres, comme il feroit les enfans de Chœur. Et voilà ce que vous pouvez éviter, mais d'empescher qu'en chantant une pièce de musique on ne manque c'est ce qui dépend du sort, & non de vous. Il est bien véritable que parfois quand les Chantres ont failly ils diront par excuse que le papier boit, & accuseront la fueille de ce que la fueillette leur aura fait faire, & ceppendant il faudra qu'un maistre rougisse pour eux, car comme toute la gloire d'une action qui se fait au Chœur est au Maistre, aussi tout le déshonneur est à luy. C'est pourquoy je vous conseille de vous armer de patience & de faire un habit à l'épreuve du temps : car de changer à tout bout de champ de couleur comme le cameleon, c'est ce qui vous feroit vivre

en désespoir & sans contentement. Mais qu'on vante la honte & la pudeur tant qu'on voudra je ne rougiray jamais d'estre,

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. GANTEZ.

XIII

MONSIEUR,


'EXCELLENCE de vostre composition vous rend recommandable dans la ville de Roüen & par toute la Normandie ; mais si vous possediez la vertu de temperance elle vous éterniseroit par tout le monde. La composition est aujourd'huy chose commune & n'y a si petit chantrillon qui ne face maintenant plus que du compagnon. Mais d'estre temperant cela est si rare parmy les Musiciens comme le Phenix entre les oyseaux. Posseder ceste vertu c'est jouir de toutes les autres, puisque Socrate dit qu'elle en est la base & le fondement. Je pense qu'un Musicien sera temperant lorsqu'il trem-

pera son vin, puisque de ceste temperance procede tout son bien ou tout son mal. Ceux qui sont genereux & non moderez deviennent témeraires. Celuy la est vray maistre qui sçait maistriser ses desirs. parcequ'une Maistrise vous peut estre ostée par la mort ou par le Chappitre, mais celle-cy dure eternellement. La temperance est le surnom de toutes les vertus puisque sans elles toutes les autres seroient abatardies. La temperance (dit Ciceron) est la mere de tout devoir & de toute honnesteté, c'est pour quoy un maistre qui possede cette qualité fait bien son devoir dans l'Eglise, & n'entreprend rien qui ne soit bienseant devant les enfans de Chœur, & comme c'est le propre de la justice de ne violer le droit d'autruy, & de la temperance de ne l'offencer, de mesme par ceste équité le Maistre ne retient pas la substance de ses disciples, & ne les offence pas en les bourrelant. Bref la temperance est la colonne de force, l'armet contre luxure, le chartier & la guide des yeux, le rasoir des mauvaises pensées, & le chastiment des desirs effrenez. Et nous avons besoin d'avoir la force de la voix pour n'estre pas inutilles au Chœur. Nous devons fuir le luxe puisqu'il nous est particulièrement deffendu par nos Ordres. Nous ne devons pas si souvent tourner &

retourner la teste pendant l'Office, puisque ces distractions nous font faillir & que en chantant, *Averte oculos tuos ne videant vanitatem :* on ne laisse pas de faire le contraire. Il est aussi nécessaire de retrencher tant de fantaisies & de chimeres que nous faisons pendant le service, puisque ce n'est pas dans le Chœur qu'il faut bastir des chasteaux en Espaigne, & l'on ne doit point aussi faire tant de souhaits impertinants, car si souhaits estoient vrays les bergers deviendroient roys, & puisque nous avons quitté le monde, il ne nous est permis de desirer autre chose que de bien servir Dieu; toutes fois parceque parmy nous il y en a de si ambitieux, par ce moyen pourront se satisfaire, puisqu'on dit que, *Servire Deo, Regnare est.* Cela est honteux que les Chantres soient si peu zelez en l'amour de Dieu, & que maintenant ceux qui sont nos ennemys & qui veulent railler les Indévots faille qu'ils disent par proverbe & sobriquet, il est courtois comme un matelot & dévot comme un Chantre, & de mesme qu'autrefois on disoit que bon médecin & bon theologien ne furent jamais bons chrétiens, maintenant on y adjouste les Musiciens, car par ma foy ils sont bien dévòts, mais on peut dire que c'est envers les pots, & qu'ils sont plus zelez pour la dame que

pour le Seigneur. Les Payens qui n'avoient pas la connoissance que nous avons estoient pourtant plus retenus que nous, car Alexandre n'osoit pas regarder la femme de Darius, encores qu'elle fut sa prisonnière, disant, que les filles de Perse faisoient grand mal aux yeux. Et Scipion rendit une belle prisonniere avec sa rançon à cause qu'elle estoit de bon lieu & nouvellement fiancée, tant sa continence estoit grande. J'ay conneu un homme si temperant qu'il n'eusse jamais vouleu prononcer une mauvaise parole, & s'il estoit contraint de la dire pour quelque bonne occasion, il escrivoit, monstrant par cette taciturnité, combien les choses sont deshonnestes à faire que mesme on doit rougir de dire. Phryné la plus belle courtisane de son temps n'ayant jamais peu vaincre la tempérance de Xenocrate encores que par gageure elle eut couché avec luy, fut contrainte de dire qu'elle n'avoit pas couché avec un homme, mais avec un tronc de bois. Pompée ne voulut jamais voir la femme de son amy, par la crainte d'en devenir amoureux. Mais au contraire j'ay conneu un Chantre si peu retenu que faisant la leçon de musique à une damoyselle de bonne condition, en l'y tenant la main pour y apprendre la mesure la luy grattoit dedans la paume, ce qui feut

cause qu'il eut un grand soufflet lequel fut si bien mesuré qu'elle ne le manqua pas, & fit sentir à son Maistre que s'il sçavoit plus de musique qu'elle, en revenche elle sçavoit mieux tenir la mesure que luy, & en cela semblable à beaucoup des compositeurs de nostre temps, lesquels feront une bonne piece & ne la sçauroient faire chanter. Un autre quidam de ma connoissance enseignant une fille fut si hardy de luy manier les tetons, la fille toute faschée ly demanda pourquoy il estoit si impudent, parce dit-il, que j'ay toujours ouy dire qu'alors qu'on est sur les bastions on peut crier ville gaignée, mais il feust chassé de l'escalade & deffences de n'entrer plus dans la maison. Et ce dernier plus effronté que tous qui fréquentoit une des premieres filles de Paris ayant pour son nom Heleine : doncques un jour fut si osé que de la baiser par surprise, & comme la mere entra au mesme temps dans la chambre toute courroussée luy dit : He quoy Monsieur voulez-vous ravir Madamoyselle Heleine ? Ouy dà respondit-il, je veux faire plus que Paris, car Paris ne ravit Heleine que dans la Grece, & moy je veux ravir Heleine dans Paris. Et voila (Monsieur) à quoy nous porte la témerité faute de temperance laquelle bien souvent nous fait perdre nos charges.

& pour un petit plaisir nous avons souvent mille douleurs, & pour une rose cent mille épines. C'est pourquoy (cher amy) n'y a point de mal d'un peu s'abstenir & n'estre point si sujet à nos contentemens ainsi que Lisimache lequel livra sa personne & son armée pour boire un coup, & apres qu'il eut beu estant prisonnier, il s'escria : ô Dieux que je suis lasche, que pour un plaisir si court je me suis privé d'un si grand royaume. Mais je vous prie pardonner ma liberté, puisqu'il n'y a que les amis qui parlent franchement, & que cela ne m'exempte pas du desir que j'ay d'estre éternellement,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XIV

MONSIEUR,



OUS sçavez que Nostre Seigneur dit que nous n'entrerons jamais dans le Royaume des Cieux si nous ne devenons comme des petits enfans, & moy je vous annonce que vous ne serez jamais reçeu

dans ce Chapitre la, si vous ne devenez plus humble, car vostre orgueil est si grand qu'il vous fait hayr d'un chacun. Il me semble que pour un petit filet de voix que vous avez vous ne devriez pas avoir le cœur si haut, puisque la beauté, la fleur & la voix, sont trois choses de peu de durée. Il ne faut qu'un rhume pour vous rendre impuissant, & quelque toux de renard pour flamber vostre voix. Entre la voix & la noix il n'y a pas grande difference, puisqu'elles sont aussi sujettes à se casser l'une que l'autre. C'est bien avoir peu de cœur que de tirer de la gloire d'une chose si fragile, il faut bien estre de bas lieu pour tirer de la vanité d'estre Chantre. Pour moy si je me voulois picquer de gloire je voudrois que ce fut pour quelque vertu inseparable de mon ame, mais non pas pour une qualité qui n'est jointe qu'à l'organe du corps, pour laquelle perdre il ne faut qu'un metz de Bacchus ou un dessert de Venus. Estant à Paris il y avoit un Maistre qui tiroit une si grande vanité de posseder une des meilleures Maistrises qu'il se rendoit insupportable, cela feust cause qu'un jour voyant le grand mespris qu'il faisoit de moy à cause que je n'estois que dans une des moindres, je luy dis qu'il devoit croire que les Maistrises ne faisoient pas un homme meil-

leur Maistre, mais qu'un bon Maistre honoroit de beaucoup une Maistrise, & que d'estre Musicien de la Sainte-Chappelle du Roy, Nostre Dame, & Sainct Innocent, ne sont enfin tous que Musiciens, & que celuy seulement est le premier, qui est le plus capable, puisque ce sont pas les charges qui honorent les hommes, mais les hommes qui honorent les charges, car en quel lieu que soit un excellent homme il est toujours le premier, ainsi que nous enseigne Aristippus lequel estant mis par quelque mespris dans la dernière place à un festin où il se rencontra, il dit à celuy qui l'avoit logé, va dit-il, tu as trouvé une belle invention pour rendre la moindre place la plus honorable. Cependant revenons à nous & disons qu'il vaudroit mieux estre ivrongne qu'orgueilleux & encore que les deux ne valent rien, l'un pourtant est plus naturel & plus seant à un Musicien que l'autre. Je ne blasme pas ceux qui estans venus de rien neantmoins aujourd'huy tiennent les premieres places, au contraire je les loüe, mais s'ils en deviennent orgueilleux ils s'en rendent indignes. On sçait bien qu'Agathocle roy de Sicile estoit fils d'un potier de terre, mais il feut si modeste dans ceste grandeur, qu'il se faisoit servir de vaisselle de terre entremeslée de celle d'or & d'argent, disant à ceux

qui estoient presents, voyla que c'est de prendre peine, auparavant je faisois de ces pots là, & maintenant je fais de ceux-ci. Puis doncques que les Musiciens ayment tant les pots & les verres & qu'ils chantent ordinairement la bouteille & les pots nous mestent en repos, ils se doivent souvenir d'Agathocle puisque comme luy nous pouvons nous dire enfans de potiers veu que nous ne tirons nostre substance que des pots. Tamburlan fils d'un paysan ne feut pas si sage, car estant parvenu à l'empire des Turcs & fait prisonnier Bajazet, il le faisoit trainer par tout là où il alloit dans une cage, le nourrissant des miettes de pain qui tomboient de sa table, s'en servant d'estrier toutes les fois qu'il montoit à cheval. De mesme j'ay rencontré un Maistre à la Cour que j'avois autre fois caressé dans la Maistrise de Grenoble, lequel voyant que j'avois besoin de luy & me tenant comme son prisonnier, me mit tout le jour en sentinelle dans sa chambre me faisant chanter comme un oyseau en cage, s'appuyant sur moy encores qu'il feut plus petit comme si je fusse esté son estrier, & le plus fascheux & pire qu'à Bajazet, c'est qu'il ne m'offrit pas seulement des miettes de sa table, cela feust cause que depuis estant moy Maistre à Paris je le conviai plusieurs

fois, mais il ne fut jamais si hardy d'y venir, connoissant bien que j'en voulois tirer revenche. Enfin confessez que c'est de la vertu & non de la dignité que dépend l'honneur, & que ceux qui sont indignes d'une charge s'y comportant modestement, sont plus braves que ceux qui y estant, ne se reconnoissent pas par leur vaine gloire. Et concluons que l'orgueil estant hay de Dieu aussi bien que des hommes, il s'en faut necessairement retrencher, & ne point faire comme Diocletian empereur, qui se disoit frere du Soleil & de la Lune, car comme les Chantres ne passent pas pour les plus sages du monde, on vous prendra en vous voyant si orgueilleux, plustost pour frère de la Lune que du Soleil, & l'on vous traitera comme Menecrate medecin, lequel s'estimant excellent en son art, se faisoit appeller Jupiter le Sauveur, mais estant convié à un festin, au lieu des viandes on luy donna de l'encens & s'en alla tout confus. Prenez doncques garde que vous ne soyez un Menecrate musicien, & qu'estant si vain lorsque vous serez reçeu en ce Chapitre on ne vous donne du sens, si vous n'avez l'esprit de vous connoistre & de croire que je suis,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XV

MONSIEUR,

OUS me reprochez par la vostre derniere qu'alors que je suis en compagnie, je parle de tout excepté de la Musique qui est mon mestier. A cela je vous respondray qu'alors que je vas dans les assemblées c'est pour me divertir en quelque nouveauté, & de parler des choses de ma profession lesquelles me sont familières, cela m'ennuyerait plustot que de me récréer. D'ailleurs il me semble que si un peintre avoit fait un beau tableau, il ne seroit pas pour cela à propos qu'il le loüast & qu'il en discourut en compagnie, mais c'est assez que ceux qui auront la connoissance de son travail le vanteront partout. Les œuvres n'ont pas besoin de predicateur, puisqu'elles parlent d'elles-mesmes. Nostre mestier le faut pas dire, mais le faut faire, voyla pourquoy je parle volontiers de tout excepté de ma profession. Grand parleur, petit faiseur, l'Italien dit aussi, *Poco parlare et ben bisognare*. Nous voyons aujourd'hui dans la Musique beaucoup de théoriciens & peu de praticiens, & faut juger que dans le

Chœur on a besoin d'un phaisant et non d'un perroquet, d'un operateur & non d'un charlatan. Lorsqu'il feut question de bastir le Temple d'Athenes on fit venir les deux meilleures architectes du pays pour resoudre qui en auroit le prix fait, le premier fit des merveilles à discourir des proportions, du pentagone & hexagone, mais le second ne sçeut rien dire sinon qu'il fairoit tout ce que son compagnon avait dit, & l'emporta. Une certaine femme estant interrogée si son mary estoit converti en oyseau en quelle espèce voudroit elle qu'il feut métamorphosé, elle respondit, en un phaisant. Je pense qu'elle n'avait pas mauvaise raison, puisqu'un mary qui ne fait rien, fait de sa maison un hospital, car dans une famille on ne se nourrit pas des paroles. Vous voyez doncques (cher amy) comme toutes sortes de gens blasment les paroles & loüent le silence, non seulement parmy les Musiciens, mais encore toutes les nations, je veux dire vaccations, c'est pourquoy puisque nous sommes sur le trop parler, passons outre, & disons que c'est une grande vertu de parler peu, & bien dire, car la parole estant un œuvre divin, ne doit pas estre polluée par des discours inutiles & des vilains propos. L'homme de bien tire toujours hors du thrésor de son cœur des bon-

nes choses, & les meschans les mauvaises. La parole est comme la nourriture de l'âme, laquelle se corrompt par la meschanceté des hommes. La bouche est dans le cœur du sage, & le cœur est en la bouche du fol. Le fou est sage quand il se taist et celuy qui bouche ses levres est estimé prudent. A bouche fermée n'y entra jamais mouche & les Chantres ne la devroient jamais ouvrir que pour boire. Salomon dit que, qui veut aymer la vie & voir ses jours bien heureux, qu'il garde sa langue de mal, & que ses levres ne prononcent fraude, parceque chacun mangera du fruit de sa bouche, en salut ou condamnation. Ce n'est pas le propre des Chantres de parler mais seulement de chanter les loüanges de Dieu. Les Musiciens sont semblables aux oyseaux, à qui Dieu a donné le chant & non la parole. Un Chantre est plus qu'un prédicateur, car cestuy-ci ne fait que prononcer la parole & l'autre prononce & entonne. La parole n'est que l'ombre du fait, & Themistocle la comparoit à une riche tapisserie. Il est bien veritable que la vertu n'a point de plus bel instrument que la parole, & quand l'œuvre la suit elle est de grande efficace, mais Eschines disoit, qu'il n'est pas tant necessaire que l'orateur & la loy sonnent la mesme chose,

comme il est requis que nostre vie soit consonante avec nos paroles. Ce philosophe parle aux Musiciens, puisque dans cette sentence il y met des sons & des consonantes. Agapet dit aussi que l'instrument de la langue est glissant, & apporte grand danger à ceux qui le meprisent, or les Musiciens l'ayant plus humide à cause de la boisson, l'ont plus glissante, & par conséquent plus dangereuse, c'est pourquoy la doyvent plus retenir. Neantmoins s'il vous faut parler par necessité, soyez court à la façon des Laconiens, lesquels en disant, connois toy-mesmes, ont plus dit qu'ils ne fairoient tout un livre, & Cœsar apres avoir deffait la bataille n'escrivit que trois mots au Senat, sçavoir : je suis venu, j'ay veu, j'ay vaincu. Et Phillippe de Macédoine menaçant les dits Laconiens, leur escrivit, si je vas vers vous : & eux respondirent, si vous y venez. De façon que par là nous devons apprendre de faire nos Motez courts, car dans une eglise on ne prend pas bien souvent autant de plaisir d'entendre nos quintes comme nous avons eu de les faire, & particulièrement messieurs les Chanoines qui veulent bien longue table mais court office, car comme dit Euripide, la plus belle assemblée du monde, c'est les Graces avec les Muses, & un Mottet n'a pas bonne grace

lorsqu'il est prolixe. Et puisque les Muses sont vierges, elles ne veulent pas estre forcées, & vous les forcez lors qu'on fait crever un pauvre Musicien de chanter, estant bien souvant contraint de faire comme le rossignol qui chante de rage, & comme les enfans de Chœur qui chantent & pleurent le plus souvent tout ensemble. Enfin ceux qui parlent tant ressemblent au Ciprés, car ils sont grands & bien hauts, mais ne portent aucun fruit. Quelques-uns les appellent les larrons du temps, mais Plutarque mieux que tous les compare aux vaisseaux vuides, qui sonnent plus que ceux qui sont pleins, mais le contraire aux Musiciens, car ils chantent ou poussent mieux lors qu'ils sont remplis. Faut doncques conclure que la langue est la pire & meilleure chose de toutes, car par elle nous benissons, & par elle nous maudissons, puisqu'un coup de langue faict bien souvent plus de mal qu'un coup de lance, & comme un petit feu consume un grand bois, tout ainsi ce petit membre soüille tout le corps & enflambe la rondeur du monde, c'est pourquoy il est bon qu'un Musicien s'exerce à toutes sortes d'instruments mais non pas à celuy-là, car puisque nous avons ou devons avoir bonne oreille aussi bien que bon œil, nous devons aussi plus ouyr & voir que

parler, & se souvenir que les dents sont pour servir de remparts à la langue & non à la voix laquelle nous gastons pour les trop serrer lorsque nous chantons. Isocrate mettoit seulement deux temps pour parler ; l'un quand c'est chose nécessaire ; & l'autre quand l'homme parle de ce qu'il sçait. Cependant nous voyons beaucoup de discoureurs de musique qui ne sçauroient faire six mesures bien entrelacées, & des gens qui ont osé imprimer des theories pour nous enseigner comme il faut faire que neantmoins n'ont jamais fait un bon mottet : Doncques suyvant Isocrate ces gens là font mal, puisqu'ils parlent d'une chose qu'ils ne sçauroient faire. Cela me fait souvenir d'un organiste qu'il y avoit au Havre-de-Grace lorsque j'y estois Maistre, lequel encore qu'il ne sçavoit rien, il se vantoit d'estre le premier homme du monde en son mestier, & comme on luy demanda comment, il dit, c'est parceque je sçais vivre d'un mestier que je ne sçais pas. Et voyla cher amy de quelle façon beaucoup de gens vivent où d'autres mourroient de faim, & que l'effronterie bien souvent tient le lieu de vertu, & comme un charlatan & un discoureur remply de bonne opinion passera souvent pour un bon Musicien, voulant avec leurs theories qu'ils ne sçauroient mettre en

pratique enseigner Minerve. Ha ! que si Apelles estoit de nostre temps il luy fermeroit bien la bouche, en luy disant que le cordonnier ne doit parler de plus grande chose que de son soulier, & si Alexandre vivoit lui donneroit bien de l'argent pour se taire aussi bien qu'au poëte Cherille. Mais aujourd'huy nous sommes en un temps que tout est permis & celui qui donne le plus à Ballard où à Sanlecque fait imprimer ses œuvres. C'est de cela cher amy que nous devons ou pouvons parler puisqu'il est honteux que maintenant en France n'y aye qu'un ou deux imprimeurs & qu'elle soit moins privilegiée pour les Musiciens que l'Espaigne, l'Italie, & la Flandre qui ont presque autant d'imprimeurs que de villes, & qu'il faille que par ceste necessité les œuvres des meilleurs autheurs de France s'en aillent au neant, au lieu que s'il y en avoit beaucoup nous yrions tous à l'envy les uns des autres à qui feroit le mieux. Mais puisque nous sommes sur le trop parler je n'en veux pas dire davantage, seulement je vous feray sçavoir qu'alors que tous auront autant opéré en ce point là que moy, l'affaire ira bien pour le public, puisque je suis le premier qui a exposé ses œuvres d'un nouveau imprimeur, & d'un caractere de nouvelle invention,

ainsi que tout le royaume a bien veu *. Ceppen-

* A l'époque où Gantez écrivait, les imprimeurs de musique étaient en effet peu nombreux & les *pratiques* de Robert Ballard qui cherchaient déjà à profiter du privilége dont il jouissait, en l'interprétant à sa façon, devaient empêcher longtemps encore, qu'il en fût autrement. Ce privilége, accordé par Henri II à Robert Ballard, son grand-père, & à Adrien Le Roy, & qui fut maintenu dans la famille par diverses lettres confirmatives des successeurs de ce monarque, portait que les dits Le Roi, & Ballard « seraient seuls imprimeurs de musique *pour le service de Sa Majesté.* » Une nouvelle clause des lettres-patentes données par Henri IV en 1607, défendait de contrefaire « les notes, caractères, lettres grises et autres choses inventées par Ballard. » (C'est « employées par Ballard, » que l'acte aurait dû dire, car celui-ci n'inventa rien & se servit tout bonnement des types qu'il avait acquis de G. le Bé.) Ajoutant quelques phrases plus ou moins ambiguës, chaque fois qu'ils avaient à faire confirmer les tittres de leur charge par un nouveau roi & ne publiant de ceux-ci que certains extraits adroitement choisis, les Ballard réussirent à effrayer tous les imprimeurs, en leur faisant accroire que leur privilége n'était pas exclusivement pour l'impression de la musique *du Roi & de son office*, & pour la *forme seule* des caractères qu'ils employaient, mais bien pour toutes sortes de musique & pour n'importe quelle espèce de caractères. Robert Ballard fit la première assignation à Jacques de Sanlecque père & fils, le 11 février 1640 & lui comme ses descendants soutinrent de nombreux procès. Une fois lancée dans la chicane la question très-simple en elle-même s'embrouilla tellement, ainsi qu'il arrive toujours, qu'elle ne reçut aucune solution définitive & que cet état de choses recula les progrès de l'impression de la musique en France. Non-seulement les Ballard ne changèrent rien à la forme de leurs notes gothiques, mais comme tous les gens jouissant de priviléges, ils travaillèrent toujours avec négligence & ne publièrent à peu près que des éditions remplies de fautes.

N'ayant pu nous procurer aucune des œuvres publiées par Gantez, il nous est impossible de savoir quels étaient les caractères de *nouvelle invention* qui avaient servi à les imprimer.

dant pour revenir à nos moutons sçachez que le parler est si dangereux, que si j'estois creu on feroit revenir la coustume de Tibere, qui estoit de parler & respondre par escrit, affin que rien n'eschapast de la bouche sans y avoir bien pensé. Je voudrois que nos theoriciens eussent esté du temps de ce seigneur Persan, lequel voulant parler de la Peinture, on luy dit, tant que tu as gardé le silence, tu semblois estre quelque chose de grand à cause de tes riches habits, mais maintenant je me mocque de toy, puisque tu ne sçais ce que tu dis. Pour moy je croy que la bouche ne sçauroit dire ce que l'esprit ne conçoit pas, ny qu'un homme puisse bien parler d'une chose qu'il ne sçauroit faire. Finissons donc en disant qu'il vaut mieux se taire que de mal parler, & particulierement à table où les Chantres & Musiciens se trouvent souvent ensemble, car le vin fait dire des choses qu'apres on se repend. C'est pourquoy le sage a dit : *loquere pauca in convivio*. Et les médecins disent que le parler à table empesche la digestion, c'est pourquoy les Moynes pendant le repas ne parlent pas, mais font lire quelqu'un afin de nourrir l'esprit au mesme temps que le corps. Hecaté, grand orateur, estant blasmé de ne dire mot en un banquet, son amy res-

pondit pour luy, que ceux qui sçavent bien parler sçavent le temps de se taire. Hiperide se trouvant aussi dans un festin, interrogé pourquoy il ne disoit mot, fit responce, de discourir des choses auxquelles je suis propre, il n'est pas temps : & quant à celles dont il est temps, je n'y suis pas propre. Quelqu'un m'ayant aussi demandé à quoy je pensois puisque je ne disois mot pendant le repas, je luy respondis, Monsieur, je pense à ce que je vous dois dire après le soupé. D'ailleurs j'ay toujours ouy dire que la plus belle contenance qu'on puisse tenir à table, c'est de bien manger, puisque la table est faicte pour manger, & le lict pour dormir, aussi on dit qu'à la table et au lict ne faut point faire des ceremonies, moy je n'en fais point & je laisse toujours les ceremonies pour l'église. Bias estant aussi mocqué d'un babillard, pour ce qu'il ne disoit mot durant un souper : respondit comment seroit-il possible qu'un fol se teust à table. Jamais parole ditte ne servit tant, comme plusieurs teües ont proffité, & l'on peut toujours dire ce que l'on a teu, mais une parole ditte ne se revoque jamais, & comme l'on dit, la pierre jettée, la parole ditte, la virginité & le temps perdu, ne se peuvent jamais recouvrer, & ainsi que dit le poëte, les paroles ont des aisles &

se respandent incontinent partout. C'est pourquoy ne fiez jamais vostre secret à autruy, car si vous n'estes pas capable de le tenir, un autre ne le gardera pas. Plutarque dit, ceux qui sont noblement & royallement nourris, apprennent premierement à se taire, & puis après à parler. Antigone le Grand, interrogé par son fils à quelle heure le camp, deslogeroit respondit : as-tu peur d'estre seul que tu n'entendes la trompette? Celuy à qui vous descouvrez le secret, gaigne vostre liberté. Neantmoins il ne se faut pas taire quand il est question de donner quelque bon conseil à nos amys & que nous voyons qu'il y va de la perte de nostre prochain, car de ceste façon nous trahirions nos consciences & en voulant devenir sages nous deviendrions meschans, c'est doncques tout ce qu'il vous faut esviter avec autant de passion, comme je recherche avec affection d'estre,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XVI

MONSIEUR,

J'AY un extreme regret de ne vous pouvoir visiter en personne & vous rendre ce dernier devoir, mais estant tombé malade à vostre occasion, je pense que je seray legitimement excusable. Je deteste le sort & l'iniquité de vos juges qui vous ont condamné à la mort, mais puisque Dieu le permet ainsi, vous aurez plustost fait de vous resoudre à sa volonté. En ce despart, la Musique se revestira de deüil, puisque vous en estiez le protecteur, & moy qui n'ay jamais sçeu faire une Messe des Morts à cause que mon humeur me porte plus aux choses gâyes que tristes, faudra maintenant que je force ma veine & mon naturel, si je ne me sers de celles de Du Caurroy ou de Moulinié qui sont les meilleures qui ayent encore paru *, ou que pour le

* La messe de Du Caurroy intitulée : *Missa pro defunctis quinque vocum, etc.*, a joui en effet d'une grande réputation : ce fut la seule qui servit aux obsèques des rois de France jusqu'au commencement du XVIIIe siècle. La messe d'Estienne Moulinié, impri-

moins je change tant d'airs que j'ay faits pour contenter vostre oreille, en des *de profundis* pour le salut de vostre âme. C'est à cette heure que vostre vertu & vostre constance doivent paroistre, puisque vous ne mourez que pour la deffence de vostre patrie, ayant en cela suivy le dire du sage, qui dit : *Pugna pro Patriâ.* Il vaut mieux mourir pour un bon sujet que pour un mauvais, & celuy-là ne meurt pas qui finit sa vie pour la vertu. Tous les grands courages ont mesprisé la mort, & n'y a que les femmes ou ceux qui en ont le cœur qui l'appréhendent. Phocion voyant que celuy qui s'en alloit à la mort avec luy le tourmentoit si fort, il luy dit, hélas ! pauvre homme, n'es-tu pas bien heureux de

---

mée en 1638, porte le même titre que celle de Du Caurroy. Moulinié était musicien du duc d'Orléans, tandis que son frère, avec qui on l'a confondu quelquefois, était chantre de la Musique de la Cour. Ce dernier était très-estimé comme chanteur ; il se tua, le 18 août 1855, en tombant dans sa cave dont la trappe était entr'ouverte ; sa place fut mise au concours et remportée par Saint-Elme à la fin de la même année. Estienne Moulinié ressentit le plus violent chagrin de la mort de son frère & pendant plusieurs années lui fit faire un service en grande pompe & en musique, avec le concours des meilleurs chanteurs & cantatrices de l'époque ; on y exécutait sa messe des Morts. Les ouvrages d'Estienne dont Fétis donne les titres, ne sont pas les seuls qu'il ait publiés. Les Moulinié étaient du Languedoc. Plus loin Gantez fait allusion aux Airs de Cour d'Estienne Moulinié.

mourir avec Phocion. Et Callicratide, general des Lacedemoniens, estant prest de donner bataille consulta l'Oracle, qui promit la victoire à l'armée, mais la mort au Capitaine, ce qui ne l'empescha pas de donner, & l'obtint aux dépens de sa vie. Bref, tous les sages meurent volontiers, & n'y a que les Ignorans qui se desesperent pour la mort. Si beaucoup des Anciens qui ne croyoient pas à l'immortalité de l'âme ont mesprisé la mort, que doivent faire ceux qui attendent certainement une vie éternelle? Après cela (cher amy) vous devez vous résoudre, & croire que si dores en là je chante, ce ne sera que pour vos loüanges, pour me plaindre & pour m'affliger, ainsi que la Perdrix qui ne chante jamais que son dommage. Mourez, mourez donc content, mais mourez en Dieu, puisqu'on dit : *Beati mortui qui in Domino moriuntur*. Et croyez que le reste de mes jours seront sacrifiez à vostre mémoire, puisque j'ay toujours esté & seray jusques au dernier soupir de vostre vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XVII

MONSIEUR,

N chacun se plainct de vostre humeur & de la liberté que vous prenez en compagnie, en telle sorte que l'un vous fait passer pour temeraire & l'autre pour insolent. Et comme c'est l'ordinaire qu'un chacun fait des jugemens en l'air & à perte de vüe, les uns disent que ceste hardiesse provient d'orgueil & les autres de mauvaise nourriture. Mais comme il n'y a rien qui fasche plus un amy que d'ouyr mal parler de celuy qu'il ayme, vous pouvez bien croire que je n'ay pas demeuré les bras croisez, & sans rendre chou pour chou. Cependant, pour faire mentir vos ennemys & pour rendre ma cause meilleure, je voudrois bien que dores en là vous fussiez plus retenu en prenant des bonnes habitudes, car, comme l'on dit que l'habitude se convertit en naturel, aussi, vous devez sçavoir que bons gasteaux & mauvaises coutumes, il les faut rompre, estant asseuré que celuy qui s'accoustume à bien faire, il fait bien lors même qu'il n'y pense pas. Socrate dit, que la bonne nourriture rend les chiens

propres à la chasse, & la bonne institution rend les hommes utiles au maniement des affaires. La nature de l'homme est comme une balance, car, n'ayant pas la raison pour connoistre la meilleure part, se laisse d'elle-même emporter en la pire. Et encores que vous soyez bien né, si vous ne vous gouvernez par jugement, vous ne pouvez éviter de tomber en des grandes & lourdes fautes. Un bon joueur de Luth ne touche point d'autres cordes que celles du plus ignorant, mais parce qu'il sçait par usage celles qui rendent le son & l'harmonie plus délectables, cela le fait estimer bon maistre. La nature sans la nourriture est une chose aveugle, & la nourriture sans la nature, est deffectueuse, & l'usage sans les deux est chose imparfaite. On void bien quelques Musiciens qui chantent par nature, mais pas un bon, s'il n'y a l'habitude & la pratique. On ne sçauroit chanter longuement par nature, si l'on n'y joint Becarre avec Bemol. Une terre grasse produit des mauvaises plantes aussi bien que des bonnes si elle n'est bien cultivée, & une bonne nature mal nourrie, devient mauvaise & pernicieuse. Scipion & Catiline estoient tous deux magnanimes de nature, mais parce que l'un fut toujours obeissant aux lois de sa Republique & qu'il

usa de son bon naturel par raison, il fut estimé vertueux, & l'autre meschant & mal-heureux pour avoir fait le contraire. Picot, & Formé * ont esté tous deux braves hommes, puisqu'ils ont esté Maistres de Chappelle de Louys treziesme, mais

* Ces deux artistes n'ont point d'articles dans la *Biographie universelle* de Fétis. — Formé (Nicolas) était Parisien ; il succéda comme maître de musique du Roi à Du Caurroy, mort en 1609. Il fut nommé chanoine de la Ste-Chapelle en 1626 ; il y chantait la haute-contre avec une justesse admirable. Il querellait tout le monde, était riche & fort avare. Ses compositions, considérées comme des chefs-d'œuvre, étaient chantées partout. Mais la beauté de sa musique n'eut sur personne un effet analogue à celui qu'elle produisait sur lui. Le bonhomme Formé, comme on l'appelait, se trouvait mal & tombait à la renverse quand il faisait exécuter sa musique. A la suite d'une pâmoison de ce genre, la reine dût le faire reporter chez lui dans sa litière. Formé mourut le 28 mai 1638. — Picot (Eustache) était chantre & clerc de semaine à la cathédrale d'Evreux, lorsqu'en 1592, il se fit recevoir parmi les membres du Puy de musique de ladite ville. En 1618, il était chapelain de Notre-Dame-la-Gisante. Ayant succédé à Formé comme maître de musique de la Cour, il reçut du Roi l'Abbaye de Chaulnoy & un canonicat de la Ste-Chapelle de Paris. En 1642, Picot donna à la Ste-Chapelle une somme de 4000 livres, un dais de satin blanc, d'or & d'argent & un pied de soleil en vermeil, pour la fondation d'une procession le jour de Pâques, pendant laquelle on devait exécuter exclusivement la musique qu'il avait composée pour cette solennité. Il laissa 150,000 écus d'argent comptant à l'Hôtel-Dieu & cette somme fut trouvée sous son escalier où il avait indiqué qu'elle était. Les manuscrits de Bèche, faisant partie de notre collection, racontent qu'à l'enterrement de Louis XIII, « Picot, qui avoit servi le roi défunt à son sacre, émut grandement toute l'assistance, par les accents plaintifs d'un chant funèbre qu'il conduisoit. »

parce que l'un a joint l'habitude au naturel, a bien mieux reussi que l'autre qui ne s'est amusé qu'à amasser des richesses. C'est pourquoy il faut dire que pour estre de mise dans le monde, il faut que la nature soit jointe à la raison et à l'usage, autrement il est forcé que la vertu soit deffectueuse. Socrate dit que ceux qui prennent de bonnes habitudes, sont forcez de devenir moderez, & Plutarque enseigne que si la paresse corrompt le bon naturel, la diligence de bonne nourriture en corrige le défaut. L'habitude que beaucoup de Chantres ont de trop boire change leur bon naturel, & l'habitude que plusieurs autres ont de s'abstenir de boire corrige leur mauvaise nature. L'eau qui tombe goute à goute cave la pierre qui est dessous *& faber fabricando, faber efficitur*. La chaleur ensevelie ès veines de la pierre, semble plus morte que vifve, si par l'acier les estincelles n'en sont tirées : aussi ceste particule immortelle de feu celeste, source & motif de toute connoissance, demeure sans fruit, si elle n'est ayguisée & mise en œuvre par les bonnes habitudes. Un Diamant ne seroit pas beau s'il n'avoit esté travaillé par l'Orfèvre, & l'homme est fort peu de chose s'il ne s'exerce à de bonnes coustumes. On dit aussi que nourriture passe nature, & les deux Chiens de Lycurgue le

tesmoignent bien, puisqu'encor qu'ils fussent de mesme ventrée, l'un courut au lièvre, & l'autre au plat. Ha ! (cher amy) combien de Chantres aujourd'hui qui sont de mesme ventrée, puisqu'ils auront esté Enfans de Chœur dans une mesme Eglise & sous un mesme Maistre, qui neantmoins les uns courent au Lièvre par leur vertu & attrapent les meilleurs beneffices, & les autres se jettent sur la soupe en dissipant (pour contenter leur ventre) ce qu'ils ont de plus exquis & de mieux acquis. J'en ai conneu un pourtant lequel disoit n'avoir jamais mangé soupe, & lorsqu'on lui demandoit pourquoy : C'est parce disoit-il, qu'elle est faicte avec de l'eau, & encore que la soupe fasse le soldat, il asseuroit qu'il n'en avoit jamais fait d'autre que du vin, comme les Muletz lorsqu'ils sont morfondus. Bref pour ne vous pas ennuyer je vous dirai que, *habitudo est altera natura,* & que Socrate l'a confessè lorsque se faisant par mode de passetemps donner la bonne fortune, on luy dit en regardant sa main, qu'il estoit grossier & stupide. Mais les assistants se mocquant de ce Devin à cause qu'on voyoit bien le contraire, il dit pour lors : il est vray Messieurs, de mon naturel j'estois stupide & grossier, mais par l'estude de la Philosophie j'ay corrigé ce deffaut.

Vous voyez doncques par vives raisons comme il ne tient qu'à vous d'estre honneste homme ainsi que de permettre que je sois toujours,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XVIII

MONSIEUR,



UTRESFOIS j'ay fait tout mon possible pour vous divertir du Mariage, mais puisque je voy que vous y estes si résolu, je vous diray avec Sainct Paul qu'il vaut mieux se marier que de brusler, & puisqu'on dit, tel Pere tel Enfant, il y a de l'espérance que vous ferez géneration de bons Musiciens, & en cela toutes les Eglises vous seront obligées, puisque vous luy fournirez des personnes pour mieux chanter les loüanges de Dieu, comme un Bournonville (1) qui est mort Maistre de la

(1) BOURNONVILLE (Jean-Valentin) naquit à Noyon vers 1585, suivant Fétis, qui dit encore que ce musicien fut successivement maître de chapelle à Rouen, à Evreux, à St-Quentin, à Abbeville &

Saincte Chapelle, & qui a laissé son fils aussi vertueux que luy Maistre de l'Eglise d'Amiens. Il faut bien que le Mariage soit chose bonne & sacrée puisque Dieu le voulût honorer de sa présence, & de son premier miracle, qui fut de transmuer l'eau en vin, chose bien agréable aux Musiciens. Aussi il est raisonnable de laisser à nos successeurs, ce que nous tenons de nos predecesseurs. Dieu crea la femme de la coste de l'homme, pour nous monstrer qu'il faut qu'elle y soit conjointe, & que la vie d'icelluy seroit miserable & ennuyeuse s'il ne l'avoit pour sa compagne. Personne ne peut mieux sçavoir ce qui nous est propre que Dieu, puisqu'il a dit que l'homme laissera son père & sa mère pour adherer à sa femme. Dieu parlant par son prophète, fait cet honneur au Mariage, de le nommer l'Image & representation de l'unité saincte & sacrée qu'il a

---

à Amiens. D'aprés Gantez, Bournonville aurait quitté la cathédrale d'Amiens pour diriger la maîtrise de la Ste-Chapelle jusqu'à sa mort. Fétis ne parle pas de cette dernière position occupée par Bournonville père; mais il raconte que le fils remplit les fonctions d'organiste à la cathédrale d'Amiens, tandis que notre auteur semble dire qu'il y fût maître de musique; peut-être y fut-il successivement organiste & maître de chapelle? Plusieurs auteurs ont confondu ce dernier musicien avec son fils, qui fut aussi un artiste renommé de son temps & très-estimé de Rameau qui aimait à discuter avec lui.

avec l'Eglise. Ce que Dieu a commencé, la seule mort finit, Ce que Dieu a joint, la seule mort sépare, Ce que Dieu a asseuré, l'homme ne peut esbranler, Ce que Dieu a estably, l'homme ne peut abolir. Le Mariage est comme l'eau & le vin estant une fois meslez ensemble ne se peuvent plus separer. Toutes les nations tant Barbares que Latines ont approuvé le Mariage, & ne s'en trouve point que dans les festins nuptiaux ne fassent grand joye & resjouissance, & en ceste occasion la Musique ne vous coustera rien puisque vous en avez assez dans vostre boutique. Sans le Mariage le monde failliroit & n'y auroit pas de quoy deffendre nos villes. Sans le Mariage le vin seroit à bon marché & les Musiciens pourroient en boire à leur aise, mais aussi sans iceluy les vignes ne seroient plus entretenues. Les lois des Romains sont si advantageuses pour le Mariage, qu'ils punissoient ceux qui ne se vouloient marier en leur prohibant les dignitez publiques, & les privant de celles qu'ils avoient obtenues. Mesmes pour les inciter davantage au mariage, ils firent des privileges pour ceux qui auroient le plus des Enfans. Pour moy je pense que celuy là ne seroit pas bon Jardinier, lequel ayant des beaux Arbres dans son Jardin, ne seroit pas curieux d'en

planter des nouveaux, ny celuy là bon Maistre de Musique qui ayant rencontré dans une Psallette de bons enfans de Chœur, n'estoit pas soigneux d'en dresser d'autres, pour subvenir à ceux qui failliront. Bref Licurgus, ordonna par ses lois, que celuy qui voudroit preferer l'estat de continence à celuy du Mariage seroit privé de se trouver aux jeux publics : chose pour lors de grande ignominie. C'est pourquoy je vous le conseille, & encore qu'autrefois je vous aye dit le contraire, despuis je me suis ravisé, car comme vous sçavez, la nuit donne conseil, & moy je me dis toujours

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XIX

MONSIEUR,



UIS que vous avez tant de desir d'avoir de mes nouvelles, je vous diray que durant ces excessives chaleurs de l'Esté, je n'oublie pas de faire comme les bons Jardiniers qui est d'arrouser souvent leurs

Jardins, & je pense que la cause pourquoy en Esté nous n'avons pas tant de pluyes qu'en Yver, c'est qu'en Esté le Ciel plus alteré tire devers luy ce que l'Hyvert nous envoye en trop grande abondance; doncques puisque le Ciel boit & la Terre boit & que l'homme tient de l'un & de l'autre, sçavoir, l'âme du Ciel & le corps de la Terre, pourquoy ne boirions nous pas ? Un Musicien n'est pas estimé s'il n'est bon beuveur, & nous voyons par experience que ceux qui ont mieux haussé le temps & le gobelet ont le plus souvent excellé. Boire, c'est le plaisir le plus innocent & le plus charmant de tous. Ceux qui s'amusent à boire, ordinairement ne conspirent pas contre l'Estat. Un Suisse s'estant endormy pendant qu'il estoit en sentinelle & ronflant comme un Pourceau, le Roy Henry quatriesme l'ayant surpris ne voulut pas qu'il fut puny, parce disoit-il, que tout homme qui fait comme cela, ne machine pas trahison. Le plaisir de l'Amour est trop court, celuy là est de plus longue haleine. C'est pourquoy, parcequ'on dit que la matinée se fait la journée, j'ay toujours la bouche plustost ouverte que les yeux, & aprés avoir fait le signe de la Croix, la premiere action que je fais, c'est que je bois, tant pour conserver ma santé, que pour esviter

les mauvaises vapeurs que je pourrois rencontrer en sortant de chez moy, & que cela ne soit ainsi, je vous envoy un Air que j'ay fait sur ce subjet :

Mon premier dessein est d'abord que je m'esveille
De crier à Catin
De m'apporter du vin une pleine bouteille
Pour boire le matin.
Il ne m'arrive pas de sortir de ma couche
Que dix verres de vin n'ayent lavé ma bouche.

Il ne me chaut plus dès que je commence à boire,
Des tailles ni d'impôts ;
Et si leur souvenir vient troubler ma mémoire,
Je le noye dans les pots.
Tout m'est indifférent et la paix et la guerre,
Pourveu que le soldat ne s'en prenne à mon verre.

D'ailleurs vous devez sçavoir qu'encore qu'autrefois je vous aye escrit de la vertu de Temperance, & qu'elle consistoit en un Musicien de particulièrement bien tremper son vin, neantmoins j'use pour maintenant du privilege de Normandie, & vous dis & vous asseure, que la femme gaste l'homme, l'eau le vin. & la charrette le chemin, & particulièrement ceux de Bourgongne : Car n'estant pas si puissans

que ceux de Provence, je vous soustiens que ses meslanges ne sont pas si bonnes que celles de Monsieur Du-Caurroy *, l'eau fait le visage de la couleur de la plante des pieds, elle n'engendre que des Grenouilles, & n'est bonne que pour les femmes qui veulent estre oppilées affin de paroistre plus blanches. Une fois en vicariant & me donnant à boire on me deffendit de jetter l'eau par terre, à cause que cela rendroit la chambre mal saine, & cependant on m'offrit un verre presque plein d'eau, mais pour m'en deffaire honorablement je m'avisai d'un stratagème, qui fut de demander a Monsieur du Logis un pourpoint parce que le mien estoit rompu, & m'ayant respondu que je raillois puisque le mien estoit tout neuf, je luy respondis : pardonnez-moy, Monsieur ne voyez vous pas que j'ay les coudes tous percez ? Et en luy monstrant le coude vous jugez bien qu'ayant un plein verre d'eau à la main on ne le sçauroit monstrer qu'elle aille toute par terre. Ce trait donne de l'air à celuy qui entrant dans une salle toute lambrissée, on luy deffendit d'y cracher dedans, enfin apres avoir bien tournoyé

* Allusion au livre de cet auteur : *Meslanges de musique, contenant des chansons, des psaumes, des noëls*. Paris, in-4°.

il cracha au visage de celuy qui le conduisoit, disant qu'il n'avoit rien rencontré de plus sale que son visage pour avoir moyen de cracher. Cepandant disons que nos vins d'Auxerrois estant la boisson de nos Roys seroit dommage qu'elle fut pervertie de ceste façon, & je vous conseille de le prendre le matin comme Dieu l'a fait, & le soir comme il sort du tonneau, autrement ce seroit faire tout le contraire de Nostre Seigneur, car il convertit l'eau en vin aux Nopces de Cana en Galilée, & nous changerions le vin en eau. Apres cela je vous diray que je n'ay jamais veu des Musiciens plus devots que ceux de ce païs, car ils prient ordinairement pour les vignes, parceque tout le revenu du païs d'Auxerrois ne consiste qu'en vignobles, & lors que cela manque ils sont gueux comme Diogenes. C'est pourquoy on dit un proverbe sur le nom d'Auxerrois assavoir, *Au soir Rois, & le matin petit Bourgeois*, parcequ'il ne faut qu'une petite gelée pour les ruyner à platte couture. De sorte que les Espagnols ne donnent pas tant d'allarmes sur nos frontieres comme la Bize & la Gresle en donne à nos vignerons, cela fut cause que je fis encore il y a quelque temps un Air à boire sur ce propos que je vous envoye aussi :

Ne devions-nous pas nous moquer
Des Espagnols et des allarmes
Qui nous faisoient courir aux armes.
Seroient-ils si hardis que de nous attaquer?
Tant que Bacchus tiendra nostre campagne,
Nous deffions toute l'Espagne.

Ce ne sont que des Pantalons
Et des plus fins tireurs de layne
Que nous avons réduit sans peine
A chercher leur salut aux aisles de talons.
Tant que les vins auront leur bonne année,
Nous chanterons ville gaignée.

Apres cela je ne vous sçaurois plus rien dire sinon que je m'en vay boire à vostre santé, & que pour conclure comme j'ay commencé, faudroit dire que toute la difference qu'il y a entre un Chantre & un Jardin, c'est que pour arrouser un Jardin il faut de l'eau, mais pour un Chantre il est requis d'avoir du vin. Car comme le vin feroit mourir les plantes d'un Jardin, de mesme l'eau feroit languir un Musicien, le nez duquel ne pourroit pas si bien boutonner comme j'ay d'envie d'estre

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XX

MONSIEUR,

OUS m'avez appris par la vostre dernière que vous estes mal-heureux. Puisque Messieurs de vostre Chapitre (au service desquels vous estes depuis longues années) ont prefferé un nouveau venu à la nomination d'un Benefice qui a vacqué. En cela vous me faictes ressouvenir de l'Evangile qu'il dit que ceux qui n'estoient venus qu'à midy pour travailler, furent aussi bien recompensez que ceux qui estoient arrivez depuis la poincte du jour. Vous ne sçauriez pourtant vous plaindre puisqu'un chacun dispose de son bien à sa fantaisie, & faut croire que vous les avez desobligez en quelque chose, ou bien qu'ayant diminué de la force de vostre voix, celuy qui remplit maintenant ceste place les aye attirez à cela par les charmes de la sienne. Mais puisque la chose est resoluë, je vous conseille (cher amy) de ne vous plus alambiquer la cervelle de ceste affaire là, mais croyez que cela estoit ainsi destiné. Encore qu'on nous die que le Sage domine les Astres ; si

cela estoit vous n'estes que trop Sage, & si pour cela vous n'estes pas plus heureux, vous asseurant qu'apres avoir tournoyé tout le Royaume je me suis pris garde que en quel endroit que ce soit, l'Ignorant commander au Sçavant, le Superbe à l'Humble, le Querelleux au Pacifique, le Tiran au Juste, le Cruel au Pitoyable, le Couard au Hardy, les plus grands Larrons pendre les Innocents, & les Chapitres recompenser toujours les moins meritans. Il faut rendre graces à Dieu que vous avez de quoy vous passer, & vous consoler sur ce, qu'il n'est pas le Riche qu'il evite la misere, mais le prudent. Aussi, faut croire que c'estoit trop pĕu de chose pour vous, & que ce que vous esperez vaut plus que tout ce que celuy-là possede. On recule quelquefois pour mieux sauter, & je pense que ces Messieurs vous gardent quelque chose de meilleur ayant creu que cela n'estoit pas digne de vous. Avalez donc cela doux comme une pillule, & ne vous cabrez pas de peur qu'il ne vous arrive comme au duc de Biron, car ayant pris la citadelle de Bourg en Bresse, sur l'esperance que le Roy lui en donneroit le Gouvernement, ayant veu le contraire il se despita & voulant perdre le Roy, il se perdit luy mesme. Le mauvais temps est la veille du bon temps, & un Ancien

Philosophe disoit qu'il estimoit plus les Malades que les Sains, pource disoit-il, que les infirmes attendent la santé & les sains la maladie. Ceux qui courent un Lievre n'ont pas tant de plaisir lorsqu'ils le possedent qu'alors qu'ils le poursuivoient, s'en est de mesme dans l'Amour, & moy j'ay desiré des Maistrises, qu'alors que je les ay possedées je les ay mesprisées, & en cela ne faut pas des tesmoins, puisque tout le monde le sçait. Vous sçavez bien que Dieu n'afflige que ceux qu'il ayme, & qu'il est un malheur d'estre quelquefois trop heureux, puisque Polycrates Roy des Samiens ayant esté si heureux que de ne sçavoir jamais ce que c'estoit que tristesse, néantmoins fut à la fin privé de son Royaume & pendu ignominieusement. C'est pourquoy il ne faut jamais Canoniser personne devant sa mort. Si vous voulez vivre content ne regardez pas dessus vous, mais dessous vous, & vous verrez plus des miserables apres vous que d'heureux devant vous. Il ne faut pas avoir memoire de nos calamitez, mais il faut avoir souvenance des graces que Dieu nous fait. Socrate disoit que si toutes personnes tant les riches que les pauvres, apportoient leurs malheurs en commun, & que on les despartit tellement, qu'un chacun en eust son égale portion,

alors il se verroit que plusieurs qui se pensent trop chargez et oppressez seroient bien aises de reprendre leur condition & se contenter de leur fortune. N'est-il pas assez que vous possediez cinq cens livres de rente ? C'est encore trop pour un Musicien, puisqu'ils vivent de chanter comme les Cigalles. Et que voulez vous faire de tant de Benefices, puisque bien souvent nous portent aux maléfices, par le trop aise & la bonne chere ? Pour moy je croy que puisque dans la Chrestienté il n'est pas permis d'avoir deux femmes en mariage, qu'aussi parmy les Ecclesiastiques on ne devroit pas posseder deux Beneffices, car ce qui est la femme en l'homme, le Beneffice l'est au Prestre, puisqu'il ne faut qu'un Beneffice pour arrester l'un, & une femme pour attacher l'autre. Mais vostre mal vient de ce que vous ne connoissez pas vostre bon-heur, & la coustume que vous avez de manger la perdrix fait que vous ne la trouvez pas bonne. *Nosce te ipsum*, & vous jugerez que vous avez bonne mesure. Vous estes heureux puisque vous entendez vostre charge, & que vous tenez bien vostre partie, car suivant Pitagore celuy là est heureux, qu'il sçait ce qu'il faut sçavoir, & celuy là est aymé du Ciel, à qui la fortune a contrepesé le bien & le mal. Vous pouvez

donc dire que vous estes de ceux la, puisque si elle vous oste un beneffice d'un costé, il vous en a donné un de l'autre. La plus grande misere, est de ne pas connoistre sa misere. Car vous estes miserable d'une façon, qu'un autre s'estimeroit content d'estre comme cela. Ha ! que maintenant je connois bien que vous avez souffert, & que celuy ne sçait qui est la douceur, qu'il n'a gousté de l'amertume. C'est pourquoy j'estime que celuy est bien heureux, qui a appris de sa jeunesse à estre mal-heureux, car on porte bien mieux le joug quand on y a esté assubjetty et accoustumé de bonne heure. Celuy à qui la fortune ne fait pas sentir ses traits, c'est qu'elle le croit indigne d'estre attaqué : Comme vous ne voudriez pas vous battre avec un laquais parcequ'il n'est pas de vostre condition. Ne vous offencez pas pourtant puisque je le dis pour vous remettre, & vous preuver que la fortune vous traite en honneste homme, puisqu'elle vous en veut. Mais toutesfois ne désesperez pas, car puisqu'elle est en forme de rouë, faut croire qu'à l'autre tour vous pourra favoriser. Et pour vous dire la verité, j'appelle un Chappitre la fortune, puisqu'ils sont inconstants comme cela. J'ay apris à force d'avoir mangé de la vache enragée de ne me fascher &

resjouïr de rien, car je ne suis pas plus content le jour qu'on me reçoit dans une Eglise, que fasché celuy qu'on m'en chasse, & celuy ne doit pas voyager ou vicarier s'il n'est resolu & preparé à tout évenement. Or pour finir (cher camarade) je vous diray que si vous croyez que la felicité consiste aux biens extérieurs, vous vous trompez comme si vous estimiez que bien jouer de la Harpe procede de l'instrument, mais il la faut chercher dans la tranquillité de l'Ame. Et pour le bien faire, resignez vous en la volonté de Dieu, & ce sera le meilleur Beneffice que vous puissiez souhaiter, comme moy, & d'estre pareillement jusqu'au Tombeau

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XXI

MONSIEUR,

UISQUE je fais profession d'estre vostre amy, je suis obligé de vous advertir du mauvais bruit qui court de vous, car on dit qu'on connoist l'amy au besoin, & un homme adverty en vaut deux. Et je pense qu'estant preparé contre la Tempeste vous ferez provision d'huyle pour l'appaiser, & puisque petite pluye abbat grand vent, vous pourrez avec quelque soubmission rabbatre les coups de Mer qui vous sont preparez. C'est qu'infailliblement on vous ostera le gouvernement des enfans de Chœur si vous estes si avare comme l'on dit. J'ay bien voulu vous excuser, mais la chose estant trop apparente je n'ay peu la soustenir, & l'on m'a reproché qu'il ne falloit jamais proteger une mauvaise cause, & que celuy là estoit bien mauvais qui soustenoit les meschans. De sorte que j'ay mieux aymé vous servir en acquiescent, que d'irriter davantage les parties, puisque celuy qui n'a pas envie de tuër, c'est assez qu'il pare les coups. Tant

y a que par ce moyen je les ay mis à la raison & j'ay moderé la tourmente, qui sera cause, que l'on ne vous surprendra pas. Faites en vostre proffit, car vous sçavez comme dit l'Italien, que, *qui gaigno el tempo, gaigno assay*, & par ce moyen vous pourrez reparer vostre faute. Cepandant je vous diray en amy, que c'est une insigne meschanceté, de retenir aux Innocens ce qu'il y appartient, & qu'il y a bien moyen de tondre la Brebis, mais non pas de l'escorcher. J'ay toujours ouy dire aux bons Marchans, que petit gain remplit la bourse, mais aussi que de trop presser l'anguille elle eschappe, & vous sçavez bien que, *Omne violentum non est durabile,* & que d'aller trop viste on est subjet à la cheute. C'est pourquoy l'Italien dit, *che va piano, va sano.* Denis de Syracuse pour estre tyran perdit son Royaume, & vous pour estre trop avare pourriez bien perdre vostre Maistrise. On prend garde que les plus grands cœurs sont les plus liberaux, & qu'il n'y a que les ames basses qui soient attachées à ce vice. Ceste qualité est indigne d'un bon Musicien, & l'on n'en vist jamais de riche qui ne fust ignorant, car comme les ignorans apprehendent la mendicité, ils sont bien aises comme la Fourmi de faire provision de bonne heure. Et vous ne devez pas avoir ceste

crainte puisque vous possedez cet Art dans la perfection. Et puisque la Musique est un des Arts liberaux, nous devons estre aussi liberaux, & laisser l'Avarice pour les Juifs qu'ils n'ont point d'autre mestier que l'usure, *Semper avarus eget*, & homme chiche n'est jamais riche. C'est aussi le chemin de n'estre jamais content, car plus a le Diable & plus il veut avoir. Ne faictes donc pas comme ces chiches mariés, lesquels se contentent à disné d'un œuf, en prenant le moyeau pour eux, donnant le blanc à leurs femmes, & la petite eau claire qui en sort pour le reste de la famille. Bref vous ne devez pas croire qu'un bien mal acquis vous proffite, car ce qui vient par la fleute s'en retourne avec le tambour & si les mariez sont repris pour l'Avarice, les gens d'Eglise en devroient estre battus. Desistez vous donc de ceste voye, & croyez que l'argent à l'Avare est supplice, au sage pauvre un benefice, & que Timothée qui estoit un celebre Musicien d'Alexandre fust un jour loué par luy de sa capacité, mais blasmé de son avarice. J'ay veu (despuis que je voyage) perdre à mes amis, les meilleures Maistrises pour ceste maudite passion, et croyant de s'advancer beaucoup ils reculent comme les escrevisses, parceque, qui tout le veut, tout le perd, &

qui trop embrasse mal estreint. Faictes donc provision de Musique & non pas d'Argent & les larrons ne vous attaqueront jamais, car nous avons cet advantage par dessus les marchans que pour dresser boutique il y faut les cinq cens escus, mais nous, avec un sou de papier nous dressons la nostre, & nous attrapons des conditions de quinze et dix huict cens livres. Demeurez donc en repos, contentez vous de peu, donnez à Cesar ce qui luy appartient, ne ferrez point tant la Mule, & croyez que je seray jusqu'au Tombeau

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXII

MONSIEUR,



OUS m'avez souvent importuné que je vous fisse part de mes pièces & particulièrement de quelque petit recueil pour les raisons de la Musique pratique, je suis si peu façonné en l'un & en l'autre que je m'estonne que vous me donniez cet employ, mais puis que les raisons se peuvent mieux coucher sur ce papier que non pas les nottes, je vous en

diray quelques-unes du peu que j'en sçais, & particulièrement de ce qui est plus nécessaire & ordinaire, Encores (comme je vous ay desja escrit) qu'on fait aujourd'huy si peu d'estat de ces discoureurs de Musique, qu'il ne faut qu'en parler pour estre mesprisé. Pour moy je croy que pour bien parler de la Musique, il ne faut que sçavoir son origine, qu'est-ce que Musique, la division de Musique, qu'est-ce que le Son, la Voix, le Ton, l'Intervalle, la Cadence, les mauvaises Relations, le Diapazon, Diapente, Diatessaron, le Diton & autres accords, Qu'est-ce que Mode, Expliquer les Modes, les Nombres, les Points, les Accords, jusques à l'Unisson? Car de s'amuser d'en parler comme les Astrologiens, Mathematiciens, Arithmeticiens, & autres qui disent que la Musique est une partie de toutes celles-là, je laisse cela pour le Père Mercene * qui dira mieux les raisons d'un mottet qu'il ne les sçauroit faire, ou pour Monsieur Du Cousu, qui a plus attrapé du Roy avec une Game ou une Main qu'il luy a presentée, ** que je n'ay sçeu faire avec

* La notoriété musicale bien connue du père Mersenne nous dispense de rien ajouter à l'appréciation que Gantez en fait ici.

** Antoine de Cousu est l'auteur d'un livre intitulé : *la Musique universelle,* dont l'histoire, aussi étonnante qu'édifiante, a été racontée dans une brochure publiée par nous chez A. Claudin, en 1866.

mes deux pieds en parcourant tout le Royaume, puisqu'il est Chanoine de Sainct Quentin & lequel m'a fait l'honneur de m'escrire autrefois de la part du mesme Chappitre. Doncques pour commencer je vous diray que l'origine de la Musique a plusieurs opinions. Les uns croyent qu'elle a esté inventée par Apollon, les autres par Mercure, & d'autres par les Muses, ce que je voudrois croire, puisque le nom de Musique semble provenir du mot des Muses. Beaucoup croyent qu'elle vient d'Orphée, parce qu'il attiroit les arbres & les animaux, & cela arrive encore aujourd'huy puisque nous en voyons presque autant des sots comme des habiles qui viennent pour nous entendre, lesquels encore qu'ils n'y voyent goute, ils ne laissent pas de donner leur jugement. D'autres disent qu'elle a esté

& sous le titre de : *Antoine de Cousu & les singulières destinées de son livre rarissime : la Musique universelle.* La *Game* ou *Main* dont parle ici Gantez a été reproduite dans notre brochure d'après Dom Caffiaux, car à la date de notre publication on ne connaissait que l'exemplaire du livre de Cousu se trouvant dans la bibliothèque de Fétis, celui de la Bibliothèque Nationale ayant disparu, & M. Nisard s'étant refusé à indiquer la bibliothèque publique dans laquelle il avait vu un autre exemplaire de ce livre très-rare. Depuis, M. Potier de Lalaine a eu l'heureuse chance de pénétrer ce secret si bien gardé & il l'a dévoilé dans le n° 4 du *Bibliographe musical*, Juillet 1872. Le livre de Cousu se trouve à la bibliothèque Mazarine, sous le n° 4727. D.

inventée par les coups de marteau des mareschaux. Les Pithagoriens neantmoins, l'ont estimée Divine & Cœleste, à cause qu'ils eurent opinion que le premier autheur d'icelle n'a jamais esté en la connoissance des hommes. Dans le quatriesme Chappitre de la Genese est dit : *Jubal est Pater Canentium Cithara, et Organo*, & encores quelques Melancholiques & constipés de cervelle ont voulu croire que la Musique a esté inventée par l'harmonie de quelques gouttes d'eau qui tomberent dans une citerne, & voila (cher amy) pour ce point ce que j'en sçais. Croyez-le, ou ne le croyez pas vous n'en serez ny puny ny recompensé. Maintenant si vous voulez sçavoir ce que c'est que Musique, je pense que c'est l'Art de bien chanter & de bien composer, & quelques uns veulent dire qu'elle n'est point science mais que c'est un des Arts liberaux, toutes fois je croy que veritablement le Chant n'est qu'un Art, mais la Composition est science, c'est pourquoy on pourroit dire que la Musique est un Art & une Science tout ensemble, ainsi que les Hermaphrodites, qui tiennent de l'une & l'autre nature. Cepandant faut remarquer qu'il y a trois genres de Musique, sçavoir la Diatonique, la Cromatique, & l'Henarmonique. Mais la dernière comprend toutes les autres comme l'ame

raisonnable contient la végétative & sensitive. Pour la division je pense qu'elle ne peut se separer qu'en Theorie & Pratique, la Theorie contemple les Sons & la Pratique les reduit en forme, & la mesme difference qu'il y a entre les Theoriciens & les Praticiens, est comme celle d'entre l'Architecte & le Maçon, l'un commande & l'autre obéit. Toutesfois je voy beaucoup de choses que Messieurs les Theoriciens deffendent que neantmoins sont les meilleures. C'est pourquoy il ne faut pas estre si religieux à garder les reigles de la Musique comme les lois de la Saincte Escriture, car puisque ce ne sont que des hommes qui ont fait les dites reigles, il est permis aussi aux hommes d'adjouter ou diminuer ainsi qu'on juge qu'il est plus agréable pour la bienséance & la bonne grace d'un mottet, & faut croire que puisque nous sommes montez sur les espaules des Anciens, nous pouvons voir plus loin que non pas eux, car ces Messieurs disent souvent des choses qu'ils ne sçauroient faire, & Zarlin qui a esté tant estimé, a laissé une belle Theorie, mais point de Musique *, c'est pour vous dire qu'il est plus aisé

* Zarlino, dont le nom est francisé ici, était connu de son temps non seulement comme théoricien de la musique, mais encore, contrairement à ce que dit Gantez, comme compositeur. Ses contempo-

de dire que de faire & faut conclurre, qu'un Maçon pouvant bastir sans Architecte, & un Architecte ne pouvant rien sans Maçon, qu'il vaut bien mieux estre le premier que le dernier. Puisqu'un Maçon sera à l'abry lorsque l'Architecte sera à la pluye ; & qu'un Praticien sera logé en quelque bon Chapitre lorsque Monsieur le Theoricien ne sera pas seulement en une Parroisse, & la raison, c'est que dans les Eglises on ne veut qu'un Prédicateur pour parler, mais un Maistre pour composer. Maintenant pour continuer il faut dire ce que c'est que le Son, mais auparavant je vous diray qu'un jour ayant fait ceste question à quelqne Chantre il me dit tout de bon, que le Son estoit le gros de la farine, mais disons donc que le Son est une qualité qui se fait par le battement ou mouvement de l'air, & qu'il y a sept sortes de Sons, sçavoir, le Continu, le Resonant, le Discret, le Fini, le Rafleschi, l'Harmonique & l'Infini. Le continu, c'est celuy de l'Orgue, parcequ'autant que vous tenez le doigt sur la touche, il continue le Son & non pas davantage. Le

---

rains ont fait l'éloge de ses compositions ; un certain nombre de celles-ci ont disparu, il est vrai, mais il en existe plusieurs reproduites dans divers ouvrages ou conservées dans quelques bibliothèques de la France & de l'Etranger.

Resonant, c'est celuy du Luth, parcequ'encores que vous ayez cessé ne laisse pas de rendre encores quelque harmonie. Le Discret c'est celuy de la voix, parcequ'il faut qu'il soit mesnagé par discretion, & qu'entre tous les Sons c'est le plus naturel. Le Fini c'est celuy de la parolle, parceque en cessant de parler, le Son cesse au mesme temps. Le Rafleschi c'est celuy de l'Echo, ordinaire parmy les Chantres, puisqu'ils vont toujours redisant ce qu'ils ont veu faire dans la Psallette ou parmy leurs camarades. L'Harmonique est celui du Fer ou Airain, maintenant en usage par les Roys de France & d'Espaigne puisque par ce Son là, ils en envoyent beaucoup aux Antipodes, & qui est cause qu'on sonne tant de cloches par toutes les Paroisses, & que les Maistres composent tant de *De Profundis*. Et le dernier c'est l'Infini, qui est celuy qui se fait par les mouvements des Cieux, ainsi que dit Platon, que neantmoins doit estre le premier puisque de celuy-là dependent tous les autres. A ceste heure suit de sçavoir que c'est que le Ton. Il faut donc dire que le Ton, c'est une liaison de deux Sons, & une intervalle conjointe. Le Ton est composé de quatre Diesis, de neuf Comas. Il y a Ton majeur & mineur. Les accidens du Ton sont le Bemol & le Diesis, parcequ'ils dissimulent le vray

Ton. Il y a le Semi-Ton majeur & le Semi-Ton mineur. Le Semi-Ton majeur est de *mi* à *fa* & le Semi-Ton mineur est de *fa* à *fa* (dans le mesme espace) avec un Diesis. Maintenant suit l'Intervalle qui est la distance qu'il y a entre deux cordes soit conjointement ou disjointement. Entre les Intervalles, il y a le Simple & le Composé, le Composé est de l'Aigu au Grave & du Grave à l'Aigu, & le Simple c'est une Intervalle conjointe. Apres suit la Cadence, Doncques je diray que la Cadence est le periode de la Musique. Chasque Mode est divisé en trois parties, qui sont les trois Cadences, celle qui se fait à la tierce est la mineure, celle qui se fait à la quinte c'est la mediante, & celle qui se fait à l'octave c'est la principale & finalle. Ensuitte vient les mauvaises Relations qui sont, la fausse Quinte, la Quinte superflue, le Triton, la fausse Quarte, le Semidiapazon, & le Diapazon superflu. Zarlin compare les mauvaises Relations aux Poizons, qui ont des merveilleux effets pour la santé, quand ils sont meslez avec les medicaments, & de mesme les Dissonances estant bien meslées avec les Consonances les rendent plus agréables. Si vous voulez sçavoir ce qui est le Diapazon, je vous diray qu'il est composé de huit Sons, de sept Intervalles, de cinq Tons & deux

Semi-Tons majeurs. Il est de sept especes, ses accidens, sont le Semi Diapazon & le Diapazon superflu, c'est l'accord le plus naturel, & il se divise armoniquement. Maintenant faut parler du Diapenté ou de la Quinte qui est celle à qui nous sommes tant subjets, puisque bien souvent nous paroissons si inquiets envers nostre prochain, & particulierement dans le Chœur pendant l'Office, & qui est cause qu'on dit de nous que nous sommes fantasques comme la Mule du Pape, & que nous roulons perpetuellement d'un Chappitre à l'autre. Ayant rencontré un Musicien autrefois qui me dit qu'il ne s'estoit jamais ennuyé en aucune ville, pour ce dit-il, qu'auparavant de s'ennuyer, il s'en alloit : Cependant voilà qui n'est guères beau ny bon, puisque cela porte prejudice à ceux qui viennent après nous, & qui fust cause qu'autrefois j'ay esté refusé au Chappitre de Cambrai, parce que celuy qui m'avoit devancé s'en estoit allé comme le valet de Marot, sans mot dire, ayant fait auparavant une belle fondation, ainsi que journellement beaucoup d'autres font au prejudice de leur reputation, et se rendent recommandables par de mauvaises actions, comme celuy qui brusla le temple de Diane pour faire parler de sa vie. Doncques la Quinte est composée de

cinq sons, de quatre Intervalles, de trois Tons & un Semi-ton majeur. Elle est de quatre espèces, ses accidens sont : la fausse Quinte, la Quinte superflue & l'accidentelle, elle est la consonante la plus parfaite, & se divise armoniquement & aritmetiquement. En suitte n'y aura pas tant de mal que je vous parle un peu de la Quarte, que nos fous de théoriciens appellent Diatessaron, & veulent parler grec encore que la pluspart ne soient pas bons François, & sur ce subjet, je vous diray qu'un certain m'ayant demandé si je ne sçavois pas le grec, je lui respondis qu'ouy: mais m'ayant pressé d'en dire quelques mots je luy dis : Grec. De mesme nous pouvons dire qu'aujourd'hui messieurs les Théoriciens font comme les Apoticaires qui donnent des noms extravagans aux plantes affin qu'ils ne soient en nostre connoissance, car si les appelloient par leurs noms propres et familliers, ils craindroient que l'on ne descouvrit que ce qu'ils nous font accroire qui vient du païs de Levant ou de Topinnembourg, n'est pourtant engendré que dans nos vallées & collines de France. Doncques, je vous diray que le Diatessaron est composé de quatre Sons, de trois Intervalles, de deux Tons & un Semi-ton majeur, il est de trois especes, ses accidens sont le Triton et le Semi-dia-

tessaron. C'est par luy que le Diapason ou Octave, se divise Arithmétiquement, et il y en a qui croient que la nature de la Quarte est plus parfaite que la Tierce majeure, parce qu'elle approche plus de l'unité et de l'esgallité. Mais puisque nous en sommes sur le grec, il faut que je vous parle encore du Diton, qui est la Tierce, estant fort bien appellée Diton, puisqu'elle n'est composée que de deux Tons, trois Sons, de deux Intervalles & de deux espèces, ses accidents sont le Semi-diton, & c'est par le Diton que le Diapente se divise Armoniquement & Arithmétiquement. A ceste heure, il est tems de parler des Modes, puisqu'il y a beaucoup plus de Maistres aujourd'huy qui composent à la mode que suivant les modes, parceque la plus grande partie ne les observent pas, & lorsqu'ils font une Cadence empruntée & irréguliére & hors de Mode, ils palient cela en disant que c'est un Mode abondant. Mais qu'ils façent comme ils voudront, je ne laisseray pas de vous dire mon sentiment & premiérement si vous voulez sçavoir qu'est-ce que Mode, je vous répondray que c'est la liaison de plusieurs sons armonics de l'Aigu au Grave & du Grave à l'Aigu, & que l'on appelle les Modes, Modes parce qu'ils peuvent estre appliqués aux mœurs, par exemple le Phrigien porte au

desespoir & le Dorien à la douceur, & les Anciens ont appelé Modes ce qu'aucuns modernes assez improprement appellent Tons, d'autant que le Ton est l'intervalle qui se trouve entre deux Cordes, soit conjointement ou disjointement. Les Anciens n'avoient que six Modes qui estoient composez sur F. G. A. sçavoir : le Ionien, le Dorien, le Phrigien, le Lydien, le Mixolidien & le Æolien. En l'eglise il n'y en a que huit, parce qu'il n'y a que huit heures sacrées qu'on appelle autrement Gregoriens & tout composez sur D. E. F. G. Et les modernes en ont douze qui sont suivant Claudin & sont composez sur C. D. E. F. G. A. sçavoir six Autentiques et six Plagaux. Maintenant reste à parler des Nombres, qui sont plus grands dans la Musique que dans la bource des Musiciens, & je m'estonne que puisque la bonté de la Musique ne gist pas dans cette abondance, comme les Anciens aussi bien que les Modernes se sont plus et se plaisent encore dans cette diversité, car il est asseuré que le nombre ou les divers signes que nous mettons dans nostre Musique ne meliorent pas nos œuvres, mais il est bien certain que cela ne fait que broüiller un Chantre, qu'il est en perpetuelle peine s'il y aura trois blanches ou trois noires dans la mesure. C'est pour-

quoy je dis que nous ne devrions user que d'une marque dans la Musique Binaire & d'un seul autre dans la Ternaire, puisque ce n'est pas là où git le lievre. Mais puisque le mal a passé par contagion & qu'il nous faut suivre comme par force les vestiges & les traces de nos devanciers, je vous diray qu'il y a douze signes en la Musique, quatre en la Binaire, quatre en la Ternaire & quatre generalles. En la Binaire, le mineur Simple, le mineur Diminué, le mineur Altéré & le mineur Double. En la Tripla, le Sesquialtera de Temps, Hemiolia de Temps, Sequialtera de Prolation, Hemiolia de Prolation. En general le signe de repetition, le signe de reprinse, le signe de demonstration & le signe de concordance. Mais puisqu'il faut que toutes choses viennent à leur tour suivant la devise de Geneve, et que le proverbe dit que pour un point Martin perdit son asne, je suis doncques d'avis de vous en dire quelque chose. Vous sçaurez donc qu'il y a quatre sortes de points, sçavoir: le point de Perfection, le point d'Augmentation, le point d'Altération & le point de Division. Le point de Perfection est celuy qui n'augmente pas la mesure, comme il arrive en Tripla. Le point d'Augmentation est celui qui augmente la mesure comme il se rencontre en la musique Binaire.

Le point d'Alteration est celuy qui amoindrit la mesure comme il arrive lorsqu'on met au commencement le mineur Alteré ainsi que j'ay dit cy-dessus. Et le point de division est celuy qui sépare la mesure. Entre tous ces points (cher amy) il s'en rencontre (ce me semble) un bien plaisant, qui est le point d'Altération lequel amoindrit la mesure, vous voyez bien qu'il a raison, puisqu'il n'y a rien qui amoindrisse tant la mesure qu'on appelle Peinte, que fait l'alteration d'un Chantre quand il a bien soif. Cependant je voy bien que vous serez de rechef curieux de sçavoir la definition des accords. En cela je vous diray que tout ce qui me fait estimer le Tambour, c'est parce qu'il est un instrument à tous accords & pour ceste cause, bien qu'il soit le moindre de tous, je l'estime le plus relevé, & encore que quelques uns disent que l'on ne prend pas les lievres avec le Tambour, les Musiciens ne laissent pas de prendre des bons Connils avec la Fleute qui est bien un plus petit instrument. Mais pour parler plus raisonnablement, disons que les accords Parfaits sont la Quinte & l'Octave : Les Imparfaits, la Tierce & la Sexte : Les Dissonans, la Quarte & la Septiesme : Ny Conssonans ny Dissonans, Sons, la fausse Quinte, la Quinte superflue, le Triton & la fausse Quarte. On

peut dire qu'il y a quatre sortes d'accords en la Musique, sçavoir : les Parfaits, les Imparfaits, les Dissonans & les Incertains ; qu'il y a trois sortes d'Octaves, quatre sortes de Quintes, trois sortes de Quartes, deux sortes de Tierces, deux espèces de Sextes & deux façons de Septiesmes. Or doncques pour conclure, nous dirons que puisque la Musique est divisée en trois genres, sçavoir : Diatonique, Cromatique & Henarmonique, & que ces trois là ne sont qu'un, il n'y aura point de mal que nous finissions par l'Unisson. C'est pourquoy je vous dirai que l'Unisson n'est pas mis au rang des Consonances estant pris pour le principe d'icelles, comme aussi en l'Arithmétique, l'Unité est le principe des Nombres & en la Geometrie le point de la ligne. Mais que l'Unisson & l'Octave sont le commencement, la perfection & la fin des Consonances. Si vous en voulez sçavoir davantage, consultez Messieurs Vincens, Metru & Massé qu'ils sont les trois plus fameux & affamez Maîtres de Paris, & ne croyez pas que je me mocque, puisque le premier a esté maistre de Monsieur d'Angoulesme, le second, des Peres Jesuistes & le dernier de Monsieur le Chancelier. * Mais en-

Vincent, musicien omis par Fétis, fut un maître de chapelle renommé sous le règne de Louis XIII, suivant Laborde, qui ajoute

core qu'on dise ordinairement que *quod fuit non est,* je ne laisseray pas d'estre éternellement

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

---

encore qu'on peut voir de sa musique à la Bibliothèque du Roi. Si monsieur d'Angoulême payait ses musiciens comme ses secrétaires, Vincent devait en effet être *affamez.* « Combien donnez-vous à vos secrétaires? » demandait-il à Mme de Chevreuse, & sur la réponse de celle-ci qui accusait le chiffre de cent écus; « ce n'est guère, disait-il, je donne deux cents écus aux miens. Il est vrai que je ne les paye pas. » Jacques de Gouy cite un musicien du nom de Vincent, au nombre des artistes qui se réunissaient chez Labarre organiste du Roi pour y donner des concerts spirituels. (1650).

— Métru. Fétis avait mal lu le livre de Gantez puisqu'il dit que ce musicien n'y est pas mentionné. On peut croire que Métru fut un des professeurs de Lully, d'après un mémoire publié par les compositeurs clavecinistes & luthistes, lors de leur procès contre la communauté des *Menestriers & joueurs d'instruments tant haut que bas.* On y lit Que Lully « s'étoit adonné au clavecin & à la composition sous la discipline des feus sieurs Métru, Roberdet & Gigault, *organiste* de St-Nicolas-des-Champs, appelant en la cause presente, tous sçavans musiciens...» Fétis a reproduit plusieurs fois ce passage dans ses nombreux écrits, mais il l'a toujours fait en écrivant le mot organiste au pluriel. C'est pour cela sans doute qu'il en a conclu que Métru était organiste alors que tous les auteurs qui en ont parlé, ne lui ont point donné cette qualité. Montéclair le place au nombre des maîtres qui combattirent le pénible joug des nuances.

— Masset. Cet artiste est probablement le même que celui dont Laborde parle sous le nom de Massé, comme ayant été maître de chapelle sous Louis XIII & qui composa une messe et plusieurs motets. Il y eut aussi de ce nom un musicien de la chambre du roi de France à la même époque, & dont les *Cantiques des Pyrennées d'Eu*

XXIII

MONSIEUR,


L est bien veritable qu'ouy dire va partout, & mensonge dessus tout, & qu'ouy dire va par ville, mais pourtant il ne faut pas conclure que tous les bruits soient faux, il s'en trouve bien souvent qui ne sont que trop veritables, je prie Dieu que celuy qui court de vous ne soit pas, car, puisque nous sommes de mesme province, il me semble que vos interets doivent estre les miens & que je vous dois deffendre en tous lieux, puisque Caton dit : *Pugna pro patria*. Mais parce qu'il est bien difficile de soustenir une mauvaise cause & de resister aux opinions de toute une populace, je vous diray qu'on seme partout que vous estes tellement addonné aux femmes que vous ne sçauriez vous en despartir, si cela est vous ne serez gueres dans ce Chapitre là, & si vous minerez vostre corps, vostre âme & vostre

---

eurent deux éditions, suivant Fétis. Enfin le catalogue de la vente des livres de M. M*** (Techener, 1850) indique sous le n° 784 : *Airs à quatre parties*, par Denis Macé. 1634, in-12, obl.

bource. Et que deviendrez-vous si vous tombez malade? Et que ferez-vous lorsque vous n'aurez plus d'argent, vous sçavez qu'un homme sans argent est comme un aveugle sans baston. Helas! cher amy prend garde à toy de bonne heure, il n'y a encore rien de gasté si tu veux, retourne-toy à Dieu & te préservera. Tu sçais bien que la femme est l'hameçon de tous maux, d'autant que par elles les hommes sont pris comme le poisson par l'hameçon, & croyez que ce qui est le plus agréable n'est pas pourtant le meilleur, & qu'en poursuivant cette beste farouche vous offencerez vostre aage, la reputation & vous retrencherez vostre vieillesse. D'ailleurs vostre voix se cassera & s'en suivra que vous serez la risée d'un Chœur, des Chanoines & de tous les Chantres, voire jusques aux Enfans de Chœur. On dira : voy la un homme qui a tant vicarié qu'il a passé le royaume de Suede, le duché de Bavieres, le royaume de Naple & le païs de Cliquedent, & pour une Maistresse vous faudra perdre une Maistrise. D'autre costé on dit que l'on ne sçauroit servir deux maistres & *defficit ambobus qui vult servire duobus.* Cependant que vous faictes l'amour vous n'estes pas à vespres, les enfans ne font pas la leçon, mais vous me direz que vous composez. Ha! cher

amy, ce n'est pas de ceste composition que l'on se sert dans les lieux sacrés, & quand mesmes il se trouveroit des Chanoines plus desbauchez que vous, encore que chacun ayme son semblable, ne croyez pas qu'en ce point-là ils vous maintinssent, car je sçais bien qu'ils sont tres-aises d'avoir des gens de bien à leur service quand il ne seroit que pour suppleer à leur deffaut, & de là arrivera que pour vous espreuver on ne vous donnera pas une fugue, mais plustot une chasse pour mettre en contrepoint, & d'ailleurs celuy qui s'addonne au delice ne travaille que pour luy, & vous estes payé pour servir tout un Chœur & mesme pour satisfaire le public, car si un Maistre fait de beaux Mottets, ne faut pas douter que cela n'attire beaucoup le peuple à la devotion, & vostre charge estant si honnorable doit exemple à un chacun, car quoy qu'on vueille dire, le Maistre est le premier au Chœur, car puisque l'office des Chanoines est de chanter & non de se frotter les moustaches comme font la pluspart, en tenant une gravité morfondue dans leurs chaires, il faut conclure que celuy qui est Maistre du Chant est le supreme en ce lieu-là. Doncques cher amy pour faire paroistre vostre dignité, soyez raisonnable & reservé, & ne vous attachez pas à des plaisirs qui ne sont en

partage que pour les bestes, souvenez-vous que pour un plaisir mille douleurs, & que toutes ces Roses ne donnent enfin que des Espines & comme dit un Grec, là où le doux est, tout aussi-tost suit l'amer, & faictes comme ce philosophe, lequel ne voulant pas acheter si cher un repentir, il espargna dix mille escus, & vous, en vous abstenant de cette volupté, vous conserverez vostre charge. Ne sçavez-vous pas que la teste d'une femme, le corps d'un sergent & les jambes d'un lacquais, font un diable artificiel, & comme ces trois membres en ces trois personnes vont bien viste, ils vous feront aller si promptement que vous serez plustot à terme que vous ne voudriez. J'ay autrefois oüy dire que pour représenter un Sainct-Michel renversé, ne falloit qu'exposer une femme, car comme Sainct-Michel avoit le diable aux pieds les femmes l'ont à la teste, & elles sont si fines & desliées qu'en vous cajolant & vous endormant comme des syrénes, vous perdront à la fin. Ayez agréables mes advis, puisqu'ils procedent de l'amour que j'ay pour vous, & du desir d'estre eternellement

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XXIV

MONSIEUR,


OUS m'escrivez que vous avez ceste ambition de tenir les meilleures Maistrises de France & que vous ne serez jamais content que vous n'en ayez tenu une trentaine. Je vous respondray là-dessus qu'il en est de l'ambition comme du vin, lequel est bon, pourveu qu'il soit pris moderement, & sçachez que vostre ambition n'est pas grande, puisqu'en ce faisant vous acquerrez le tiltre de conteur, joint que vous sçavez bien que pierre qui roule n'amasse jamais mousse, & qu'un arbre souvent transplanté, ne porte pas fruits à planter. Il me semble que vous estes de la nature d'Alexandre qui ne se contenta pas du royaume de son pere, puis il en voulut avoir plusieurs. Mais cepandant vous voyez que les roys d'Espaigne sont tancéz de tirannie & d'une desmesurée ambition pour vouloir empiéter sur les terres d'autruy & de mesme vous serez accusé d'injustice, d'oster à beaucoup de petits Maistres leurs conditions pour contenter vostre

ambition, & il arrivera qu'après qu'on aura reconnu votre inconstance, les meilleurs Chapitres ne voudront plus de vous & vous serez contraint de vous loger dans les moindres, comme un certain qu'après avoir demeuré à Bourdeaux, Thoulouse, Rhodés, Bourges & Tours, a esté despuis refusé à Orléans, Auxerre & Paris, & maintenant faut qu'il demeure à Cleri, car il est asseuré que Dieu se fasche quand il voit qu'on abuse de ses grâces, & que d'ailleurs l'occasion est chauve, si on ne la prend quand elle se présente, à la fin elle nous eschappe. C'est pourquoy on dit que tel refuse qu'après il muse, & prenez garde qu'il ne vous arrive comme à certain oyseau, lequel demeure presque tout le long de la journée au rivage de la mer pour chasser aux poissons, car ne voulant pas prendre des gros à cause qu'ils ne sont pas delicats à son goût, ny des petits parce que le morceau est trop petit, enfin la nuit vient, qu'il n'y voit plus goutte et meurt de faim. Mais vous me direz que je vous reprens d'une chose que j'ay faicte, & que je vous veux empescher de ce contentement pour n'avoir pas le mesme honneur. Je vous respons que je vous donne ce conseil parce que je l'ay fait, & que l'experience m'a enseigné que cela n'est ny honorable ny proffitable, & comme

dit l'Italien *experto crede Roberto*, estant asseuré que l'experience passe la science, puisqu'elle m'a appris que qui est bien ne faut point qu'il bouge, vous asseurant qu'après avoir demeuré à Thollon, Grenoble, le Havre de Grace, la Chatre, Aurilhac, Avignon, Montauban, Aiguemortes, Marseille, Aix, Arles, Paris & Auxerre, je ne me suis pas espargné deux doubles, au contraire, je me suis rendu bien simple, mais ce n'est rien d'avoir failli, pourveu qu'on le repare, ny d'estre tombé pourveu qu'on se releve. C'est pourquoy en despit du proverbe, je veux recouvrer le temps perdu & servir le créateur en respos, puisque Pibrac dit que Dieu en courant ne veut estre adoré. On sçait bien qu'un grand cœur a toujours envie de se pousser, mais ceste convoitise nous pousse à des choses injustes & desraisonnables si l'on ne prend pour phanal la raison & pour guide la sagesse. Taschez de vous satisfaire de ce que Dieu vous a donné, puisqu'on dit que qui est content est riche. Ne soyez point serf de vostre ambition veu qu'elle vous osteroit tout le contentement de la vie. Car après que vous aurez tout possedé il vous faudra reposer & rien ne vous empesche de commencer tout à cette heure. Souvenez-vous de Philippe de Macedoine lequel estant un jour

tombé à la renverse & voyant la forme de son corps imprimée en la poussière, il dit : O mon Dieu, combien peu de terre il nous faut par nature, & neantmoins nous desirons tout le monde habitable. Trajan escrivant à Plutarque dit qu'il porte plus grande envie à Scipion l'Africain du mespris qu'il fit des offices que des victoires qu'il eut, parce disoit-il, que le vaincre gist le plus souvent de la fortune, & le mespris des charges en la seule prudence. Alcibiade disoit bien que l'homme genereux doit prendre peine pour se faire grand entre les siens, et acquerir de la reputation parmy les estrangers, pourveu on luy respond, que ce soit avec justice. Or n'estant pas juste de déposseder vos camarades, ny bien seant de toujours courre, je vous conseille de vous tenir coy à l'abri de la tempeste, & de croire qu'avec ceste condition & pacte, je seray toujours

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XXV

MONSIEUR,

ENCORE que vous soyez tout rempli de belles qualitez, & qui vous font estimer d'un chacun, neantmoins je vous loüe de cela que vous haïssez mortellement les ignorans, c'est pourquoy je me veux joindre avecque vous & dire qu'il vaut mieux estre mendiant qu'ignorant & que l'ignorance est la source de toute erreur puisqu'ordinairement les ignorants sont témeraires & presque toujours mauvais. Mettez un ignorant dans la bonne fortune, c'est autant que de charger un grand fardeau sur les espaules d'un homme demy mort de foiblesse. Un homme ignorant est comme une statüe de bois & fort peu different des bestes. Terence dit, que la terre ne porte rien pire qu'un homme ignorant. Si l'ignorant est de bas estat, cela le rend encore moindre, & s'il est de bon lieu, il devient insupportable. Les ignorans ne connoissent le bien qu'après qu'ils l'ont perdu, ne sçauroient faire proffit d'un bon conseil; & ils ont toujours bonne opinion d'eux-mesmes :

dans la mauvaise fortune sont sots & dans la bonne fous. Ils sont ordinairement importuns & admirent toutes choses. Un ignorant arrestera un homme qui aura hâte, empruntera de celuy qui vient de perdre son procez; il mesdira des femmes en leur compagnie, invitera un homme lassé d'aller à la promenade, trouvera des remesdes après la chose faicte; il contera une mesme chose plusieurs fois; il sera prompt à ce qu'il ne faudrait pas faire & en toutes choses imprudent, incivil & impertinent. Un Maistre de Musique ignorant ne fera jamais recevoir dans un Chappitre quelque Chantre bien capable par la crainte qu'il aura d'avoir un compagnon & qu'il ne connaisse ou publie ses deffauts. Ceste mesme ignorance fera que dans une action, reprendra la Taille lorsque la Haute-Contre aura failli, & le mesme subjet luy fera donner des verges à un enfant de Chœur lorsque luy les auroit bien méritées pour n'y avoir pas sceu monstrer ce qu'il falloit faire. Ceste mesme cause fera qu'un Chappitre donnera la Maistrise à quelqu'un qui ne sçaura rien, mais seulement parcequ'on l'aura reconnu bon compagnon & bon drolle. Bref l'ignorance est la racine de tous les maux, parce qu'elle juge mal de toutes choses, ne sçauroit rien resoudre, ny de servir d'un bien present, elle ne

sçait ce qu'il faut faire ou laisser & toujours dans l'oubliance. Les ignorans ne parlent jamais de Dieu parce qu'ils ne le connoissent pas, car comme ceux qui ont la veüe foible ne peuvent voir la lumière du soleil, ainsi cette espece de gens ne sçauroit connoistre la verité. L'ignorant pensant faire justice tombera dans la severité; croyant faire le liberal, il deviendra prodigue. Il voudra fuir la superfluité & tombera en avarice. S'il a quelque appréhension de la divinité, il entrera en quelque superstition, & si son entendement ne peut comprendre qu'il y ait une nature souverainement heureuse il conclud incontinent qu'il n'y en a point. Doncques il faut dire avec Platon que l'ignorance est l'aveuglement de l'esprit. Ce misérable vice fera qu'un Chantre blasmera un Maistre & le taxera d'ignorance, parce que son sot esprit ne sera pas capable de connoistre la sublimité de l'autre, & le plus souvent parmy cette ignorance il y aura de la malice, car un Chantre fasché de ce qu'un Maistre ne le fera pas boire si souvent qu'il souhaiteroit, il dira par despit que dans le Mottet il y a des fautes & que le Maistre ne fait ordinairement que chanter la mesme piece, en telle sorte que bien souvent un pauvre Maistre aura plus de peine de contenter les Chantres que non pas tout le

Chappitre. Disons doncques que l'esprit ignorant est vilain & mal-heureux & qu'il vaudroit mieux ne point vivre que de vivre dans l'ignorance, & soyons du costé de Ciceron qui dit que celuy-là seulement vit & possede une ame, qui cherche de la renommée par quelque fait excellent. Car je trouve encore une grande ignorance à celuy qui sçait et ne produit pas son sçavoir. Puisque le proverbe dit que les choses ne valent que ce qu'on les fait valoir, & comme dit Socrates, qu'il vaut mieux laisser l'usage d'une chose que de n'en sçavoir pas user, comme d'avoir des yeux, des oreilles & de ne s'en pas ayder, il seroit meilleur que l'Ignorant fut serf que libre, car estant commandé par quelque honneste homme il pourra faire quelque bonne action : Mais se commandant lui-mesme, il ne faira jamais rien que vaille, puisqu'il est asseuré que comme l'ivrognerie engendre la rage, de mesme l'ignorance jointe à la puissance, font naistre la fureur & l'insolence. D'autre costé je vois que tant plus les ignorans sont eslevez & d'autant plus leurs fautes sont dommageables, parce qu'en faillant ils portent aussi préjudice à ceux qui en dépendent, ainsi qu'il arriva à Nicias, capitaine general des Atheniens, lequel pour la crainte qu'il eut de l'ombre d'une eclipse de lune, parce qu'il en

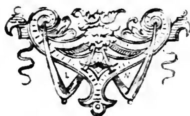
ignoroit la cause, attendit que l'ennemy le vint envelopper & fut deffait avec quarante mille hommes. De mesme un pauvre Maistre de Musique ignorant, ne sçachant discerner quelle difference il y aura entre la Triple de Sesquialtera de temps & de Hemiolia de prolation, il arrivera que en exerçant son office dans le Chœur il fera une telle esclipse dans son cerveau, que perdant la carte de naviguer, il ne sçaura là où il en est & sera incontinent investi de tous les Chanoines qui l'attaqueront en telle sorte, que bien souvent le congedieront & maltraicteront la pluspart des Chantres à sa consideration. D'ailleurs je considere qu'ordinairement les ignorans sont ambitieux, & sont presque toujours ingrats à l'endroit de leur bienfaiteur, ainsi qu'il m'est arrivé dans Paris, car ayant fait recevoir un certain quidam dans un notable Chappitre, & après en estant chassé par ses desportemens, par pitié je le fis recevoir dans une Eglise où j'estois Maistre, mais il n'y fut pas si tost qu'il conspira contre moy. Toutefois j'espere qu'il luy arrivera comme à Cleandre, qui de serf & esclave estranger, estant eslevé par Commode Empereur, & lequel l'avoit accomodé et relevé en des belles charges, fut neantmoins si ingrat & meschant qu'il tascha de parvenir à la dignité de l'Empire en deschas-

sant son Maistre. Neantmoins son dessein descouvert, eut la teste coupée, & je prie Dieu qu'il n'arrive pas pire à celuy-cy. L'Ignorance fait encore que dans l'adversité nous faisons des actions indignes de nostre condition, comme il arriva à Perseus lorsqu'il fut prisonnier de Paule-Emile. Mais en parlant de l'Ignorance j'ay peur de devenir ignorant, c'est pourquoy je veux cesser, après avoir dit que l'ignorance est bonne, pourveu que ce soit celle du vice, & que je voudrois bien estre Ignorant en Musique pourveu que je fusse capable de bien connoistre Dieu, car en ceste connoissance consiste toutes les autres, comme tout mon contentement gist en ce point-là que d'estre de tout mon cœur,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.



XXVI

MONSIEUR,

J'AY commis une incivilité d'estre party sans vous dire Adieu, mais en quelque façon je suis excusable, puisque c'est maintenant la mode de la Cour, & d'ailleurs entre camarades on ne doit point faire tant de ceremonies, toutesfois s'il vous en restoit quelque aigreur, ceste-cy supplerra mon deffaut, & vous asseurera que j'auray une eternelle memoire des faveurs & caresses que vous m'avez faictes. On dit qu'une main lave l'autre & que toutes deux lavent le visage, c'est pourquoy je tascheray de faire naistre l'occasion pour vous en tesmoigner mon ressentiment. Et pour commencer de vous rendre office d'amy, Je vous diray qu'avant mon despart j'ay oüy faire des discours à quelques Chanoines bien desavantageux pour vous, & sur tout se plaignent que vous estes perpetuellement au cabaret, & que par ce moyen les enfans de Chœur perdent leur temps & que l'argent que vous dissipez mal à propos dans la Taverne, est autant de retrenché de l'ordi-

naire desdits enfans, outre que vous ne composez plus, n'ayant pour Greffe qu'une Pippe, & pour ardoise qu'une Table, & que tout cela est de mauvais exemple, tant pour vos Disciples, que pour le public. Prenez donc garde (cher amy) : car comme les Princes doivent l'exemple au peuple, le Maistre le doit à ses escoliers, *et plus movent exempla quam verba*, les Chanoines qui n'entendent rien à la raillerie, vous donneront du pied au cu, lorsque vous y penserez le moins. Car en cela ils ressemblent à la Mort & les Larrons qui viennent lorsqu'on y songe pas, & ne vous fiez pas en leurs amitiez que tant que vous ferez bien, car on dit, Amour de grand, Cuillier de verre, & beau temps d'Hiver, santé de vieux homme, & foy de Gentilhomme, qui s'en fiera sera pauvre homme. Et vous sçavez qu'un Chappitre en corps est un grand Seigneur, & qu'en destail sont presque tous Gentils-hommes, ou gens de bonne condition, estant ainsi que la vraye Noblesse c'est la vertu, & que la pluspart sont gens de bien, ou fort doctes. Mais tels qu'ils soient, ne vous reposez pas là-dessus, puis qu'ils sont de la nature de la Glace, si vous ne voulez vous enfoncer. Des Chanoines & des Moines n'y a pas grande difference, & quand on parle d'eux on dit des Moines

Demonia. Et qu'il se faut guarder du devant d'une Femme, du derrière d'une Mulle, & d'un Moine de tous les costez. Tenez-vous donc au couvert de tous ces Messieurs, honorés les & sans familiarité, car ils font comme les lyons, lesquels en beau jouant ils devorent quelquefois leurs maistres. Vous avez moyen de passer vostre temps sans faire tant d'esclat, car les coups fourrez sont les meilleurs, & d'ailleurs, on ne prend pas Lievres avec le Tambour & quand un dessein est esventé il est facilement rompu ; aussi bien qu'une mine qui a du vent, laquelle ne fait point d'effet. Il me semble que vous ne devriez pas tant mener du bruit pour boire, car lorsque je bois je ne sçaurois dire mot, & faictes suivant la Loy de Lycurgus qui deffent de prendre des Torches au partir des festins & l'on ne vous verra pas, & *Si non castè, cautè*. Toutesfois (cher amy) croyez que le plus beau secret est d'estre tels que nous voulons estre estimez, car de faire l'homme de bien & ne le pas estre, il faut s'asseurer qu'à la fin le pasté est descouvert, & que l'on ne sçauroit faire le feu si proffond que la fumée ne sorte. C'est pourquoy retranchez-vous du boire, puisque c'est la source de tous maux, & qu'il vous faira perdre vostre fortune, & observez le proverbe qui dit : *Bonum*

vinum acuit ingenium, moderate sumptum, & faictes revenir le temps passé que le vin se prennoit chez les Apoticaires & non pas aux Tavernes et vous ne serez pas repris. Car on croira que vous allez prendre Medecine, & de ceste sorte vous tromperez vostre ennemy sans lui faire du mal & à vostre proffit, & comme disoit Agesilaüs, non-seulement est juste de tromper nos adversaires, mais encore plaisant & proffitable. On dit que le vin estoit deffendu aux Roys d'Egipte, & n'en beuvoient qu'à certains jours de l'année & par mesure, or puisque vous estes Musicien & que vous battez journellement la Mesure, gardez-la donc. Enfin le vin est un autre poison puisqu'il tourne la cervelle, & par iceluy la sapience est empeschée, & la prudence obscurcie, & un ancien disoit que le premier trait que l'on boit doit estre pour la soif, le second pour la nourriture, le troisiesme pour le plaisir, & le quatriesme pour la fureur. Et Pithagore dit, que la vigne porte trois raisins, le premier desaltere, le second trouble, & le troisiesme hebete. Apres tant de raisons & d'exemples vous seriez desnaturé si vous n'en proffitiez, faictes-le donc (cher amy) puisque Dieu en sera content, vos amys s'en resjoüiront, & vous

en proffiterez, & moy j'auray plus d'occasion d'estre,

Monsieur.

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXVII

MONSIEUR,

E voyage m'a pensé couster la vie, car au lieu d'arriver à Paris j'ay failli d'aller en Paradis. Mais puisque vous desirez sçavoir ce qui m'a obligé de faire cette course, Je vous diray que ce n'a esté que pour voir & pour oüyr, c'est à dire pour voir les bons Maistres, & pour oüyr leurs doctes compositions. Il est bien veritable que j'estois party de Marseille tout plein de bonne opinion, car le Proverbe estant que les Provençaux sont les plus naturels Medecins & Musiciens, je croyois faire la leçon à un chacun, & d'enseigner Minerve, mais je vous asseure que j'ay bien trouvé soulier à mon point & des gens qui ne se mouschent pas du pied, car il faut advoüer que ceux de nostre païs ont bien plus

d'air en leur Musique, mais ceux de cestuy-cy, ont plus d'art en la leur, encores qu'il me semble que l'un n'est pas bon sans l'autre, car en mariant l'art avec l'air, il y a de quoy contenter un chacun. Celuy que j'ay trouvé en ce païs le plus agreable en la Musique, c'est Veillot (*) Maistre de Nostre-Dame, & celuy que j'ay rencontré le plus grave en la sienne c'est Pechon (**) Maistre de Sainct Germain. Mais Haut-Cousteau (***) Maistre de la Saincte Chapelle fait parfaitement tous les deux, car encores qu'on die qu'il ne tient ceste Maistrise qu'à la faveur du premier President, on doit pourtant dire qu'il n'a que ce qu'il meritte, & qu'on sçait bien que nous sommes en un siècle que bon droit a besoin d'ayde,

* Veillot (Jean). Ce musicien devenu, sous Louis XIV, Sous-Maître de Musique de la chapelle de la Cour, y succéda à Picot comme compositeur. Ses motets, avaient de la réputation. Il mourut vers 1662.

** Péchon. Nous n'avons vu ce musicien mentionné nulle part Il était picard ainsi que le dit Gantez quelques lignes plus loin.

*** Aux-Cousteaux fut chantre à l'église de Noyon, puis Maître de Musique de la collégiale de St-Quentin. Mathieu Molé n'ayant été nommé premier président qu'en 1641, on peut supposer qu'Aux-Cousteaux n'obtint la maîtrise de la Ste-Chapelle que peu avant l'époque où Gantez écrivait. Ce musicien fut aussi *haute-contre* de la musique de Louis XIII et de plus, chanoine de St-Jacques-l'Hopital. Il mourut en 1655.

joint que si celuy qui l'a protegé n'estoit pas grand homme de bien, ne favoriseroit pas un homme incapable, mais au pis aller il y a toujours plus de gloire de tenir une Maistrise par faveur, que de l'avoir achetée, & j'ayme bien mieux avoir emporté celle de Sainct Innocent au prix, que si j'avois achetté celle de chez le Roy. Mais de quelle façon que ce soit, je vous asseure qu'ils sont tous trois, je veux dire tretous de braves gens, puisqu'il y a plus (proche d'eux) de quoy apprendre que de quoy prendre, car sur ma foy ils ne donnent rien, & à ce que je voy on n'attache pas dans Paris les Chiens avec des Saucisses comme l'on m'avait fait accroire. Toutesfois je remercie Dieu que je n'en ay pas eu besoin, ayant observé despuis que je suis en ceste ville ma devise mieux que partout où j'aye encore sejourné, sçavoir : DONNER A TOUS, ET NE RIEN PRENDRE DE PERSONNE. Mais pour ne me pas esloigner de mon subjet je vous diray que les Picards en ce païs icy sont les plus estimés en la composition approchant beaucoup de l'air de Provence, car comme l'on dit, que nous avons la teste proche du bonnet, on dit aussi d'eux, qu'ils ont la teste chaude. ce qui fut cause qu'un jour j'eus quelque prinse avec le susdit Maistre de Sainct Germain, car estant Pi-

card fut une fois si eschauffé de me dire que je n'estois pas Musicien, m'ayant obligé pour faire paroistre le contraire d'adjouster à une de ses pieces de prix, la sixiesme partie, non tant veritablement pour l'offencer que pour faire paroistre que j'estois ce que je ne voudrois pas estre. Au nombre de ces Picards il y a encore, Fremat, Cosset, Hautcousteau, et, je pense Gobert, (*) à tout le moins il a esté Maistre à Peronne qui est du mesme païs, et de là fit un beau saut chez Monsieur le Cardinal, & un meilleur chez le Roy, puisqu'il est Maistre de sa Chappelle laquelle gaigna au prix. Bien que ses ennemys vueillent dire que c'est par la faveur de Son

(*) Frémart (Henri), tel était son vrai nom. Il fut Maître de chapelle à Rouen, de 1611 à 1625, puis vint à Paris pour y remplir les mêmes fonctions à Notre-Dame-de-Paris. Ce Picard devait avoir une belle prestance, car Gantez nous apprend dans sa 31e lettre, « qu'il ressembloit à un empereur. » (Voir page 157.)

Cosset (François). Encore un musicien Picard, instruit à la maîtrise de St-Quentin. Il fut sous-chantre à Laon et ensuite Maitre de Musique à la Cathédrale de Reims. Ses biographes le font naître vers 1720, mais la façon dont en parle Gantez, en le plaçant à côté des maîtres les plus célèbres en 1643, donne à penser que Cosset avait alors plus de vingt-trois ans.

Gobert (Thomas). Gobert fut nommé chanoine de St-Quentin dès 1630. Il occupa la place de Maître de Chapelle de la Cour, seul d'abord, puis en partage avec d'autres musiciens servant par quartier.

Eminence, toutesfois on ne le doit pas croire, car à Paris ils sont mesdisans, puis qu'allors que je gaignai celle de Sainct Innocent, on m'en reprochoit autant, en disant que c'estoit par l'entremise de Monsieur de Roches à qui j'avois dedié ma Messe de *Lætamini*, (*) & au contraire j'ay fait envers luy comme ce Chirurgien si niais & si courtois, qui faisoit la barbe à ses Chalans & encore leur donnoit-il à boire, & moy apres luy avoir dedié une œuvre, je fus encore si fou que de luy faire des presens des choses les plus exquises, & cependant n'a jamais rien fait pour moy disant qu'il estoit malade lorsque je l'employois. Ceste consideration est cause que je ne veux plus dedier mes œuvres aux Grands, car il faut dire qu'ils ne le sçavent pas reconnoistre & croient que cela leur est deu, & que nous ne faisons que nostre devoir. C'est pourquoy j'adresse ce petit œuvre aux Musiciens, qui sont mes camarades & de qui je ne pretens autre chose que leurs bonnes graces, car il faut confesser qu'il n'y a rien qui fas-

---

(*) Tallemant des Réaux parle de l'abbé Des Roches Le Masle, « chanoine de Nostre-Dame, fort riche en bénéfices, autrefois petit valet du Cardinal de Richelieu au collége. » Il est probable que la 44[e] lettre de Gantez est celle qui accompagna l'envoi de cette messe de *Lætamini*.

che plus un homme qui aura tant soit peu de cœur qu'alors qu'il se voit frustré de ses esperances, & particulierement par des gens qui peut estre ne seront pas tant à la fin que je suis dans ce commencement, puis que la vertu vaut plus, que toutes les faveurs du Cardinal Duc. De façon (cher amy) que je voy, j'entends, & j'apprends de si bonnes choses pres de ces Messieurs que je n'ay plus envie de les quitter, & je ne me soucie pas que je ne sois plus à Paris, pourveu que j'en sois proche, car leur vertu se fait bien entendre & retentir jusques dans Auxerre où je suis Maistre maintenant. De sorte que je seray comme Antisthene, lequel ayant oüy disputer Socrate, y print si grand plaisir, qu'il donna congé à ses disciples, disant que luy-mesme vouloit apprendre. Et encor comme Anaxagoras lequel ayant quitté sa maison & ses terres pour apprendre, en revenant, trouvant tout en friche, Il dit : si ces choses ne fussent peries, je serois pery. C'est pourquoy je pense que vous trouverez bon que j'aye quitté un bien pour en acquerir des plus grands, & que je sois eternellement

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXVIII

MONSIEUR,



UIS que vous estes capable, de bien regir une Maistrise vous gouverneriez bien un Royaume, estant asseuré que celuy qui dresse bien sa famille, sçauroit bien maintenir un estat. Et ne faudroit pas s'en estonner puis que les Maistrises avec les Royaumes ont quelque rapport de sympathie, car y ayant cinq especes de Monarchies, il y en a presque autant des Maistrises. Entre les Maistrises la première sorte est celles qui vivent en communauté avec les Prebstres, comme dans Sainct Paul à Paris, Thollon. Marseille. Aix. Arles, Aiguemortes, & Carpentras. La seconde est celle que les enfans ne vivent ny avec le Maistre ny en communauté, comme à Sainct-Jacques de l'Hospital de Paris, Valence. Grenoble. & le Havre de Grace. La troisiesme est celle où les enfans sont nourris avec le Maistre par Procureur, comme à Nostre-Dame de Paris, & Viviers en Vivarets. Et la quatriesme & la meilleure. est celle que le Maistre nourrit les enfans comme à Sainct Innocent de Paris, Auxerre, Montauban, Avignon & au-

tres, & j'estime que hors ceste dernière façon les autres sont gueuseries & subjections plustost que Maistrises, C'est pourquoy (ainsi que disoit Cœsar) Il vaut mieux estre premier d'un village que second d'une bonne ville, & Maistre dans Auxerre que Valet dans Nostre-Dame de Paris. Et puis que je vous ay advancé qu'il y a autant & plus de differentes Monarchies que de Maistrises, je vous diray donc que la première & plus ancienne est la volontaire qui fut defferée autre fois volontairement par les peuples en ceux qu'ils jugerent dignes de les gouverner justement & droictement. La seconde est ditte Seigneuriale comme celle du Turc aujourd'huy, parce qu'il gouverne ses sujets comme esclaves, estant Maistre de corps & de biens. La troisiesme est celle où le Roy n'a point de puissance absolue comme anciennement en Lacedemone et maintenant en Angleterre. La quatriesme est celle qui est Elective, comme les Roys de Pologne, et l'Empire d'Allemagne. Et la cinquiesme espece & meilleure, est l'hereditaire comme celle de France. Or je veux dire que puisque Dieu vous a fait la grâce, de n'estre logé ny en Democratie, ny Aristocratie, mais plustost en Monarchie, & que vous gouvernez tout seul & sans contredit si bien vos en-

fans, que je pense, que si vous estiez destiné pour le gouvernement de tout un peuple, vous seriez capable de vous en acquitter aussi dignement, que meritoirement je voudrois estre

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. GANTEZ.

XXIX

MONSIEUR,



L faut advoüer que vostre curiosité est loüable tant par le desir que vous avez de voir le monde que de chercher les secrets de la Musique. Si vous continuez vous ne scauriez faillir de vous rendre grand personnage, car l'acquisition que vous ferez, jointe à ce que vous sçavez, vous rendront l'unique de nostre siecle. Mais je vous diray que cette curiosité sera bonne si vous suivez le dire de Pittaque, sçavoir : Fay tout par moyen. Rien trop. Rien plus qu'assez. Et de toutes choses la meilleure. Ce qui vous peut tromper, c'est que de nouveau tout est beau, mais n'est pas pour cela meilleur. Car la

nouveauté fait, que l'on trouve par erreur de jugement, les choses non accoustumées, plus grandes & agreables, & que nous les achetons plus cherement que les meilleures, qui nous sont communes & familières. La nouveauté est la guide des curieux qui leur fait mespriser leur propre Ciel & terre, & hazarder tout, ce qu'ils ont de meilleur, pour occuper ce qui est d'autruy. Beaucoup de Philosophes pour estre trop curieux, ils sont tombez en telle impiété, que de vouloir trouver un autre commencement de tout, que Dieu : De quoy est venu ce Proverbe : De trois Phisiciens un Athéiste, & de cinq Musiciens quatre fous, pour rechercher de nouvelles inventions & des mouvemens à la mode au lieu de nous tenir dans les bons & proffonds preceptes de nos Anciens, comme Du Caurroy, Intermet & Claudin, & parmy ceux de nostre tems, Fremat, Hautcousteaux & Cosset *. La curiosité rarement fait du bien, mais presque toujours du mal. Aristote

(*) Les noms de Du Caurroy et Claudin sont bien connus dans l'histoire de la Musique, et nous avons déjà dit quelques mots sur Frémart, Aux Cousteaux et Cosset ; quant à INTERMET, nous ne l'avons vu cité que dans le *Traité de Musique* d'Antoine Parran, qui le donne comme un Musicien ayant composé de la musique « gaillarde. »

estant curieux de sçavoir d'où provenoit le flus & reflus, & n'en pouvant donner raison, mourut de desplaisir. Et Pline voulant sçavoir d'où procedoit ce grand feu du Mongibel, en fut suffoqué par les flammes & vapeurs. Voila pourquoy (cher amy) je vous conseillerois de vous contenter de ce que vous sçavez déja, car puisque maintenant vous estes estimé le plus hardy Compositeur de nos jours, lorsque vous en sçaurez davantage vous n'aurez pas meilleure reputation, & puisque ce que vous exposez à ceste heure surpasse nostre entendement, ce que vous fairiez cy après ne se pourra pas comprendre, seulement. souvenez-vous qu'il n'est pas riche qui a beaucoup, mais celuy qui a assez, & qu'il n'est pas capable celuy qui en sait trop, mais celui qui en a provision pour se passer. Pour ce qui est des voyages je vous en diray aussi mon opinion s'il vous plaist, & particulièrement du costé d'Italie qui est le plus mauvais païs que vous puissiez aller, particulièrement pour un Musicien, car on n'y donne point de passade, & l'on n'y reçoit point de Maistres, parce qu'ils disent que nous sommes fous, ne voulant pas considerer qu'un fou vaut bien mieux qu'un traitre, qu'un Bardache, & qu'un empoisonneur comme ils sont. D'ailleurs qui fol va à

Rome, fol en retourne. Et bon cheval ny mauvais homme n'amanda d'aller à Rome. Après vous devez sçavoir qu'ils ont des Inquisitions aussi bien qu'en Espagne, & que les François courent risque à cause de notre liberté naturelle à parler, & parce que les choses qui nous sont deffendues sont les plus recherchées, vous vous feriez pendre comme un Hareng d'Hivert, ou comme un cervelas en Esté, ou bien on vous apprendrait à escrire avec des longues plumes qui vont de Civitta Vechia jusqu'à Marseille. On prend garde que tant que cette nation a eu le nez dans les affaires de France nous n'avons souffert que des mal-heurs, & que pour le bien qu'ils nous emportent, ils ne nous apportent rien que des finesses & des dissolutions. Si ceux qui trafiquent avec les estrangers s'enrichissent d'un costé, ils deviennent d'ailleurs fort pauvres en vertus, disoit Licurgue. L'Europe a bien vaincu l'Asie par armes, mais l'Asie a vaincu l'Europe par delices. Ce que tesmoigne aussi Ciceron escrivant à Atticus : où il dit, que ceux d'Asie se voulant venger des Romains luy envoyerent pour present cinq vices, sçavoir : faire des sepultures superbes, porter des anneaux d'or, user des espices aux viandes, refroidir le vin avec la neige, & porter des parfums & sen-

teurs. Un certain interrogé pourquoy ne vouloit voyager & particulièrement sur mer : il dit, la barque est folle car elle ne fait que remuer, le Marinier est fou car il n'est jamais de mesme opinion; l'Eau est folle, car elle n'a point d'arrest, & le Vent est fou, car il court toujours. Or puis que nous évitons un fou sur terre, pourquoy n'en fuirons-nous pas quatre sur mer. La pluspart de ceux qui voyagent c'est pour apprendre, & puisque vous sçavez desja, cela ne vous est pas necessaire. Il est temps d'user de ce que vous avez appris, & non de vous alambiquer la cervelle à de nouveaux secrets. La plus belle finesse pour vivre content, c'est de n'estre point si curieux. La curiosité de trop sçavoir fait que souvent on se mocque de nous, comme celuy qui vouloit sçavoir quel estoit le plus homme de bien de Paris, on luy dit : c'est celuy qui te ressemble le moins. Et un autre qui portoit quelque-chose, on luy dit : qu'est-ce que tu portes là enveloppé ? respondit : c'est afin que tu ne le sçache qu'il est enveloppé. Bref (cher amy) je vous conseille de retrencher cette curiosité de trop sçavoir, puisque le plus souvent c'est nostre perte plustot que nostre advancement, aussi bien que le desir de voir des villes, qui vous consommeront vostre ar-

gent aussi bien que vostre santé. Mais faictes bonne chere de ce que Dieu vous a donné chez vous. Imittez le bon Lievre qui meurt toujours dans son giste. Ne perdez point vostre Clocher de veüe, & croyez que je seray toute ma vie

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. Gantez.

XXX

MONSIEUR,

Je vous ay escrit souvent de brider un peu vos passions & neantmoins vous n'en faites point de compte, vous asseurant que vos avez acquis si mauvaise reputation qu'on ne vous estime rien moins qu'un Epicure & un Sardanapale. Ne sçavez-vous pas que l'intemperance rend l'homme stupide, & que par ce desordre il est rendu semblable aux bestes : et que Eusèbe dit qu'elle corrompt l'âme & perd le corps : parceque pour l'amour de la volupté,

elle contraint l'homme à faire des choses deshonnestes. L'homme desbauché & intemperant ressemble aux Maniacles, qui ont toujours devant les yeux les idées qui causent l'apprehension de leur furie, & s'arrestent en la vision de ce qui trouble le plus leur cerveau offencé. Un Musicien est metamorphosé en Magicien, lorsqu'il vit en desordre, car d'un office d'Ange, il en fait celuy d'un Demon. C'est pourquoy (cher amy) je vous prie songer à vous, & ne point deshonnorer nostre Ministere en cette façon, & faire mentir ceux qui disent que les Chantres n'ont rien de reglé que le papier de Musique, mais qu'en tout autre chose ils sont desreglez. L'intempérance fit qu'Héliogabale Empereur se voulut faire femme pour se marier à son mignon. Neron par le mesme vice, devint si cruel qu'il tua sa mère, son frère, sa sœur, deux de ses femmes, & fit mourir Senecque son precepteur. Commode, aussi Empereur, fut de mesme si lubrique par ce vice d'intemperance, que ne trouvant de quoy se satisfaire en trois cens Concubines, & autant de Bardaches qu'il avoit en son Palais, il fut encor incestueux de ses propres sœurs. Procule fut aussi si luxurieux, qu'il se vantoit d'avoir engrossé en quinze jours cent Vierges qu'il avoit fait prisonnières en

guerre. Chilpéric par le mesme vice, contraignit sa premiere femme de se faire Religieuse, fit estrangler la seconde, fit mourir deux de ses enfans, espousa une putain laquelle fut plus fine que luy, le prevint en le faisant tuer luy-mesme. Xercès fut si intemperant qu'il proposoit des prix à ceux qui pourroient inventer quelque nouvelle sorte de volupté. Et Sardanapale fut si effeminé par le mesme vice, qu'il ne bougeoit de toute la journée proche des femmes, & habillé comme elles, il filoit du lin & de la pourpre. Anthoine ayant quitté sa propre femme pour suivre Cleopatre, enfin se tua luy-mesme, & Cleopatre se fit mourir par la morsure d'un Aspic. Adrian Empereur devint si fou par l'Intemperance qu'il fit edifier un Temple à la memoire d'un homme duquel il avoit miserablement abusé durant sa vie. Un marquis de Malateste, Italien, s'efforçant de connoistre charnellement son fils, ledit fils enfonça son poignard dans le ventre de son pere. J'ay conneu un Maistre de Musique qui pour ce vice a esté chassé de deux Chappitres & perdu un Beneffice en l'autre, c'est pourquoy (cher amy) si vous ne revenez de vostre frenaisie, il est impossible que vous ne tombiez dans quelque precipice. Ayez doncques recours à Dieu, & fuyez l'excez des femmes aussi

bien que celuy du boire, si vous voulez esviter vostre malheur & que je sois

Monsieur,

Vostre serviteur.

A. Gantez.

XXXI

MONSIEUR,



UISQUE vous aymez tant la guerre je vous diray bien, qu'il y a quelque ressemblance entre un general d'armée & un Maistre de Musique, car croyés que si les gens de guerre ont un œil au bois, il faut bien que les Musiciens en ayént un autre dans la ville. Toute la difference est que ces Messieurs chargent avec du plomb, & nous autres tirons sans balle, & tous leurs salves vont en fumée, mais dans les nostres il y a de la réalité. Or, comme le bien ou le mal d'une armée dépend du Chef, de mesme toute la grace d'un Mottet derive du mouvement & du bransle que luy donne le Maistre. Les soldats n'o-

beissent pas volontiers au capitaine qui ne sçait pas bien commander, & les Chantres dedaignent le Maistre qui n'entend pas comme il faut sa charge. Il est requis qu'un General soit estimé des siens, autrement une armée est subjette à rebellion, & faut aussi qu'un Maistre soit en credit des Chantres, sinon les compagnons sont brusques à manier comme le cheval d'Alexandre. Le Chef qui commande en tremblant, il apprend à desobéir, & le Maistre qui flatte par trop un Chantre, il luy enseigne de ne point faire son devoir dans l'Église. En la Guerre on ne peut pas faillir deux fois sans quelque mauvaise consequence; & aussi dans le Chœur on ne sçauroit manquer doublement que cela ne soit d'une périlleuse suitte, tant parceque cela blesse l'oreille, & aussi pour le scandale, que pour la mauvaise opinion qu'on peut concevoir d'un Maistre. Une armée de Cerfs commandée par un Lyon, vaut mieux qu'une armée de Lyons commandée par un Cerf. Et de mesme, une compagnie de mauvais Chantres, conduitte par un bon Maistre, vaut plus que toute une bande de bons Musiciens conduitte par un ignorant. Il n'est pas raisonnable qu'un homme bien armé, obéisse à celui qui est désarmé, ny qu'une personne prenne le gouvernement d'une

Maistrise, & pretende de donner la loy aux Chantres, s'il n'en est capable. La faveur fait aujourd'huy recevoir des officiers dans les armées, & l'argent fait achetter les Maistrises, & particulierement à la Cour. Il est requis qu'un capitaine soit de belle & riche taille, & qu'un Maistre de Chapelle aye bonne façon ainsi qu'à Nostre-Dame-de-Paris, qu'ils ne veulent pas que leur maistre soit seulement capable, mais qu'il soit de bonne mine ainsi que Monsieur Frémat, qui ressemble à un Empereur. Ceux-là sont excellens en proüesse et justice, qui preffe-rent le salut des hommes à la victoire, & ce Maistre surpasse les autres en bonté qui desserre sa bourse à la nécessité d'un Chantre. Les plus grands Capitaines haranguent les soldats avant que de donner bataille, & le Maistre de Musique doit user de parolles de soye, s'il veut que les Chantres fassent merveilles dans l'occasion. Un vray General doit estre prevoyant tant pour les munitions que pour les vivres de l'armée, & le Maistre de Chapelle doit voir de loin ce qu'il faudra chanter dans une grande solennité, et faire provision de bons cervelats, andouilles et jambons pour faire mieux boire ses Musiciens. Un Capitaine ne doit jamais laisser son exercice oysif, & le Chef de la Musique doit faire

chanter souvent les Chantres, s'il ne veut qu'ils oublient & qu'ils apprennent à semitoner, outre qu'il est bien raisonnable de leur faire gaigner leurs gages. La guerre la plus courte est la meilleure, & aussi les Mottetz, c'est pourquoy on dit que briefve oraison penetre le ciel, & à grand Seigneur peu de paroles. Dans la guerre il faut prendre l'ennemy à son advantage, & dans le Chœur ne faire jamais chanter une pièce que les Chantres ne soient bien disposez, autrement on perd au soir la reputation qu'on s'estoit acquise au matin. Le premier chef-d'œuvre d'un Capitaine est de se sauver affin de sauver les autres, & d'un Maistre de Musique de faire bonne chere dans la Psallette, s'il veut que les Enfans de Chœur eschapent et réüssissent avec luy. Il faut que dans les armées, le chef s'expose au peril, & qu'un Maistre de Chappelle prenne le parti des Chantres, lors que les Chanoines ou quelques autres du corps les traictent injustement. Dans le combat il se faut sauver des mains & non pas des pieds, & les bons Maistres se doivent aussi preserver par les mains, en tenant bien la mesure & s'en servant pour boire du meilleur. On dit qu'un bon Capitaine doit mourir de vieillesse, & aussi un bon Maistre, puisqu'ordinairement ne sont pas si desbauchés que

les Chantres. Un bon chef ne doit jamais faire l'acte d'un simple soldat s'il ne veut mettre son armée au hazard, ny un bon Maistre l'office d'un Chantre privé, s'il ne veut qu'on se mocque de luy. Un general doit avoir soin des gens de bien & vaillans hommes, & ne les exposer que dans la nécessité, & un Maistre doit aymer davantage un bon Chantre que ceux qui sont du commun, & ne les employer que pour les meilleures occasions. L'Empereur Anthonin disoit qu'il aymoit mieux sauver un citoyen que de faire mourir mille ennemys, & moy j'estime plus conserver un bon Chantre que si j'en faisois congedier cinquante mauvais. Toutes choses se doivent tenter à la guerre avant que de mettre la main à l'espée, & un Maistre doit sonder toutes sortes de moyens avant que de desobliger un Chantre. Il n'y a point de plus grande victoire que celle qui se recouvre sans effusion de sang, ny de plus grande gloire pour un Maistre qu'alors qu'il se fait obéir sans mespriser ses compagnons. Il ne faut jamais donner bataille que par nécessité, ny aussi fascher un Chantre que dans l'extremité. Ce n'est pas tout qu'un capitaine meyne ses gens au combat, s'il ne prevoit les moyens de les en retirer & sauver au besoin, comme aussi en un Maistre de faire chanter

un bon et difficile Mottet, s'il ne les sçait remettre lorsqu'ils auront failly. Un bon capitaine ne doit jamais dire je n'y pensois pas, & semblablement un Maistre doit si bien donner le ton, qu'il ne soit jamais contraint de dire en faisant le contraire, je ne le croyais pas. Ainsi que la chasse est l'image de la guerre, de mesme une fugue est la figure de la chasse, puisque l'un suit l'autre. Le secret doit estre bien gardé en l'armée, & celuy qui use d'un plus beau secret dans un Canon en musique, est estimé le plus sçavant. Quand il est question de se battre par nécessité, il ne faut pas tant chercher de raisons, mais il faut promptement tout hazarder, & lorsqu'il faut chanter il n'est pas besoin de faire tant de ceremonies & de complimens avec un Chantre qui sera fantasque, mais il luy faut arracher la partie des mains & la chanter vous mesme, ou la donner soudainement à quelque autre. Il faut qu'un vray General d'armée face le despartement des despoüilles entre les gens de guerre, & qu'un vray Maistre de Musique partage equitablement ce qu'on donnera pour chanter en quelque bonne action. Mais pour finir je vous diray que comme un genereux capitaine doit laisser le butin aux soldats & se contenter de l'honneur, que de mesme je laisseray

tout l'argent entre mes camarades, & je me satisferay de la gloire, d'estre toute ma vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.

XXXII

MONSIEUR,



L est véritable que je vous ayme, mais j'hays vostre humeur qui est mauvaise & dissimulée. Je pense que vous avez oüy dire le vieux Proverbe, que qui ne sçait dissimuler ne sçait regner; cette maxime vous trompera à la fin, & vous devez croire que la plus belle finesse c'est de n'en point avoir, & d'aller en toutes vos actions à la franche Marguerite, car puisqu'on dit, que si souvent va le pot à l'eau qu'il casse, de mesme vous userez tant de fois de vos surprises qu'à la fin on vous y attrapera, & parce que vous aymez tant les Canons en Musique on vous chantera celuy qui dit, fin contre fin n'est pas bon à faire doubleure, & ce sera plustot pour se mocquer de vous que pour vous donner du contente-

ment. C'est pourquoy, si par hazard vous ne me vouliez pas croire, je vous diray avec Ciceron, que d'autant plus que l'homme est subtil & fin, d'autant plus il en est hay & suspect, ayant perdu la reputation de bonté. Estre dissimulé c'est imiter Satan, qui par sa subtilité & cautelle abusa de la simplicité de nostre premiere Mere, à la ruine de tout le genre humain. L'inventeur de la Musique est bien incertain, mais celuy de la dissimulation est asseuré, puisque ce fust le Diable. Estre dissimulé c'est estre seize fois Mulet, puis que dix & six Mulets font seize. Neron fut si sçavant en ce mestier, qu'il feignoit au commencement de son Empire une telle Benignité & Clemence, que lors que luy falloit signer la condamnation de quelque criminel, il s'escrioit : Pleut à Dieu que je n'eusse point appris à escrire ! Je serois excusé de soubsigner à la mort de personne. Et cependant il ne tarda gueres de faire mourir sa Mere, son Precepteur, & beaucoup de gens de bien, contre tout droit & justice. Plusieurs croyent qu'il fist brusler Rome pour se donner du contentement, & les autres affin de la refaire plus belle, parce qu'auparavant elle estoit fort layde, mais ce ne fut que pour avoir pretexte de persécuter les Chrestiens en les faisant accuser d'avoir embrasé

la ville. Voila pourquoy cher amy suivez le dire de Nostre Seigneur sçavoir : *Estote prudentes sicut serpentes, & simplices sicut columbæ.* Car il faut confesser qu'il n'y a point de plus belle qualité que d'estre franc, puisque par icelle on est bien venu en toutes compagnies, au lieu qu'alors qu'on voit venir un dissimulé un chacun se taist, & bien souvent on le laisse tout seul & chacun disparoit. Puis doncques que vous estes François de nation, vous devez estre franc en toutes vos actions, car d'en songer une & en dire une autre, c'est faire comme le chien qui mord & rit tout ensemble. Mais pour finir je vous diray que si ce vice la estoit bien seant à un chacun, il ne le seroit pas à un Musicien, car puisqu'on dit : *In vino veritas,* & que l'on nous fait accroire que nous en tenons toujours un peu, il faut que si ce subjet nous préjudicie d'un costé, qu'à tout le moins nous proffite de l'autre, & la gloire n'en sera pas moindre, non plus que d'estre toujours

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XXXIII

MONSIEUR,

AR la vostre vous dittes que vous estes resolu de quitter tout à fait la Musique, & de vous addonner à la Philosophie, à cela je vous respondray que vostre dessein est loüable de vouloir embrasser cette belle science, mais de vouloir abandonner la Musique, vous ne scauriez faire plus mal, parce qu'elles ne sont pas incompatibles, & au contraire l'une vous aydera à l'autre, car puisqu'un ancien Philosophe a dit qu'il faut toujours mesler le plaisir parmy le proffit, vous sçavez qu'il n'y a rien qui resjouisse plus l'Esprit que la Musique, puisque par icelle David chassoit le Demon de Saül, & ne seroit pas raisonnable que maintenant que vous avez fait vostre fortune par ce moyen vous la quitassiez, ce seroit autant comme si alors que vous avez fait d'un amy, vous n'en faisiez plus d'estat. Je vous diray bien que la Musique sans les lettres est un corps sans ame, car la pluspart de nos Maistres pour ignorer le Latin, ils font mille absurditez dans leurs Mottetz, soit à la quantité, ou pour ne pas bien re-

presenter le sens de la parole, faute d'en avoir l'intelligence; c'est pourquoy je croy que la Musique jointe à la science, est comme un diamant enchassé dans l'or, lequel en paroist bien plus beau. On en voit bien pourtant qu'ils reüssissent sans cet advantage, toutesfois c'est par hazard, comme Anne de Montmorency qui se rendit le plus grand de son temps sans sçavoir ny A. ni B. Mais comme une Yrondelle ne fait pas le Printemps, aussi cela n'arrive pas souvent. Doncques pourveu que vous ne laissiez pas la Musique, j'advoüeray vostre entreprise, car à la vérité, il n'y a rien pareil à la Philosophie, puisque c'est l'art de trouver la vérité des choses divines & humaines, & qu'elle nous enseigne d'adorer la divinité, & d'aimer l'humanité, estant asseuré que celuy qui possede cette science, fait volontairement ce que les autres ne font que pour la crainte des lois, & comme disoit Platon, estre Roy & Philosophe ce n'est qu'une mesme chose, puisqu'ils sont composez tous deux de Justice & de Prudence. C'est elle qui enseigne comme il faut bien commander, & comme il faut bien obeir. C'est elle qui chasse le vice de l'ame pour y loger la vertu, & d'autant plus que l'homme a de raison par la Philosophie, & d'autant plus il perd de sa superbe & de

son arrogance. Mais parce (comme nous avons dit) qu'il faut mesler le plaisir avec l'utilité, je vous diray que tous les Musiciens sont Philosophes, car s'ils ne sçavent pas la Phisique & la Metaphisique, ils sont parfaictement bien capables de la Logique, veu qu'ordinairement ils sont instruits de tous les bons logis de la ville. Puis doncques que vous avez envie de Philosopher, faictes comme ce Thebain qu'il laissa un Patrimoine de quatre mille & huit cens Escus pour estudier avec plus de liberté, car il est asseuré que rien n'empesche tant cet exercice que les commoditez. Quittez donc vostre Prebende, si vous voulez bien proffiter, autrement prenez garde que croyant d'avoir estudié en Philosophie, vous n'ayez estudié en fine folie. C'est ce que je voudrois qu'il ne vous arrivat pas, puisque je suis & seray éternellement

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XXXIV

MONSIEUR,

JE viens d'apprendre vostre maladie, qui m'a grandement estonné, & particulièrement quand on m'a dit qu'elle procédoit de trop manger. On peut dire que vous estes l'unique entre les Chantres qui a esté malade de cet excez, car on en voit beaucoup qui excedent de boire, & que par cette superfluité ils en tombent infirmes, mais pour la mangeaille, jamais. Si encor ce mal vous estoit arrivé pour quelque viande délicate, vous seriez excusable par le charme d'un si haut goust, mais on m'a dit que cet accident ne provenoit que pour avoir trop pris du fromage, fi, c'est une viande de Païsan & pour ceux qui se veulent provoquer à boire, mais (Dieu graces) vous estes assez altéré sans rechercher d'autres inventions, & vous ressemblez en cela, à celuy qui mangeoit du salé pour estancher sa soif, parce que disait-il que le salé fait bien boire, & en beuvant la soif se passe. Et ne scavez vous pas qu'on dit, du fromage le rivage, c'est-à-dire peu, parcequ'il est dangereux, & aussi que le fromage est bon qui est

donné d'une main avare? Ah Monsieur! Conservez-vous, vostre mere n'en fait plus. Qui peu mange, beaucoup mange, dit le Sage. J'ay aussi oüy dire que le fromage empesche que les Larrons n'entrent pas dans la maison. Car cette viande rend la personne flegmatique, & les voleurs n'ont garde de paroistre dans le logis lorsqu'ils entendent cracher. Ma grande mere m'a autres fois enseigné que le fromage est un remede à n'estre jamais vieux, parce disoit-elle qu'il fait mourir bien jeune. Mais de quelles viandes que ce soit, il en faut prendre avec moderation, car la sobriété est la mere de santé, & en cela les Asnes nous font leçon, car quand ils ont beu & mangé ce qui leur est necessaire, ils n'en prendroient pas davantage, quand on leur donneroit cent coups de bastons. Lors qu'un vaisseau est trop chargé, il faut qu'il descharge s'il ne veut aller à fond, & lors qu'un homme a trop mangé, il faut qu'il vomisse s'il ne veut crever. Un certain Proverbe dit : que trop gratter cuit, & trop parler nuit, & moy je dis que, trop boire cuit, & trop manger nuit, puisque si l'un nuit au corps, l'autre cuit bien à la bourse. Un Capitaine ancien chassa de son armée un grand mangeur, parce disoit-il que si tous estoient comme celuy-la ils mettroient la famine au

camp, & moy j'ay veu un homme qui fit gageure pour un bas de soye de manger sa hauteur de petits patez d'un sou : il l'executa veritablement, mais deux jours apres il en mourut. Enfin comme dit Erasme, il n'y a rien plus vil & pernicieux, que de vivre subjet aux plaisirs de la bouche & du ventre, & les hommes qui ont plus de soucy de nourrir le corps que l'Esprit, sont semblables aux bestes qui ne joüissent jamais des vrayes voluptés. Taschez donc (cher amy) à changer, car comme il y a de la honte d'aller de mal en pis, il y a de la gloire d'aller du mal au bien, & comme vous sçavez, Mal vit qui ne s'amande, & n'y a point de honte de tomber, pourveu qu'on se releve : *Humanum est peccare, Diabolicum est perseverare.* Tant y a qu'il faut manger pour vivre, & non pas vivre pour manger, & le mesme disoit que la continence du boire & du manger, estoit le fondement de bien sçavoir, car l'esprit est bien meilleur quand les effets du cerveau ne sont pas empeschez par les vapeurs que la superfluité des viandes y envoient. Un de nos Roys disoit qu'il falloit bien vivre & se resjouyr, mais il y a grande difference entre bien, & somptueusement vivre, car l'un provient de temperance & frugalité, & l'autre d'intemperance & luxure, l'un est suivy de loüange

& l'autre de vitupere. J'ay conneu un Maistre de Musique qui ne faisoit qu'un respas mais qu'il duroit toute la journée, & ne composoit jamais que la bouteille à son costé, mais enfin mourut d'un mal chaud qui couroit en Languedoc : sa mort fut plainte car il estoit un excellent homme. Les Hebreux & les Grecs le ressembloient en cela mais d'une autre façon, car ceux-cy ne faisoient que souper & les autres se contentoient de disner, & Platon estant interrogé qu'est-ce qu'il avoit veu de nouveau en son voyage de Sicile, respondit, j'ay trouvé un monstre qui mangeoit deux fois le jour. Il disoit cela pour Denys le Tyran, car ça esté le premier qui en a mené la coustume. Enfin ne faut pas s'amuser à contenter le ventre, puis qu'il est si ingrat que pour des bonnes choses, il ne rend que des puantes. Cesse-donc (cher amy) à te souler des viandes, puisque le plaisir de la vie est plustost au desir, qu'en la satiété, & toutes les fois que tu yras à table, pense que tu as deux conviés à recevoir, l'ame & le corps, que tout ce qu'on mettra au corps s'escoulera bien tost, mais ce qui entrera de bon en l'ame, demeurera éternellement. Cepandant pour finir je vous diray que vous avez imitté Platon, car ses plus grands festins estoient d'olives & de fromage ;

mais vous en avez mangé pour tous deux puisqu'ils vous ont fait mal. Prennez donc garde une autre fois à vous, puis qu'il y va de la vie & de l'honneur, qu'il vous doit estre aussi cher, comme il m'est considerable d'estre toute ma vie

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXXV

MONSIEUR,



AR la vostre vous me reprochez que je n'ay pas bonne memoire, puis que j'ay oublié d'effectuer, ce que vous m'aviez tant recommandé. Je vous asseure que la fatigue des chemins & le peu d'argent que j'avois durant mon voyage m'ont tellement détraqué, que je ne sçais pas encore où j'en suis. Mais en me reprochant le peu de souvenir, semble que vous m'accusiez d'ingratitude, pourtant vous ne le devez pas croire, puisque je tiens pour maxime qu'il ne faut pas avoir memoire du bien que nous

faisons, mais seulement de celuy que nous recevons. Ha ! que c'est une pauvre chose de vicarier sans argent, puis que cela n'oste pas seulement la memoire mais encore le jugement. Vous asseurant que ma bourse ayant failly, il m'a fallu coucher au serein, crainte de laisser mon manteau au cabaret, & par ce moyen faire le noviciat des filoux lesquels font coucher sous la cape du ciel ceux qui veulent estre receus dans leur bande, affin de les accoustumer à la fatigue & à l'incommodité. Dans cet estat ce ne fust pas les puces qui m'empescherent de dormir, mais faute de n'avoir soupé, estant impossible de reposer si le ventre n'est satisfait. Toutesfois en cela les Musiciens sont heureux parcequ'ils ne craignent rien, car un Marchant n'en oseroit autant faire, vous protestant qu'en cette posture, je n'eus pas seulement memoire si dans les bois y avoit des Loups, ou dans les chemins des Volleurs. Mais pour achever je vous diray, que comme une disgrace ne vient jamais seule, le lendemain après avoir desjeuné chez un Curé, la pluye me saisit si fort dans ces montagnes du Lymosin, que je ne sçavois de quel bois faire flesches, ny à quel St me recommander. Neantmoins estant esloigné des retraites, j'eus recours au ciel, & apres avoir dit toutes les prières

que je scavois par memoire, je composai en Musique un Pseaume de David qui me sembla venir à propos, *Salvum me fac Deus, quoniam intraverunt aquæ usque ad animam meam,* lequel je vous envoye, croyant que par iceluy vous comprendrez mieux en quelle douleur j'estois pour lors, que je ne vous scaurois jamais dire, puisqu'il n'y a que les petites douleurs qui parlent, & que les grandes sont muettes. Apres cela je pense que vous n'aurez pas le courage de me reprocher mon pèu de memoire, puisque si mesme chose vous estoit arrivée peut-estre vous y auriez perdu la vie. Mais en cela j'ay fait comme la Palme & le Laurier qui resistent à la tempeste, & comme le Saffran que plus il est foullé, & mieux il croist, Dieu m'ayant assisté puisque je possede maintenant une des meilleures & plus honnorables Maistrises du Royaume, qui est celle d'Auxerre. Et puisque vous m'avez blasmé d'estre trop prompt, & que ceux qui ont cette imperfection ont ordinairement faute de memoire, il me semble que vous ne devriez pas me le reprocher, car vous scavez bien que les Medecins disent, que deux purgations à la fois, sont dangereuses en tout temps, & prennez garde qu'en me reprenant vous ne soyez tancé de mesme deffaut, puisqu'on dit que ceux qui ont beaucoup de juge-

ment comme vous, n'ont gueres de memoire ; car si dans ce voyage vous m'eussiez offert vostre jument, comme j'eus la memoire de vous la demander, je m'en serois mieux servy que de tout vostre jugement. Mais je me console que nul ne peut estre parfait sinon que Dieu, & sur ce que dit Platon, que nous cesserions d'estre hommes & serions semblables aux Dieux, si la memoire pouvoit autant retenir que les yeux peuvent voir. D'ailleurs la memoire est bonne pour vous, qui avez ce desir de connoistre & sçavoir les noms & les qualitez d'un chacun, mais moy je vous diray que j'ay pris plus de peine à me faire connoistre de tout le monde, que de connoistre tout le monde. Et parce que je vous ay oüy dire autres fois, qu'un homme qui n'a pas de memoire ne sçauroit jamais estre sçavant, je vous veux faire voir que j'ay memoire, de ce que j'ay appris de la memoire. Car je sçais bien que la memoire est la mere des Muses, & le Thresor de la science, que c'est l'oüye des choses sourdes, & la veüe des Aveugles, que Mithridates Roy de vingt & deux nations, apprit toutes leurs langues & respondit aux Ambassadeurs par la fertilité de sa memoire, que Themistocles nommoit tous les citoyens d'Athenes par leurs noms, que Jules Cœsar dictoit, lisoit & parloit des

choses differentes au mesme temps, & que Seneque recitoit deux mille noms divers pour les avoir oüy seulement prononcer; Mais moy je crois que j'auray bonne memoire, pourveu que j'aye memoire de bien servir Dieu, de ne plus vicarier à pied & sans argent, & que je n'oublie pas les faveurs que vous m'avez faictes, pour revenche desquelles je desire d'estre toute ma vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. GANTEZ.

XXXVI

MONSIEUR,


L est veritable que vous estes un excellent Musicien, que vous maniez bien le manche d'un Luth & l'archet d'une Viole, ne croyant pas que le sieur Autheman (*) qui est l'unique dans Paris pour cela,

* HOTTMAN a joui d'une grande réputation comme violiste ; nous en avons parlé d'après les auteurs du temps, dans notre étude sur son confrère MAUGARS. (Voyez MAUGARS. *Claudin, 1865,* p. 17.) Hottman faisait partie de la Musique du Roi. On le voit figurer

vous fasse peur en toutes ces qualitez, mais l'humeur remuante que vous avez & les perpetuelles querelles que vous nourrissez parmy les Chantres, vous mettent en mauvaise estime & noircissent tout à fait vostre reputation. Helas mon Dieu ! ne sçavez vous pas ce qu'on dit vulgairement, que la Paix de la maison vaut plus que celle de l'Eglise, & que Nostre Seigneur a tant fait estat de la Paix, que visitant ses Disciples il les aborde en disant : *Pax vobis*. Aussi sans la Paix toute richesse n'est que pauvreté : toute liesse que deuil : & toute vie que mort. L'Apostre dit : Tant qu'il vous sera possible, ayez paix avec tous hommes, & que la paix de Dieu gouverne en vos cœurs. La Musique est plus estimée

---

parmi les exécutants, aux fêtes de la Semaine Sainte célébrées à la Cour fin de mars 1663, et le 14 avril suivant, Loret annonçait ainsi sa mort :

Hottman que depuis plusieurs lustres
On mettoit au rang des illustres,
Et qui sous le rond du Soleil
N'avoit d'égal ni de pareil
Pour bien jouer de la viole,
Est décédé sur ma parole ;
Car j'aprends tout présentement
Qu'on le met dans le monument.
Grande perte pour l'harmonie
Et je croy que son beau génie,
Qui plaisoit à Sa Majesté
En sera longtems regretté.

en temps de Paix que de Guerre, c'est pourquoy puis qu'on dit que bon sang ne peut mentir, vous ne devez pas degenerer du reste des Musiciens, lesquels ordinairement apres s'estre bien gourmez, font l'appointement avec chopine, & la Guerre des Maistres de Musique, ne doit estre qu'à bien contrepointer un mottet & de bien mesler ses parties. Je voudrois que vous eussiez esté du temps de Numa Pompilius, lequel aima tant la Paix, que pendant son regne n'y eût jamais Guerre, Sedition, Attentat, Inimitié, Envie, ny Conspiration contre sa personne, de sorte que le Temple de Janus demeura fermé l'espace de quarante ans, car (comme vous sçavez) entre les Romains c'estoit le signe de Paix. Je vois que la pluspart des peuples ne font la Guerre que pour avoir la Paix, mais vous ne faictes jamais la Paix que pour avoir une plus grande guerre. Vous n'ignorez pas qu'il ne faille preferer le repos au travail, & le bien au mal. La Paix est propre pour l'estude, parce qu'il requiert d'avoir l'esprit tranquille. Si vous estes Guerrier & de cette humeur boüillante, il vous faut aller à l'armée, & vous n'aurez pas si tost mangé six livres du pain de munition, & beu dix fois dans la Citroüille que vous abaisserez le cacquet, mais dans l'Eglise & de la condition que vous estes, cela n'est gueres

honorable que de faire tant l'entendu. Car tel parle avec la robe longue qu'il n'oseroit sonner mot avec le manteau court, & ne faut point donner subjet de dire, que la Sottane bien souvent, vous fait faire le Sot & l'Asne. D'ailleurs si vous continuez d'estre de cet humeur, un chacun vous fuira en telle sorte, qu'il vous faudra vivre seul, ainsi qu'il arriva autres fois dans la ville d'Anvers aux Anglois, lesquels pour estre incompatibles avec tous autres marchans, on leur bastit une maison toute particuliere pour eux. Bref croyez que c'est une belle Guerre que la douceur, & que vous aurez plus de contentement si vous usez de parole de soye envers vos ennemys, de mesme qu'Archidame, lequel estant loué pour avoir gagné quelque bataille, il dit, vaudroit mieux que nous les eussions gaigné de prudence que par force. Aussi je crois que celuy qui cause la paix en gagnant le cœur des ennemys par amour, meritte bien plus de loüange, que celuy qui obtient la victoire en respandant le sang par cruauté. Cependant prennez garde que en attaquant si souvent vos ennemys, vous ne les appreniez à vous battre, & que pensant accroistre vostre rang vous ne faciez diminution de charge, car au bout du conte, on n'ayme pas les broüillons dans les Chappitres, & tel de ces Mes-

sieurs vous souffre aujourd'huy, qu'à la fin ennuyé de vos insolences sera le premier de proposer vostre congé. Vivez donc & laissez vivre, car j'ay toujours oüy dire, qu'il faut vivre avec les vivans & ne point courre sur les terres d'autruy. Et il n'est pas bon de faire une Guerre qui ne soit juste, c'est pourquoy l'Empereur Auguste disoit, que pour faire une bonne Guerre, faudroit qu'elle fut commandée de Dieu, & justifiée par les philosophes. Imitez-le donc, & en faisant comme cela je seray toujours

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXXVII

MONSIEUR,



E n'est pas tout qu'un Maistre de Musique sçache bien composer pour exercer telle charge, il faut que ceux qui veulent faire cette profession ayent beaucoup d'autres qualités & qui sont autant necessaires comme d'estre courtois, civil & advenant, liberal & particulierement doux, soit envers les Cha-

noines que Messieurs les Chantres, car nous en voyons qu'alors qu'ils font chanter dans une Eglise quelque mottet, outre qu'ils sont extremement rudes envers ceux qui viennent à faillir, ils n'ont point de contenance dans l'action & se battent de cul & de teste comme une Corneille qui abbat des noix, ce qui fait bien souvent despiter les Chantres & qui oblige quelque fois les auditeurs d'en rire; c'est pourquoy je vous conseille (cher camarade) qu'alors que vous battrez la mesure de ne pas remuer si fort, comme aussi de ne pas tant hausser le bras, & lors qu'il faudra remettre ceux qui auront manqué, de le faire sans en monstrer le semblant. Car pour faire tant d'extravagances ne croyez pas qu'on vous estime meilleur Maistre, au contraire on dira que vous estes ignorant, puisque ceux qui ne sçavent pas leur mestier ont toujours plus de peine & de fatigue, & qu'ils sont ordinairement empeschez comme un chat dans les estoupes, & Monsieur de Geneve dans son Introduction dit, qu'alors qu'un oyseau est pris dans le glu, s'il avoit l'esprit de se despaistrer peu à peu, il pourroit en quelque façon se deslivrer, mais pour y aller trop brusquement & avec violence il s'empaistre toujours d'avantage, tout de mesme lorsque les Chantres ont manqué, si vous croyez en fai-

sant tant de remuements les remettre, vous serez trompé, car vous les estonnez si fort que vous y faictes perdre la terre de veüe, mais il se faut approcher tout bellement comme si vous vouliez chanter avecque eux, & vous les remettrez tout doucement sans les scandaliser. En ce faisant vous aurez plus d'honneur, & les Chantres vous en estimeront davantage, car au bout du conte si vous despitez ces Messieurs, ils ne chanteront plus, & les uns diront qu'ils n'en sont pas obligez, & les autres qu'ils sont enrumez. C'est ce qui est cause qu'un jour l'Archevesque d'Arles m'ayant repris de ce que je n'avois pas remis un Haute-Contre qui s'estoit manqué aussi promptement qu'il estoit necessaire, je luy respondis qu'il y avoit plus de peine à gouverner une compagnie de Musiciens, qu'un Regiment de Cavallerie, parceque dans l'Armée lorsqu'un soldat a failly, le General le peut faire passer par les armes, mais qu'un Chantre apres avoir manqué, il se mocquera encore quelquefois d'un Maistre. C'est pourquoy luy dis-je, j'aymerois mieux estre General d'Armée que Maistre de Musique. Mais pour eviter tous ces accidens, il faut boire souvent avec eux, autrement quand vous seriez docte comme Orlande *, & capa-

* Roland Delattre.

ble comme Claudin, ils ne laisseront pas que de se railler, & de vous faire piece. Bref la science en toutes choses, c'est d'avoir de l'entregeant, & des paroles de soye, car la plus belle guerre du monde c'est celle de la douceur, & particuliérement envers les pauvres Enfants de Chœur que bien souvent les Maistres tourmentent comme de pauvres Ixions, ne faisant point de difference d'un Valet à un Disciple, voulant luy faire entrer par les fesses ce qu'ils ne sçauroient y remonstrer par la cervelle, ayant veu de mon temps un Maistre qui ne pouvant faire comprendre une notte à l'Enfant, l'arracha avec tout le papier pour la luy faire avaller, en luy disant que puisqu'il ne la pouvoit concevoir par raison qu'il la fourreroit par force dans la teste. He bien! ne sont-ce pas des cruautez indignes de gens de nostre condition, qui ne doivent estre que misericordieux & debonnaires, puisqu'un Maistre sans bonté, est comme un Temple sans Autel, & qu'ils se doivent picquer de se faire aymer plustost que craindre ou bien les deux ensemble. Ha! que si tels Maistres eussent esté du temps des Atheniens, ne fussent jamais entrez dans le Temple de Misericorde, puisque personne n'y estoit receu qu'il ne feût benin, & approuvé tel par ordre du Sénat. Bref celuy qui est

doux, attire les Estrangers à l'aymer, & les siens à le bien servir, & ne souffre jamais que l'innocence soit oppressée, mais s'il chastie en un temps, il sçait pardonner en l'autre, & n'use jamais de tout son pouvoir, à l'exemple des Anges qui montoient & descendoient l'Eschelle de Jacob, car ils n'alloient que de degré en degré & ils pouvoient bien voler puisqu'ils avoient des aisles. Je pense donc qu'apres que vous aurez consideré qu'il n'y a que ceux qui manient les verres qui les puissent rompre, vous serez plus discret envers les Chantres, & plus doux à l'endroit des Enfants de Chœur, & moy je seray jusqu'à la mort

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXXVIII

MONSIEUR,



L est veritable qu'on ne sçauroit longtemps naviguer sur les rivières qu'enfin on ne rencontre la Mer, & je pense aussi que nul ne peut estre longuement splendide qu'au bout du conte il n'entre dans

les superfluitez. C'est pourquoy je desire maintenant vous entretenir, puisque par toute cette Ville on murmure de vos excez, tant en vos habits, au boire, que pour manger, qui vous porteront asseurement prejudice si vous n'y prennez garde. Car il n'est pas requis qu'un Maistre face tant de festins, estant asseuré, qu'en continuant au lieu de loger les Enfants de Chœur dans la Ville vous les mettrez dans le retranchement, & le trou qui est sous le nez vous fera porter des souliers percez, & vous faudra dire comme celuy là auquel le Medecin demandait d'où procedoit qu'il venoit du ventre si vert, il respondit que c'estoit parce qu'il avoit mangé tout son bien en herbe. D'ailleurs il n'y a rien qui porte plus un homme dans le delire que la superfluité, où estant une fois addonné vous aurez de la peine de vous en relever, parce que, *Abyssus abyssum invocat.* D'autre costé l'excez au boire & manger engendrent les maladies & les mesmes choses qui nous nourrissent nous tuent; c'est pourquoy Homere voulant preuver que les Dieux ne meurent pas, fonde son argument sur ce qu'ils ne mangent point. Car cela est honteux que bien souvent nous avons plus de peine de digerer ce que nous avons mangé, que nous n'avons eu de l'achetter ou de le recouvrer. Caton

dit que le ventre n'a point d'oreilles, doncques puisqu'une des belles qualitez du Musicien est d'avoir bonne oreille, il me semble qu'ils ne devroient pas tant aymer ce qui n'en a pas. Mais ce n'est pas tout, car il vous faut sevrer du vin, puisqu'il est encore plus dangereux de boire que de manger & suivre l'advis du Sage des Sages qui dit : A qui est le mal-heur? A qui est la douleur ? A qui est la contention ? A qui est la plainte? A qui les batteries sans causes? Et à qui la rougeur des yeux ? A ceux qui demeurent pres du vin, qui du commencement donne plaisir, mais à son issuë il point comme le Serpent, & envenime comme le Basilic. Le vin a autant de force que le feu, car tout aussi-tost qu'il a gaigné quelqu'un il l'assomme. Le vin, rend l'homme deux fois enfant, & comme les vents tourmentent la Mer, il fait encore pis, car il descouvre les secrets des ames, & trouble totalement l'esprit, fera que vous serez la mocquerie des Enfants de Chœur & la risée des Chanoines. Le vin arrive dans Paris par eau mais il en fait tourner & retourner beaucoup par terre. Bref cela est honteux pour nous qu'on publie que celuy-là n'est pas bon Musicien qui ne boit bien, & qu'un Chantre ne scauroit bien chanter s'il n'est auparavant enyvré, & qu'il soit dit qu'un Maistre batte

ses enfans lorsqu'il est pris de vin, comme Alexandre tua Clitus lorsqu'il eût bien beu. Si apres toutes ces raisons vous avez envie de continuer, je vous conseille de faire le souhait du Poëte Philoxene qui desiroit d'avoir le col comme une gruë, affin de joüir plus longuement de la douceur de ce goust, & en cela vous aurez quelque raison puisqu'on dit que les Poetes & les Musiciens sont cousins germains. Je vous diray encore que si vous avez envie de bien boire que vous ne prendrez jamais mal en bien beuvant, car bien boire signifie boire si bien qu'il ne vous puisse pas nuire; mais puisque nous en sommes sur la superfluité il faut que je vous die que l'Empereur Vitellius Spinter fut si superflu & excessif, que pour un souper il fit servir de deux mille sortes de Poissons, & de sept mille de Volatiles, mais son successeur le fit decapiter dans Rome. Et Muleasses Roy de Thunes, estoit si fondu en delices qu'il despensa jusques à cent escus pour apprester un Paon & pour mieux gouster le plaisir de la Musique, il se faisoit bander les yeux lesquels luy furent à la fin crevez par ses propres enfants. Mais si vous voulez tenir & continuer la vie que vous menez, je vous conseille de vous faire fermer les oreilles, pour n'entendre les discours desavantageux qu'on tient de

vous pour vos excez. Doncques, suivez l'advis d'Heraclite, en la ville duquel y ayant un jour eu sedition on luy demanda comme il se pourroit faire que telle chose n'arrivât pas, il monta dans la chaire, & là au lieu de parler, commença de manger un morceau de pain bis, & de boire un grand verre d'eau : puis sans mot dire, s'en retourna chez luy, voulant dire qu'aussi bien dans les familles que dans les Republiques, si vous voulez vivre en paix, il faut user de sobriété & retrencher les superfluitez. Apres cela il ne me reste plus rien à vous dire sinon qu'il n'est pas expedient d'estre si excessif en habits, car il faut qu'un chacun aille suivant sa condition & il n'est pas si seant de voir un Maistre mieux habillé qu'un Doyen, car au lieu d'estre estimé on s'en mocque comme d'un charlatan qui porte bien souvent l'habit d'un Prince. Mais suivez l'exemple d'Epaminonde, Capitaine General des Thebains, qui se contentoit d'une seule Robe toute l'année, & d'Agesilaus qui n'avoit jamais qu'un habit pour l'Hivert & pour l'Esté, comme font encore les Espagnols aujourd'huy, car encores qu'ils soient ennemys, il n'y a point de mal de les imiter en ce qui est bon, autrement (cher amy) vous ne scauriez subvenir à vos despences & on dira que vous estes de Courtezon,

joint que cela vous acquerra la hayne publique aussi bien que celle du Chappitre, ce qu'il faut esviter puisque vostre fortune depend de là, comme tout mon contentement consiste d'estre à jamais

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XXXIX

MONSIEUR,



OUS me faictes sçavoir par la vostre que Dieu vous a pourveu d'une bonne Maistrise, mais que vous desirez d'avoir de moy un secret pour vous y conserver longtemps, je ne vous feray donc pas tort si je vous traite comme moy-mesme, & si je vous dis qu'en cela, la plus belle finesse est d'estre liberal. Car quand vous seriez docte comme Zarlin, si vous ne paroissez splendide on vous tiendra pour un faquin, aussi (dit-on) qu'il n'y a pas tant de peine d'acquerir un Royaume comme de le conserver, & quand mesmes les Rois se veulent maintenir ils n'ont point de meilleure voye que la justice & la

largesse. Pour la justice vous ne la pouvez observer qu'à l'endroit de vos enfans, mais pour la liberalité, vous la devez garder envers vos Chantres. Car rien ne fait mieux pousser un Concordant ny entonner une Haute-Contre qu'une once de cette invention, & puis que la liberalité est le secours de plusieurs, il n'y aura rien qui donne une meilleure moüelle à vostre Musique que cette qualité. Les moyens sont comme les eaux vagabondes & flottantes lesquelles abondent pour un temps dans un endroit, mais refflottantes soudain elles s'en vont à d'autres, & n'y a que le Thresor de liberalité qui demeure à celuy qui le possede. *Dum tempus habemus, operemur bonum,* & cepandant que vous joüissez d'une bonne condition faites des amis par le moyen des dons, car il ne sera pas temps lorsque vous serez à S. Jacques de l'Hospital. Un jeune prince repris de son pere qu'est-ce qu'il avoit fait de son Argent, respondit qu'il l'avoit caché entre les mains de ses amys, & de mesme un Maistre ne scauroit mieux employer ses facultés que d'en faire participant les Chantres. On dit que la Pie lorsqu'elle a quelque viande de reste la cache dans un trou pour s'en servir au besoin, & nous pouvons bien serrer nostre argent pour en ayder nos amys dans la necessité. L'habit de libe-

ralité est un vestement qui ne vieillit jamais, & la charité est un ornement incorruptible. *Neque avarus neque prodigus fueris*, dit Caton, mais sois liberal. Un diamant est bien beau, mais enchassé dans l'Or il en esclatte davantage. Estre bon Maistre de Musique c'est une belle qualité, mais estant liberal il en est bien plus honneste homme. J'ay veu mille Chantres qui passant par Paris n'ont pas trouvé un verre de vin en trois bons Chappitres, & falloit que Sainct Innocent suppleat pour les autres, & de là vient que parfois les meilleurs Maistres ne sont pas connus au faux-bourg de leur demeure & que les moindres sont estimez par tout le Royaume, car rien ne porte plus la reputation d'un Maistre que sa liberalité envers un Chantre. Il est bien veritable que ceux qui sont pauvres doivent commencer la Charité par eux mesmes, mais si vous en avez assez vous devez en second lieu secourir ceux de vostre Eglise, & après les pauvres vicaires & passants. Il vous faut néantmoins bien prendre garde de ne rien donner aux vicieux, car celuy est plus meschant qui assiste les meschans. Il m'est arrivé une fois qu'ayant bien caressé & traicté un Chantre, apres avoir bien beu il me querella, qui fut cause que dans la chaleur je jurai que jamais plus je n'en recevrois. Mais parce

qu'une Yrondelle ne fait pas le Printemps, je considérai depuis que pour un mauvais ne falloit pas que les bons souffrissent. Car encor bien qu'on nous calomnie tous, en disant : Dessus friand, glorieuse Haute-Contre, sotte Taille, et yvrogne Basse-Contre, je pense pourtant qu'il n'y a reigle si generalle qui n'aye quelque exception. Et seroit bon encor de prendre garde à beaucoup de passants qui s'attitrent Musiciens & pourtant ne le sont pas, c'est pourquoy il ne faut jamais rien donner que vous ne les ayez oüy chanter, affin qu'il ne vous arrive comme à un certain Evesque à qui un bon compagnon se presentant, le pria d'avoir pitié d'un pauvre Chantre. Ledit Seigneur l'ayant fait disner, il l'appella en apres pour le faire chanter, & ce drolle respondit : Monsieur vous ne devez pas estre fasché si je ne chante pas, puis que je suis si pauvre Chantre que je n'y sçais rien du tout. Ce n'est pas qu'un bien-fait ne soit toujours bien-fait en toutes personnes, mais c'est qu'il ne faut pas qu'un advanturier oste ce que peut estre vous ne pourriez pas apres donner à quelque plus merittant, vous asseurant que j'ay toujours regretté les presents que j'ay faits à ceux qui ne le merittoient pas, & lesquels ayant visités ne m'ont jamais offert un verre d'eau, c'est pourquoy j'ay

resoleu de ne jamais plus rien donner sans choix & qu'il ne soit bien à propos. Enfin il n'appartient qu'aux cœurs magnanimes de donner, puis que la liberalité est fille aisnée de la noblesse & qu'elle est descendue de tige Royalle. On dit que Cimon l'Athenien fit oster toutes les clostures de ses terres, affin que les passans y peussent cueillir des fruits selon leur necessité, & un bon Maistre doit toujours avoir sa cave ouverte pour le besoing des pauvres vicarians. Toutesfois vous devez prendre garde que pour paroistre liberal envers les Chantres vous ne soyez pas chiche du costé des enfans, car ce seroit contre raison d'oster aux uns pour donner aux autres & de descouvrir un Autel pour en couvrir un autre, puisqu'il n'est pas permis de faire un mal pour en faire du bien & que la liberalité est mauvaise qui provient de tirannie. Alexandre fut si liberal qu'ayant tout donné, on luy demanda qu'est-ce qu'il reservoit pour luy, respondit : l'Esperance. Il me semble que cet humeur s'accorde bien avec beaucoup de Musiciens, car la pluspart ne sont riches que d'Esperance. Tite Empereur fut si liberal, qu'un soir se ressouvenant de n'avoir rien donné ce jour là, il s'escria : O mes amys, nous avons perdu cette journee. Enfin il n'y a homme au monde si opulent que

celuy qui est liberal, lequel avec sa liberalité entretient ses amys, & amollit ses ennemys. Ptolemée le Thebain donna ses souliers à un soldat plutost que de l'esconduire faute d'autre chose, & me semble que de tels personnages fussent venus bien à propos à beaucoup de Chantres qui voyagent aujourd'huy, car ils marchent sur le chrestien faute de semblable charité. Bref je n'aurois jamais tout dit sur ce subjet, seulement je vous asseure que les richesses s'acquierent en donnant, & s'amassent en dissipant, & que je seray eternellement

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XL

MONSIEUR,



OUS me sollicitez que je tire revenche de l'offence que ce Chantre me fit lors que j'estois à Paris, pour ce que vous dittes qu'autrement il y va de mon honneur, mais dittes moy, si un asne m'avait donné un coup de pied, voudriez vous que je pre-

sentasse requeste ? Ha ! vrayment j'aurois beaucoup affaire si je me voulois arrester à toutes les pierres qui me heurtent & qui me font chopper. Et ne sçavez-vous pas que qui endure, dure, & qu'il y a bien plus de gloire & de vertu de sçavoir dissimuler une injure que d'en tirer raison, & qu'il ne faut jamais esveiller le Chien qui dort, ny avoir ressentiment de sang froid & de propos deliberé, & sur ce propos Louys douziesme ne disoit-il pas qu'il ne seroit pas seant à un Roy de France de venger les injures faictes à un Duc d'Orleans, & pareillement ne seroit-il pas honteux à un Maistre de Musique d'Auxerre de tirer raison des offences qu'on luy a faictes lorsqu'il n'estoit qu'à Sainct Innocent ? Ha ! cher amy ne sçais-tu pas qu'en nous voulant venger de nos ennemys, bien souvent nous faisons plus de dommage à nous mesmes, que nous pas à eux ? Qu'il n'y a pas de la honte d'avoir esté offencés de ceux de qui nous ne voudrions pas estre loüez. Qu'il est aussi necessaire d'avoir des ennemys comme des amys, puisque les uns nous retirent du vice par leurs remonstrances, & les autres par leurs injures. N'avez-vous pas appris que comme l'Abeille tire du Thym le plus acre, le miel le plus doux, que de mesme nous devons cueillir le plus grand proffit de nos en-

nemys, qu'il n'appartient qu'aux gens magnanimes, de mespriser les injures qui nous sont faictes par les meschans. Que l'ennemy est un Maistre qui ne nous couste rien, & par lequel nous apprennons ce qui nous peut grandement proffiter, & que nous ne sçavons pas. Que cela est commun aux animaux de tirer vengeance, & que l'homme qui est raisonnable ne le doit pas imiter. Que puisque la vertu consiste en choses difficiles, il y a de la gloire de nous vaincre en ce point. Que l'homme de bien ne doit jamais faire mal, & qui vaut mieux estre tué que de tuer: d'autant que l'un ne porte pas dommage à l'âme & l'autre est cause de sa perdition. Que c'est avoir plus grand cœur de pardonner, que de se venger. Que c'est une espece de vengeance, de donner la paix aux vaincus. Que celuy qui se venge fait deux maux, puisque en troublant son ennemy il se trouble luy mesme. Enfin qu'il faut prendre le conseil de Seneque qui dit: Si celuy qui t'a fasché, est plus faible, pardonne luy, s'il est plus puissant, pardonne à toy-mesme. Bref, si je me voulois venger je voudrois que ce feut de la façon de celuy qui vouloit tuer Promethée le Thessalien, auquel il donna un si grand coup d'espée sur une apostume qui le tenoit en danger de sa vie, que la luy coupant en deux luy

donna la guerison. De mesme le plus beau secret de tous c'est de tascher de rendre nos ennemys, amys, ainsi que les Venitiens lesquels ayant pris le Duc de Mantoüe prisonnier, au lieu de luy oster ses Estats en firent leur Capitaine General. Il est bien veritable que comme le Soleil ramollit la Cire, & endurcit la Fange, que bien souvent les biens-faits gaignent les bons, & irritent les meschans, mais aussi il n'y a si meschant homme que nous ne rendions nostre, si nous continuons à luy faire du bien. Un capitaine Samnite ayant surpris l'Armée des Romains, disoit qu'il la falloit tout à fait mettre en liberté ou les faire tous mourir. Car par l'un (dit-il) nous osterons une grande force à nos ennemys, & par l'autre nous les rendrons nos fidelles amys. Mais puis qui a le choix & prend le pire il est maudit de l'Evangile, j'aymerois toujours mieux donner la vie que la mort, & pardonner à tous que de me venger d'aucun. Il n'y a rien qui dure moins que la cholere d'un Musicien, car d'abord qu'il a beu il ne s'en souvient plus, & en cela faut juger de la force d'Esprit des Chantres, car au lieu que les autres font dix mille insolences apres avoir beu, eux en sont plus sages & retenus, & ne font presque jamais querelle au Maistre que devant desjeuné, car comme la faim & la soif

engendrent la cholere, c'est alors qu'ils font leurs pieces, mais en ce temps la si le Maistre est bien advisé les doit conduire à la Psallete, & terminer le combat à coups de verre. Je vous diray neantmoins qu'estant Maistre à S. Paul de Paris, un Chantre m'ayant griefvement offencé en presence du Sainct Sacrement, je le souffris pour l'heure, mais l'ayant attiré sous un beau semblant dans la Maistrise, apres avoir fermé la porte je luy demanda s'il vouloit maintenir en presence de mes enfans ce qu'il m'avoit reproché devant Dieu, il dit qu'ouy, & que tout Normand qu'il estoit il ne s'en dediroit pas pourtant. Cette responce m'ayant doublement irrité, m'obligea de l'estriller. Monsieur le Curé qui est de mesme Païs (mais pourtant bien docte & grand homme de bien) l'ayant sçeu, me mande, & j'obeis : d'abort m'accuse de perfidie d'avoir appellé un homme chez moy sous des belles paroles & de l'avoir battu, je respondis que si cela estoit arrivé dans son logis seroit reprochable, parcequ'un Superieur ne doit battre ses Prebstres qu'avec la Saincte Escriture, mais moy qu'estant le Maistre de Musique c'estoit dans la Psallete que j'avois accoustumé de chastier ceux qui n'estoient pas sages, puis que de le faire dans l'Eglise fut esté sacrilege, dans la rue scandale, & que pour les

duels ils nous estoient deffendus. Sa bonté fut si grande qu'encor qu'il eust subjet de me chastier, il me pardonna, car apres m'avoir congedié & m'avoir laissé masché mon frein deux ou trois jours, il me remit en ma place, imitant en cela Alexandre que parmy la Justice il y mesloit toujours quelque trait de clemence. Doncques pour finir je vous diray qu'il faut souhaiter à nos ennemys tous les biens du monde, excepté la vaillance qui les pourroit rendre temeraires d'entreprendre sur nostre vie. Mais celuy pour qui je parle n'ayant pas cette qualité, je ne dois rien craindre ny par consequent me venger. Et puis que Denys l'Ancien, de deux hommes qui avoient mesdit de luy, il pardonna l'yvrogne & fit punir le sobre, parceque l'un le faisoit par le vin & l'autre de propos deliberé, j'en dois faire de mesme veu que mon ennemy ne dit mal de moy qu'à la Table & lorsqu'il boit. Or considerant que nous sommes Chrestiens, faut pardonner à tous & particulièrement aux Musiciens. C'est pourquoy priant Dieu qu'il le conserve, je veux estre son amy, & n'auray jamais rien dans mon gousset qui ne soit à son commandement, & à vous toute ma vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XLI

MONSIEUR,

JE me suis resolu de suivre le Proverbe, sçavoir : Que dans les mois qui n'ont point d'R, faut quitter la femme & prendre le verre. C'est ce que j'exerce maintenant & que j'ay envie de continuer toute ma vie, car de deux plaisirs, il vaut mieux prendre le plus grand & le plus innocent. C'est pourquoy j'ay fait un Air sur ce subjet que je vous envoye, & que je vous prie chanter pour l'amour de moy.

Cloris quand je vois ton visage
Je vois un asseuré presage
De la perte de quelque cœur,
Mais à l'approche des bouteilles
J'oublie toutes tes merveilles
Pour suivre un plus digne vainqueur.

Les soins que j'avois de te plairre
Se sont noyez dedans le verre.
Tu n'as plus pour moy de beauté,
Toutesfois voyant ces bouteilles
Je veux merveille des merveilles
Boire six coups à ta santé.

Le contentement des femmes laisse des grands repentirs, mais à celuy du boire il ne succede que le plaisir. Le premier donne un souvenir honteux, & du second la memoire en est agreable. Les paillards ne peuvent rien pretendre au Royaume de Jesus-Christ, mais les beuveurs y peuvent aspirer. La femme ruine le corps, & le vin le restaure. Ce sale plaisir rend un homme lasche, mais le vin fait d'un Lievre un Lyon. Pour le contentement des femmes plusieurs Roys ont perdu leurs Royaumes, mais par le moyen du vin on a gagné beaucoup de combats. Apres les Victoires, ceux qui s'addonnent aux femmes se perdent, mais ceux qui embrassent la bouteille se conservent. Voila pourquoy j'ay fait cet Air :

Genereux foudre de la guerre
Noyez vos travaux dans le verre
Apres tant d'ennemys vaincus,
Saluez Mars à coups de brindes
A l'exemple du Dieu Bacchus
Lorsqu'il eût subjugué les Indes.

Alexandre apres ses victoires
Se plût au rapport des histoires
Dans la desbauche & les festins,
Vous dont la gloire a tant de charmes

Ne suivrez-vous pas ces destins
Dans les pots comme dans les armes ?

Puisque toutes choses sont calmes
Arrousez les champs de vos palmes
Des vins les plus delicieux.
Aussi bien apres la conqueste
Le pot en main demeure mieux
Que ne fait pas le pot en teste.

Grand Duc l'esclat de vostre gloire
Sur cette derniere Victoire
Vous appelle dans le repos,
L'Espagnol a quitté les armes
Baignez vous doñc parmy les pots
Tandis qu'il se baigne en ses larmes.

Cœsar pour joüir de Cleopatre pensa estre tué par un Eunuque, & se jettant du haut d'une tour en la mer fut contraint de boire beaucoup d'eau avant que d'estre en seureté. Et Appius pour l'amour de Virginia fut chassé de Rome, & contraint d'aller boire dans un Païs estranger, du vin qui estoit bien plus cher qu'en celuy-la. Teundezille Roy d'Espagne pour avoir forcé une femme de condition perdit la vie & le Royaume, ce qu'il ne luy seroit pas arrivé s'il se

fut amusé à forcer la bouteille. Bref il me semble qu'il vaut mieux que le flacon nous entretienne, que s'il nous falloit entretenir une femme. C'est pourquoy, puis que le vin nous preserve de tant d'accidens, il me semble que nous avons de grandes obligations à celuy qui en fut l'inventeur, doncques vous ne serez pas marry, puis que j'ay encore fait un Air à sa loüange & sur ce propos, que je vous en fasse part.

Mortels quel honneur vous devez
Aux bien-faits de ce Patriarche
Qui sauva le monde dans l'Arche,
Non tant pour vous avoir sauvez
Que pour cette faveur insigne
D'avoir vouleu planter la vigne.

Il beut un jour jusqu'à l'excez
Avant qu'entrer dedans le Temple
Pour nous bailler un bon exemple,
Et nous monstrer par le succez
Que si l'ame nous est ravie
Le vin nous peut donner la vie.

Galeas Duc de Milan, fut tué pendant qu'il estoit à la Messe par un jaloux, & s'il se fut amusé à courtiser la bouteille plutost que les Dames, cet acci-

dent ne luy fut pas advenu. Du regne de Philippe le Bel Roy de France, deux freres Chevalliers furent escorchez tous vifs pour s'estre trop approchez de la Royne de Navarre, & de la Comtesse de la Marche, mais s'ils eussent fait la cour à la Reyne des verres qui est la bouteille, & à la Comtesse du Flacon, ce mal-heur ne leur seroit pas arrivé. C'est pourquoy (cher amy) je vous assure que vous entendrez plutost dire qu'on m'aura escorché dans un Cabaret pour l'amour de la bouteille, que d'ouyr dire que j'aye pelé pour une femme, car puisque je me suis sauvé à Paris qui est le plus dangereux pour ce subjet, je pense que je me garderay bien dans Auxerre, puisqu'il y faut estre homme de bien par force, comme volontairement je suis

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XLII

MONSIEUR,

UISQU'ON dit qu'au besoin on connoist l'amy, vous devez bien juger que je suis le vostre, puisque je me suis despoüillé de ma Maistrise en vostre faveur, & cependant ayant imploré vostre secours, vous m'avez delaissé dans l'occasion & la necessité. Je sçais bien qu'un bienfait reproché est deux fois rendu, mais aussi quand celuy qui l'a reçeu en est mesconnoissant, il est quatre fois redevable & meschant. Vostre amitié est comme celle des Amoureux, qui n'aiment leurs Maistresses, que pour le contentement qu'ils esperent d'en tirer. Vous m'enseignez d'estre une autre fois plus sage à faire choix d'un amy, & de suivre le dire de Pithagore, qui enseigne qu'il n'est pas necessaire de toucher la main à tous. Je voy bien qu'il est bon d'avoir la bienveillance d'un chacun, mais seulement les gens de bien pour amys. Le Proverbe n'est pas faux maintenant qui dit : qu'avant que se fier à un amy, faut avoir mangé un muid de sel avec luy. Entre les Musiciens je ne pense pas qu'il s'en trouve un pareil, car tous ceux que j'ay conneus jusqu'a present sont

de bonne amitié & serviables fors que vous. Je trouve que Ciceron a raison lorsqu'il dit, qu'il ne faut faire eslection pour amy que de celuy de qui la Foy, l'Integrité, la Constance, & la Liberalité sont appreuvées d'un chacun. Il m'est arrivé ce que Monsieur d'Espernon dit un jour à Monsieur de Biron : qu'il jouoit bien, mais qu'il faisoit mal ses parties. La difference des bons & des mauvais amys, est la mesme qu'il y a entre les Ronces & les Raisins. C'est pourquoy dors en là je me rengeray du costé de ceux qui le merittent & j'abandonneray les indignes : aussi celuy-la n'est pas digne d'estre Musicien, qui ne tient pour le Raisin. Ha ! que Bias avoit bon sens lorsqu'il disoit que celuy-la n'est pas bien sage, qui reçoit chacun en son amitié ! Je voy bien par experience que les amys de ce temps sont du naturel des Melons, desquels il en faut choisir cinquante auparavant que d'en trouver un bon. Un vray amy doit estre avare de paroles & prodigue de ses œuvres. Il faut faire des amys comme de l'argent, avant que de l'employer faut voir s'il est de mise. Theophraste disoit que nous devons espreuver les estrangers pour les aymer, & non pas les aymer pour les espreuver, & lorsque j'auray essayé dans un Chœur la vertu d'un Chantre le reconnoissant capable je l'aymeray,

comme je vous devrois hayr apres vous avoir recogneu. Je ne feray plus estat de ces amys de table & de prosperité. Neantmoins si je quitte cette amitié je ne vous porteray jamais préjudice, car je n'oblige pas pour ensuite desobliger. Je me contente que j'auray de la gloire de vous avoir mis là où vous estes, comme vous aurez du blasme de ne l'avoir pas cogneu. Si je vous avois employé pour quelque chose de mauvais vous auriez raison de m'avoir esconduit, mais estant pour une chose necessaire & irreprochable vous ne deviez pas me refuser, puisque la necessité n'a point de loy & que les bons offices entre les amys doivent estre mutuels. Si vous aviez leu Aristote il vous enseigneroit qu'il faut aymer l'amy plus que le bien d'iceluy, & que le nostre propre. Mais celuy-là est bien trompé dit Homere qui cherche un amy dans la Cour, & qui l'espreuve en un festin, car d'abort que ces courtisans vous apparoissent, ils vous crient du plus loin : tres humble, tres humble Monsieur ! & cepandant ne vous presteroient pas une pistole au besoin. Cela fut cause qu'un jour que je fus à S. Germain-en-Laye pour me divertir, en ayant rencontré un qui me dit pour le moins cent fois qu'il estoit mon serviteur : je luy respondis, Monsieur ! Je ne voudrois pas un tel serviteur que vous,

parceque vous voudriez vous mettre à table avec moy, & je ne serois pas bien servy, ayant espreuvé à mes despens que les amys de Cour sont comme les Corbeaux, qui ne volent que vers le lieu où il y a de quoy repaistre. Mais puisque ma disgrace en vostre endroit a esté ma fortune & que je suis dans la plus illustre Eglise du Royaume qui est la Metropolitaine d'Avignon, pour avoir esté le sejour des Papes : je diray comme Themistocle : Nous serions perdus, si nous n'avions esté perdus, & ainsi que Phalerée estant banny de son Royaume, qui disoit que la rencontre qu'il avoit faicte du Sage Crates, luy avoit osté la memoire de sa misere, je ne desisteray pas pourtant de continuer à vous honorer & de vous servir dans l'occasion comme j'ay fait, car j'ay appris qu'il faut aymer l'amy avec son vice, vous asseurant que si vous m'honorez de vos commandements, je vous serviray de personne, de biens, de consolation, & de conseil, & continueray d'estre suivant l'ordinaire

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XLIII

MONSIEUR,

L est veritable que vous estes bon Soldat & que vous avez la force d'un Lyon, neantmoins comme la gloire d'un Roy ne consiste pas d'estre bon Musicien, aussi la loüange d'un Chantre n'est point d'estre grand soldat & d'exceller à coups d'espée, c'est seulement de bien composer & bien chanter. Et encores vous devez considerer que la force du corps n'est pas grand chose à un homme, puisque la pluspart des animaux nous surpassent en cela, mais l'excellence est en l'esprit. Car je dis que puis que nostre nature est differente de la leur par l'ame raisonnable, qu'aussi nous devons estre differens en eux par la force de l'entendement : joint que vous sçavez bien que ce qui fait le plus grand effort dans les Armées, ce n'est pas tant la force & impetuosité des Soldats, comme l'adresse, la finesse & l'invention de l'esprit du General. C'est pourquoy je vous diray qu'on appelle force ce qui peut resister & combattre contre les extremes miseres, & qui conduit les ames genereuses dans les choses plus mal-aisées & diffi-

ciles, de parvenir au dessus de ses justes desseins. Ciceron dit qu'il faut appeller force, ce qu'on ne peut forcer par aucune force. Par cette qualité on ne laisse pas de faire le bien par la crainte du mal, & elle esleve nos esprits à ne tendre qu'à ce qui est bon & proffitable. La force est un bien immortel de l'âme, qui gist en la puissance & condition de l'esprit, fortifié & confirmé par l'estude de Philosophie, & qui fait que l'homme eslit & parfait toutes choses honnestes de sa propre volonté, & pour l'amour d'icelles. La force est une partie de l'honneste, dit Ciceron, & jamais la constance ne s'en esloigne, & Platon l'appelle la science de tout mal, comme aussi Aristote, la mediocrité à craindre & entreprendre. Les Stoïques ont dit qu'elle ne combat que pour l'equité & la justice. Ceux-la sont forts et magnanimes qui ne combattent pour la crainte d'estre repris, ou par force, ou incitez par autruy, ou par cholere, ou par l'ignorance des perils. C'est pourquoy il faut que tous ceux qui sont forts & genereux soient hardis : Mais non pas tous les hardis, forts, d'autant que la hardiesse vient aux hommes part art, courroux & ruse : Mais la force s'engendre en l'ame par la nature & saincte eduction. La force est de chasser la crainte & la tristesse, comme aussi de mespriser les

choses mortelles, veu que de là procede tout le repos de nos esprits. La puissance du corps n'est pas la vraye force, puisque Cœsar tout maladif & delicat (tombant mesme du mal caduc) se fit si grand par la force de son esprit. Fabius par cette force se mocqua de ceux qui l'appeloient le Pedagogue d'Annibal puis que par cette vertu il le deffit. Pompée fit un trait de force, lorsque bravant la tempeste pour subvenir à la famine d'Italie, dit aux mariniers qui craignoient de lever l'ancre : Il est necessaire que j'aille, & non pas besoin que je vive. Par la mesme qualité Marius se mocqua de Publius son ennemy qui le provoquoit de sortir de son camp pour venir au combat, en disant : Si tu es si grand Capitaine comme l'on dit, Marius, sors du retranchement & viens à la bataille. Mais toy-mesme (luy respondit-il) : Si tu es grand Capitaine comme tu crois, contrains moy d'en sortir, & d'aller au combat malgré moy. Agis, possedoit bien cette vertu, puisqu'il respondit aux Conseillers de Guerre qui le vouloient divertir du combat à cause que les ennemys estoient dix pour un : Il faut dit-il, que celuy qui veut commander à plusieurs, combatte aussi contre plusieurs : Nous sommes assez pour les meschans, & les Lacedemoniens n'ont pas accoustumé de demander en quel nombre

sont les ennemys, mais seulement où ils sont. Themistocle par le stratageme & force de son esprit sauva la Grece devant Salamis par la deffaicte de Xerces & de douze cens vaisseaux. Damindas menacé, respondit qu'on ne sçauroit faire mal à ceux qui mesprisent la mort. Anaxarque bravé par Alexandre le Grand qu'il le feroit pendre : Menace (luy dit-il) tes courtisans de cela, qui craignent la mort, car pour moy je ne me soucie de pourrir en terre, ou dessus terre. Quelqu'un disant à Socrate : N'as-tu pas honte de faire une chose laquelle te fera mourir ? respondit : Mon amy, tu ne parle pas bien, si tu pense que l'homme vertueux doive faire aucun conte du danger ou de la mort, ou considerer autre chose en toutes les actions, sinon si elles sont justes ou injustes, bonnes ou mauvaises. Judas Machabée conseillé de se retirer en lieu de seureté pour n'avoir pas du meilleur dans la bataille, respondit : jamais n'advienne, que le Soleil me voye tourner le dos à mes ennemys : J'ayme mieux mourir, que de soüiller par une fuite ignominieuse la gloire que j'ay acquise par la vertu. Et en telle resolution il combattit en affoiblissant ses ennemys. Neantmoins il y mourut de lassitude, plutost que des playes. Leonide Roy de Sparte, avec trois cens Lacedemoniens, deffit trois

cens mille Perses. Mais luy & tous les siens moururent des playes reçeues au combat. Eumene reduit à l'extremité par Antigone, respondit neantmoins, que tant qu'il auroit son espée il s'estimeroit le plus grand, & il eschapa de ses mains. Bref la force d'esprit est qu'il vaut mieux vicarier ou voyager en mangeant de la vache enragée que de faire bonne chere dans un Chappitre & souffrir mille affronts de ceux qui nous surpassent en dignité plutost qu'en qualité. C'est pourquoy (cher amy) je vous conseille de ne pas tirer vanité d'autre force que celle dont la vertu vous fournit, & si vous craignez bien Dieu, vous serez plus fort que Samson, & j'auray plus juste subjct d'estre eternellement

Monsieur,

Vostre serviteur.

A. GANTEZ.



XLIV *

MONSIEUR,



APRÈS avoir quitté mon Pais natal qui est Marseille, & m'estre exercé en la charge de Maistre de Musique aux meilleures villes de ce Royaume, & particulierement aux Eglises Metropolitaines d'Aix, Arles & Avignon, Villes capitales de nostre Province, Dieu a vouleu que je sois venu surgir à Paris pour y continuer la mesme proffession. Mais ny voulant pas demeurer oysif, j'ay creu qu'autant pour la gloire de Dieu, que pour le service du public, il ne seroit pas mauvais de mettre quelque piece au jour. De sorte qu'après l'approbation des plus cappables en cet Art. j'ay pensé que pour sa protection je ne pouvois pas faire un meilleur choix ny prendre un meilleur Patron que vous (Monsieur) dont les qualitez sont si Eminentes qu'elles ont gagné le cœur de son Emi-

* Comme nous l'avons dit à la page 143, nous pensons que la présente lettre n'est que la reproduction de la dédicace adressée par Gantez à l'Abbé des Roches en lui remettant sa messe de *Lætamini*. On a vu que malgré cette gracieuseté accompagnée « de présents des choses les plus exquises, » l'abbé ne fit jamais rien pour notre musicien & se disait toujours malade quand il avait recours à lui.

nence. Vous vous estonnerez que le moindre homme de la terre se mette sous vos aisles, veu que le plus grand de l'Univers met la meilleure partie de ses affaires sous vostre conduitte, mais le rang que vous tenez dans la première Eglise de France, & où se faict la plus parfaicte harmonie de l'Europe m'a donné cette liberté. Recevez donc (Monsieur) ce petit eschantillon de mes œuvres pour tesmoignage de ma bonne volonté, & puisque Nostre Seigneur se contente de cette partie lors que la puissance y manque, je croy que vous qui en estes un vray Disciple serez bien aise de l'imiter & d'aggreer la qualité que je prens de

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XLV

MONSIEUR,



UISQUE vous voulez avoir de mes advis dans le regime de vostre Psallette, je vous diray, que parce qu'on dit, que qui instruit le Prince fait bien à tous, faut aussi que vous croyez que le Maistre qui

dresse bien ses enfants, honore le Chappitre, la Ville, & restaure toute une Province, puisque dans son Seminaire on se pourvoit de personnages capables de regir tout un Chœur. C'est pourquoy vous devez avoir l'œil à n'y monstrer que des bonnes choses, & ne faire aucune action qui ne soit de bon exemple, estant ainsi, que ce qu'on apprend au berceau dure jusques au tombeau. D'ailleurs il ne faut donner aucun maniement à vos Disciples, & faire qu'ils ne s'accoustument pas à la frequentation des petites filles, parce que comme l'occasion fait le larron, il faut craindre qu'en joüant quelquefois ne prinssent l'occasion au poil. Vous devez estre matineux, parceque la matinée se fait la journée, & les Chanoines seront bien aises que vous suppléez quelque-fois à leur deffaut à Matines, outre que celuy qui a reputation de se lever matin, peut dormir jusques à disner. Il ne faut pas seulement bien dresser vos enfans, mais vous devez encor vous exercer en des bonnes œuvres, car comme l'on repare les rivages pour empescher le cours des eaux, de mesmes faut munir l'esprit de bons preceptes pour eviter les accidens humains. Il faut faire une chere esgale à vos enfans, & n'estre pas tantost prodigue, tantost avare, car il n'y a rien de plus vilain dans une Maistrise que

de voir la marmitte renversée & de fermer l'estable quand les chevaux sont pris. Vous ne devez avoir aucun soin, que de composer & de bien monstrer à vos Disciples, ne vous amusant pas comme plusieurs d'estudier d'autres exercices & negliger celuy pour qui vous estes payé, car il n'est pas temps d'apprendre, lorsqu'il faut enseigner. Allez aussi tout bellement en vos affaires & particulierement aux pieces que vous produirez en public, puisqu'on se repend à loisir ce qu'on fait promptement, & que l'imprudence d'une heure cause un repentir bien long. Ne faictes pas recevoir des Chantres ny d'Enfans de Chœur par faveur, car puisqu'il est difficile de changer celuy qui est une fois esleu, il en faut doncques faire le choix avec meure consideration. Entretenez vous si bien avec les Chanoines & Chantres, que si vous veniez à quitter ayent subjet de vous regretter, Car celuy-là ne meurt pas, qui laisse bonne memoire de soy. Il faut qu'un bon Maistre tasche de faire des meilleurs Disciples & vivre en façon comme si apres luy n'y en devoit avoir de semblable, & eslever ses Enfans de sorte, comme s'il desiroit qu'ils le surmontassent en vertu. Si par hazard vous aviez quelque fils de grande maison pour Disciple, ainsi qu'il m'est arrivé à Paris, il le

faut sçavoir tancer sans faire honte, & loüer sans flatterie, puis qu'il n'y a temps plus propre de dresser & corriger un Prince, que lorsqu'il ignore d'estre Prince. Vous devez estre doux & benin envers vos escoliers, car la rudesse des Precepteurs, fait bien souvent prendre la vertu en hayne à leurs disciples. Donnez à la jeunesse de bonnes habitudes, en les faisant prier Dieu soir & matin, estant asseuré qu'il n'y a homme si bien nay, que par mauvaise nourriture ne se corrompe, & cet aage tendre est comme la cire molle, qui prend l'impression que l'on luy donne. En vostre particulier cherchez la vertu & fuyez le vice, veu que l'une est le seul bien, & l'autre le seul mal. Si vous avez envie d'estre sçavant, soyez seulement homme de bien, car le Philosophe & le Chrestien ne sont differens que de nom, puis que l'homme bien instruit en la pieté & vertu, est vrayment l'un & l'autre, & comme Platon dit que la Republique ne sera jamais heureuse que lorsque les Princes philosopheront, ou que les Philosophes regneront, de mesme je croy qu'un Chappitre est bien miserable lorsqu'ils ont un impie pour Maistre. Croyez vos amys & particulièrement ceux qui font gloire d'estre

Monsieur, *Vostre serviteur,*

A. Gantez.

XLVI

MONSIEUR,

ELA est asseuré qu'une trop grande hardiesse passe toujours pour temerité, c'est pourquoy je vous conseille d'estre un peu plus retenu, en telle sorte que vous ne soyez pas lasche, mais que vous viviez dans une espece de peur, parce que j'ay toujours oüy dire que la deffiance est mere de seureté. Il se faut garder pourtant de faire quelque lascheté par la crainte du peril, & aussi ne faudroit pas se presenter dans le danger sans cause, veu qu'il n'y a rien de plus blasmable. Neantmoins il faut croire que la peur est bonne, mais c'est aux choses deshonnestes, voila pourquoy quand les Anciens ont voulu parler de la peur, ils l'ont fait double, l'une bonne & necessaire, & l'autre mauvaise & pernicieuse. En la ville de Sparte il y avoit un temple dedié à la Peur, parce qu'ils croyoient qu'il n'y avoit chose qui conservat mieux l'estat des Republiques. On dit pourtant que la peur toujours accompagne la honte, & cepandant les Sages disent qu'il faut toujours

craindre puisque la Paix est la veille de la Guerre. C'est pourtant sottise de vivre dans une vaine peur, & faut seulement avoir peur lors qu'on a fait quelque insigne meschanceté, & craindre de faillir en vostre partie comme aussi de faire scandale dans le Chœur. Plutarque parlant de la peur, l'appelle un des elemens & fondemens de vertu, & dit qu'elle est particulièrement requise à ceux qui ont authorité par dessus les autres, c'est pourquoy les Maistres de Musique en doivent faire provision. Phocion voyant que les Atheniens s'alloient perdre en concluant la guerre contre Alexandre, fut contraint de reprendre la charge de Capitaine General apres l'avoir esté desja quarante cinq fois, par la peur qu'il eût de la mauvaise issuë. Et comme Demosthene, qui conseilloit cette guerre, luy dit, le peuple te tuera s'il entre en sa fureur : Mais il te tuera toy-mesme, respondit Phocion, s'il entre en son bon sens. Lors que nous n'avons plus d'ennemys par la Ville ou dans le Chappitre, il faut craindre les domestiques, ainsi qu'a fait entendre Scipion Nasique, lequel oyant dire que Rome ne devoit plus rien craindre, puis que Carthage estoit desolee & la Grece saccagée : il dit, c'est tout le contraire, car lorsque nous ne doutons plus de personne, c'est en ce temps la

qu'il y a plus de peril par les guerres civiles. Il ne faut pas pourtant craindre tout & n'esperer rien, mais il faut vivre entre l'espoir & la crainte, car d'estre lasche, pusillanime, poltron & timide, j'aymerois mieux ne pas estre que d'estre de cette nature, & je croirois que le monde seroit un enfer pour moy. Voila pourquoy il faut seulement avoir une humble hardiesse, estre armé d'une bonne peur & se despoüiller de la mauvaise, laquelle n'est familière qu'avec la canaille & gens de peu, qui se deffient d'un chacun & redoutent toutes choses, car cette vilaine espece de peur a fait dire à un Ancien, qu'elle oste la memoire & l'effect des bons arts, comme aussi elle a fait quelque fois mourir des gens sans souffrir aucune violence. Alexandre n'estimoit pas une place forte lorsqu'il y avoit de telle sorte de craintifs, & faut dire que la fortune rend toujours les timides petits. Claude, le cinquiesme des Cœsars, fut si stupide & si pusillanime, que sa mere disoit souvent de luy, que la nature l'avoit bien commencé mais non pas achevé. C'est pourquoy il faut dire qu'un homme sans cœur est un corps sans ame & comme un aveugle sans baston, & que : *Audaces fortuna juvat.* Il y a d'autres certains peureux qui ne craignent pas les hommes, les sedi-

tions, les longs voyages, les pertes des biens & les maladies ; mais ils s'espouvantent pour les songes, tremblent pour les phantosmes, adjoustent foy aux Devins, & redoutent d'une crainte esperduë les signes célestes. Or il me semble que telle façon de gens meriteroit bien un logement dans les petites Maisons à Paris, & un autre dans l'hospital du Chapeau verd à Rome, ainsi que Midas, Roy de Phrigie, lequel s'estant troublé pour quelque songe se desespera, & se fit volontairement mourir en beuvant du sang de Taureau. Et encor Aristodeme qui pour avoir veu un chien heurler comme un loup, il en eut telle peur, qu'il se deffit luy-mesme. De mesme un Gentil-homme de Padoüe lequel estant emprisonné, & entrant dans une vaine apprehension de mourir, pour une nuit son poil devint tout blanc. Mais Agamemnon faisoit si peu d'estat d'un couard & timide, qu'il dispensa un riche Bourgeois de la Guerre, pour une bonne jument. C'est pourquoy (cher amy) il faut conclurre que la peur est loüable pour eviter le mal, mais punissable si l'on ne fait le bien, & ne faudroit pas craindre Dieu à cause de l'enfer, mais parce qu'il meritte d'estre craint & aymé tout ensemble, autrement ce seroit une crainte servile & blasmee de Pithagore, puis qu'il dit, que

celuy-là est tres meschant, qui n'apprehende pas de faire mal, mais seulement à n'estre point puny. Neantmoins je vous conseille d'avoir peur, pourveu que ce soit à l'imitation des coureurs à la course, lesquels reculent pour mieux sauter, & comme ce capitaine auquel estant reproché qu'il avoit fuy, il respondit qu'il s'estoit seulement retiré, & que celuy qui faisoit comme cela pouvoit de rechef combattre. Bref ayez une telle peur, que la prevoyance vous fasse eviter la Penitence & que vous ne craigniez pas que je ne sois du plus proffond de mon ame

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

XLVII

MONSIEUR,



E suis bien aise que vous soyez content, & dans un Chappitre celebre comme celuy de Bourdeaux. Mais pour y subsister longtems il faut vivre en Paix avec les Chantres, car comme il n'y a rien qui ruine plutost une Republique que les seditions

& divisions domestiques, de mesme il n'y a chose qui mette si tost en desroute un Maistre aussi bien qu'un Chantre qu'alors qu'ils ne s'entendent pas, parce qu'un estranger considerant cela, peschera en eau trouble, & corrompant quelques Chanoines fera que l'on vous mettra tous deux dehors pour se loger luy mesme, avec son amy. C'est pourquoy un Ancien exortant ses enfans à l'union, il leur dit, tant que vous serez unis comme un faisceau de verges, on ne vous sçauroit rompre ny deffaire, mais incontinent que vous serez separez, on vous mettra en pieces. Toute discorde est mauvaise, encores qu'elle fut pout un bon subjet, & vaut mieux souffrir que d'estre cause d'un si grand mal. La nature (dit un grand Philosophe) n'a point de plus beau moyen pour destruire ses creatures que la discorde & la dissension. Et Thucidide preuve encor, que de ce mal, il en procede tous les autres. Par la division, un Chappitre congedie les Chantres, tantost l'un, tantost l'autre, mais tous les Chantres estant d'accord, ils font souvent la loy à celuy qui la donnoit. Neantmoins faut dire que le vray secret pour vivre dans la concorde, c'est d'estre bien d'accord avec Dieu. Si l'on tire quelque bien de la division, il n'est pas durable, & s'il vous en provient quelque mal il

est presque éternel. Par les discordes non-seulement les hommes se ruinent, mais les Villes, les Provinces, & les Royaumes. En voulant ruiner nostre prochain nous nous ruinons nous mesmes, & le plus souvent nous arrive ce que Demades reprochoit aux Atheniens, que jamais ils ne traictoient la Paix, sinon en Robes noires & apres avoir tout perdu. Les advantages que nous tirons de la deffaicte de nos compagnons est tousjours plus prejudiciable qu'avantageuse. C'est pourquoy Agesislaüs apres avoir gagné la bataille contre ceux de la mesme nation, il ne laissa pas de s'escrier : O pauvre Grece! que tu es mal-heureuse d'avoir tué de tes propres mains ce que tu avois fait, & qui estoit capable de deffaire un jour les ennemys de la Patrie. Par les seditions, le peuple Romain perdit la liberté, & furent cause de la grandeur de Cœsar & Pompée, & la division de Pompée avec Cœsar furent la perte du dernier, & la grandeur du premier, parce que l'un ne vouloit pas de superieur & l'autre point de compagnon. La division entre deux freres, l'un appellé Guelphe, & l'autre Gibellin ont fait tremper toute l'Italie dans son propre sang. Les partialités de la Maison d'Yorch & de Lancastre, l'une portant pour couleur la Rose rouge, & l'autre la blan-

che, ont pensé autresfois ruiner l'Angleterre. La Guerre civile entre Lothaire, Louys, & Charles le Chauve, fut cause qu'à la journée de Fontenay pres Auxerre, presque toute la Noblesse de France fut tuée. Les factions du Duc de Bourgogne & d'Orleans qui appellerent les Anglois au secours, furent cause qu'ils s'emparerent de cette couronne. Voila pourquoy (cher amy) il faut considerer que puisque la division ruine les plus grands, elle viendra bien plus facilement à bout des petits, & d'ailleurs vous sçavez bien qu'il est impossible de faire une bonne Musique avec des Chantres mescontens, car au lieu de dire Fa, ils diront Sol, & les auditeurs vous prendront pour un fat & pour un sot, encores bien que vous fussiez capable comme Bouzinac. Et de là arrivera que les Chanoines qui sont faciles à croire vous donneront un passeport. Ce qui me seroit bien sensible puisque j'ay tousjours esté & seray

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



XLVIII

MONSIEUR,

OUS m'apprenez par la vostre, que vous desirez abandonner vostre condition de Bretagne, à cause que vous n'estes pas dans la bonne opinion ny la bonne estime du peuple, & que vous seriez ravy que je vous trouve party dans Paris ayant fait vœu de ne demeurer ailleurs. Je pense que vous n'avez pas mauvaise raison & que vostre desir est honneste, mais sçachez (cher amy) qu'à Paris n'y demeure pas qui veut, & qu'il est tellement remply de gens de nostre condition, qu'on peut dire qu'une femme qui y a un Bouge & un homme qui y possede un petit Trou sont tous deux heureux. Encore bien que le contentement du séjour de Paris n'est pas si grand que beaucoup s'imaginent, quand ce ne seroit que ce grand embaras qu'à tout bout de champ vous arreste, & le risque qu'on court d'estre foulé par une infinité de carosses, vous asseurant que je croy que cette ville n'est heureuse que pour les Filous & les Courtisannes, car si les uns nous emportent la

Bourse par les ruës, les autres la ravissent dans la maison, & le peuple y est tellement madré & les habitans si desliez que si vous arrivez à Paris sage, ils vous font devenir fou, & si vous y venez fou, ils vous font rendre sage, & on y voit des Metamorphoses qu'Ovide n'en fit jamais de pareilles, & tel est dans son Enbonpoint que dans un moment est de la couleur de la plante des pieds, & n'y a Province ou la poste coure si viste qu'à Paris, puisqu'en moins de rien s'en va jusqu'à Bordeaux, qui ne laisse pas de vous couster autant & quelquefois davantage, & si par hazard on vient à se morfondre, ils ne vous frottent qu'avec de l'huile de Coterest, ce qui seroit bien sensible à des personnes si délicates que vous. Ce que j'en dis n'est pas pour vous en dégouster, mais pour vous dire la vérité, & encore qu'on die que : *Veritas odium parit,* je pense qu'elle ne me sera pas dangereuse en ce point icy. Pour ce qui est du vœu je vous en dispence, comme cette femme qui avoit voué que si ses enfans venoient en convalescence, elle les vouloit faire cardinaux, mais fut dispencée de ce vœu par le Pape. Toutesfois si vostre dessein estoit de vous opiniastrer dans ce voyage je vous diray que pour estre logé en cette ville, il ne faut pas estre le plus capable du monde, car despuis

que j'y suis j'ay remarqué que ce ne sont pas les plus entendus qui y tiennent les premières places, & aujourd'huy dans les Chappitres aussi bien qu'au Palais tout y va par faveur, & puis qu'on dit : A fol fortune & que vous n'estes pas le plus sage du monde (non plus que moy) vous y pourriez bien rencontrer ce que vous souhaitez, & vous prie pourtant de ne vous pas offencer, puisqu'entre amys tout est permis, & qu'entre freres les offences sont supportables. Et parce qu'il ne faut pas que je neglige rien de tout ce qu'il vous pourroit servir, je vous diray que vous trouverez en ce pays ce que vous cherchez, aussitost par faveur comme par merite, ainsi que ce peintre qui ne pouvant representer l'escume d'un cheval si bien qu'il desiroit, de despit jetta contre la toile le pinceau avec les couleurs, & rencontra par hazard ce qu'il n'avoit pu faire par art. Et moy qui vous parle j'ay tenu la maistrise de Sainct Paul par adventure, mais je gagnai celle de Sainct Innocent au prix, laquelle je preferai à cause qu'un Royaume acquis à la pointe de l'Espee, est bien plus honnorable que celuy qui ne vient que par succession. Neantmoins ayant appris à mes despens le martire qu'on souffre dans lesdites paroisses, je vous donne advis particulier de ne vous y pas loger,

car les Curez y font les Syres & les Prelats, vous asseurant qu'il vaut mieux souffrir de cinquante Chanoines que d'un Curé, puisque l'un est bien plus honnorable que l'autre, veu que lorsqu'un Curé est irrité contre vous, tout est perdu, mais si dans un Chappitre dix Chanoines estoient vos ennemys, il y en a tousjours au double pour vous soutenir Et pour vous parler clair, j'ay eu l'honneur d'avoir esté mal-traicté du Curé de S. Paul aussi bien que de celuy de Sainct Innocent, neantmoins plus injustement de ce dernier que du premier. Car le premier le faisoit pour ce que je n'avois pas fait tant de bien qu'il euste desiré de moy, & ce dernier parce que j'en fis plus qu'il n'euste pas vouleu, qui fut de donner une Lampe d'argent au Sainct Sacrement, disant qu'il n'appartenoit pas à des Musiciens de faire de tels dons, comme si ceux de nostre profession estoient exclus & interdits à faire des bonnes œuvres, mais il faut plutost croire qu'il se fascha, parce que luy n'en avoit jamais tant fait. Et voila (cher amy) comme l'opinion trompe tout le monde, & que de la clarté il en procede bien souvent les tenebres. Toutesfois je te diray que si alors que je fis ce bien-fait je l'eusse fait purement pour l'honneur de Dieu, peut-estre que cela ne seroit pas arrivé,

mais l'ayant fait en partie pour me rendre plus recommandable & pour me mieux asseurer dans ma condition, il faut croire que Dieu m'a voulu punir affin qu'une autre-fois je ne misse plus mon esperance qu'en luy. Je pense que vous me blasmerez de ce que je me confesse si librement, mais puisque S. Augustin me monstre le chemin & que dans ses Confessions il en dit bien encor plus, qui voudriez-vous que j'imite sinon qu'un si grand Sainct ? Cependant je ne m'escarteroy pas davantage, & pour revenir à nos Moutons, je vous diray de prendre bien garde à ce que vous allez faire, car il ne sera pas temps de fermer l'estable quand les chevaux seront pris & de prendre conseil quand la pierre sera jettée. Vous sçavez ce que vous tenez, & voùs ne sçavez pas ce que vous aurez, & quelque fois vaut mieux tenir un Moineau entre les mains qu'une Perdrix en l'air. Ne vous arrestez donc pas à des sottises, ny à toutes ces opinions populaires. Ne sçavez vous pas que le peuple est un sot, & que si tout yceluy n'avoit qu'une teste il la faudroit couper ? L'opinion est comme un enfant qui est derriere une vittre rouge, il croit que tout ce qui est par de là est de la mesme couleur. L'opinion n'espargne personne & ne laisse rien d'entier que sa corrup-

tion, ne pardonnant pas mesmes à la vertu. Car vous n'ignorez pas que les mauvaises opinions sont comme des Estrangers, qui s'estant par violence emparez d'une cité en chassent les naturels habitans. Mais il faut resister, car qui quitte la partie la perd, & s'il y a seulement un homme de bien en vostre ville il sçaura bien que sur le passe-port d'un jugement populaire, la bonne monnoye ne doit pas donner cours à la fausse, ny pour des mauvaises opinions condamner celles qui meritent qu'on les approuve. Croyez-moy et parce que j'ay haste je vous laisse tout court en me disant tousjours,

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. GANTEZ.

XLIX

MONSIEUR,



ON dit qu'alors que nous voyons brusler la maison de nostre voisin nous devons prendre garde à la nostre, mais ce n'est pas tout, car la charité nous y doit faire porter le remede pour tascher de

l'esteindre. Or ayant appris que vous estes extremement affligé pour quelques accidens qui vous sont survenus avec Messieurs de vostre Chappitre, je croy que je ne me dois pas seulement contenter de me faire sage à vos dépens, mais que je vous dois encore consoler & conseiller sur ce sujet. Pour l'une je vous diray que la prevoyance vaut plus que la Penitence, car si vous eussiez preveu au mal qui vous pouvoit arriver, maintenant vous ne seriez pas si estonné, mais puisque la faucte est faicte il faut tascher de la reparer, & ne point faire comme ces cœurs lasches qui se perdent dans l'affliction. On sçait bien que si nous estions Magiciens comme nous sommes Musiciens, nous aurions plus de soin de l'advenir que nous n'avons pas, & prevoyant au mal futur, nous n'aurions pas des maux si presents: en cela (pourtant) nous sommes bons chrestiens, puisque nous n'avons pas soin du lendemain. Le remede en telle affaire est de chercher un autre party & de ne plus s'amuser à la moustarde, car plus on remuë la fange plus elle pue, & pource que les Chanoines sont inflexibles comme des Elephans, je ne vous conseille pas de les prier ny de les faire courtiser comme des belles filles pour vous arrester davantage. Ce seroit plutost à eux de deputer vers

vous puisqu'ils ont autant d'honneur que vous les serviez, comme vous de les servir. Quittez seulement & bien viste, car je vous asseure qu'il y a plus de chapeaux que d'hommes, & plus de Maistrises que de Maistres, & si vous craignez & doutez de ce que je vous dis, je me demettray plutost de la mienne en vostre faveur, car je n'en ay jamais eu faute, en ayant tenu jusques à present quinze, & des meilleures du Royaume, les unes par faveur, les autres par hazard, quelques-unes au prix, & les autres à force d'argent, car il m'importe pas de quelle façon on prenne une ville, soit par la Bresche ou par la Porte, pourveu qu'on entre dedans. Et quand Philippe de Macedoine ne pouvoit pas avoir une forteresse de force, il disoit que pourveu qu'un asne chargé d'or y peut entrer qu'il l'auroit bien. Celuy encore qui a dit qu'aux ennemys leur falloit faire un pont d'or avoit raison, car lorsque nous trouvons quelque ignorant qui tient une place, c'est nostre ennemy puisqu'il nous empesche d'entrer dedans. Voila pourquoy il n'y a point de mal de luy oindre les mains affin de le faire quitter, car telles gens ayment mieux tenir trois pistoles qu'une charge qu'ils ne sont pas asseurez de pouvoir garder. Mais si vous quittez & que vous souhaitiez que je

fasse pour vous quelque chose de bon, je vous prie d'estre plus prudent, car un Maistre de Musique sans prudence est comme un cheval sans bride, & vous sçavez que la prudence est entre toutes les vertus, comme la veuë entre les cinq cens de nature. Mais pour parvenir à ce degré il faut tascher de se rendre meilleur, car nul ne peut estre prudent, qu'il ne soit bon, & par ce moyen vous serez plus sage envers les Chanoines & plus advisé avec un chacun, estant bien asseuré que la prudence est en l'homme ce que le gouvernail est au navire, sans lequel s'en va de costé & d'autre & aussi tost contre un Rocher qu'en pleine Mer. La Prudence disoit un grand personnage a trois yeux, sçavoir, Memoire, Intelligence, & Providence, le premier regarde le passé, le second le present, & le troisiesme l'advenir. Car jamais un homme sage & prevoyant ne doit dire : Ha ! je ne croyois pas que cela deut arriver. Doncques pour finir je vous diray que celuy qui est veritablement prudent ne craint rien, mais se confie en sa vertu, laquelle vous peut acquerir plus de conditions que vous n'en pourriez tenir, aussi bien qu'Alexandre & Cœsar par cette qualité se sont acquis l'Empire de l'Univers, & moy je me contenteray

de posseder vos bonnes graces, & d'estre de tout mon cœur

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

L

MONSIEUR,



L court un bruit par toute la Province que vous ne serez pas longtemps dans vostre Psallete, parcequ'on dit que vous n'avez pas assez de soin des Enfans de Chœur. Helas! Vous avez pris tant de fatigue, & employé tant d'amys pour l'avoir, & maintenant la laisseriez vous perdre mal à propos? Non, il ne faut pas qu'il soit dit que le trop aise vous aye mis hors de raison, mais il faut que la raison vous mette à vostre aise, c'est pourquoy pour y parvenir je ne vous conseille pas de vous amuser à courtiser Messieurs les Chanoines comme vous faictes, mais d'estre assidu à vostre charge, car il n'y a point de Prebandé qui ne vous ayme mieux au Chœur que dans sa cuisine, & dans la Maistrise que par les ruës,

& comme cela vous serez hors de crainte, car le Proverbe dit : *Fac bene & non timebis regem*, et celuy qui pisse clair fait la nique au Medecin. Une Maistrise est comme un petit Royaume, & celuy qui la sçait bien gouverner, s'acquiteroit bien de quelque plus grande charge. L'Apostre dit que celuy qui n'a soin des siens & principalement des domestiques, a nié la foy & il est pire qu'un infidele. Et quiconque ne sçait gouverner ses enfans (dit Homere) est indigne d'en avoir : Or vos disciples estant les enfans de vostre esprit, vous obligent au mesme droit. Il ne faut pas appeler une Maistrise bonne pour avoir beaucoup de revenu, mais parce que les Enfans y sont bien dressez & conditionnez. C'est pourquoy on dit : *Talis Pedagogus, Talis Discipulus*, Et comme de la teste derivent les nerfs qui sont instrumens du sentiment & du mouvement, & que par iceux ils envoyent l'esprit animal en toutes les parties du corps, sans lequel il ne pourroit exercer aucune faculté naturelle de sentir ny de mouvoir : ainsi du Maistre comme du Chef, les parties de la maison prennent ordinairement l'habitude des mœurs & conditions, & principalement quand il est sage. Voila pourquoy vous devez commencer le gouvernement de vostre logis par vous mesmes, parois-

sant à vos escoliers, Prudent, Chaste, Sobre, Paisible, & sur toutes choses aymant & craignant Dieu, car on dit que comme le courroux estonne les enfans, aussi les bons exemples leur donnent courage de bien faire. Prenez doncques en bonne part mes advis. Soyez assidu. Ne battez point tant le pavé. Ne regardez les femmes que de costé. Ne soyez pas si souvent au Cabaret. Enseignez bien vos enfans. Beuvez souvent avec les Chantres. Honorez les Chanoines. Composez de temps en temps quelque nouvelle piece. Ne faictes plus de musique si triste. Contentez le public en meslant l'art avecque l'air. Menez à la promenade quelque fois vos Enfans. Monstrez leur la methode de bien chanter. Faictes leur apprendre quelque Air, & vous demandant pardon, je seray de tout mon cœur

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. Gantez.



LI.

MONSIEUR,

OUS ayant escrit dernierement de ne vous pas affliger par le mauvais rencontre que vous avez eu, & d'estre un peu plus Magnanime : Vous m'avez fait responce que vous estiez prest à vous resoudre à tous evenemens, & de suivre mon conseil : Mais que vous ne scaviez pas encor ce que c'estoit que d'estre Magnanime, et qu'apres que vous l'auriez appris par ma lettre vous estiez resoleu de suivre à la piste tous les advis que je vous donnerois. C'est pourquoy pour executer vos commandements, je vous diray, que celuy-la est magnanime qui ne s'afflige point pour les choses mortelles et perissables, qui fait du bien à tous, soit aux ingrats où aux ennemys, qui mesprise ce que les autres admirent, comme la force & la beauté, & qui desire ce que les autres craignent, ainsi que les hazards & la mort. Le vray Magnanime ne demande jamais la vie à l'ennemy, d'autant qu'en ce faisant il soumet le corps & le cœur à celuy, qui auparavant n'avoit que

le corps en sa puissance. Caton d'Utique en donne un bel exemple lors qu'estant reduit à l'extremité par Cœsar, il dit : Je me reputeray invincible tant que je seray plus puissant que luy en droit & justice, & entrant dans sa chambre il se tua, plutost que de se mettre à la mercy de son ennemy. Brutus fit un trait de magnanimité lorsqu'ayant perdu la bataille & qu'on lui conseilloit de fuyr, il dit, il faut fuyr veritablement, mais c'est avec les mains & non pas avec les pieds. Cassius plutost que de se livrer à l'ennemy, se fit couper la teste par un Esclave qu'il entretenoit proche de luy depuis longtemps pour une telle necessité. Et les Numantins après un siege de quatorze années aymerent mieux se brusler avec la ville que de se rendre à Scipion. Cette sorte de Magnanimité est pourtant meilleure parmi les Payens que entre les Chrestiens, car celuy qui craint Dieu & qui luy veut obeyr, il ne doit jamais precipiter ses jours : aussi Socrates l'a bien conneu, lorsqu'il dit, que nous ne devons permettre à nostre ame de partir de la sentinelle du corps, sans le congé de son capitaine. Et Alcibiade lequel oyant prononcer son arrest de mort : il dit, c'est moy qui laisse les Atheniens condamnez à la mort, car je m'en vay trouver les Dieux où je seray im-

mortel, & eux demeureront parmy les hommes tous subjets à la mort. Bref la Magnanimité est de prefferer une mort glorieuse à une vie honteuse. Fabrice consul Romain, fit preuve de Magnanimité lorsqu'il advertit Pirrhus (son ennemy) de l'offre de son medecin. Camille fit de mesme lorsqu'il livra aux Disciples le Maistre qui les avoit vouleu trahir devant le siege de Fallerée. Et un maistre de Musique sera vrayment genereux & magnanime lors que dissimulant les affronts des Chanoines, les injures des Chantres, & l'ingratitude de ses escoliers, il ne laissera pas de servir les premiers, supporter les seconds, & oublier les derniers, estant asseuré (cher amy) que cette vertu a tant de pouvoir qu'elle esleve les hommes au plus haut point d'honneur, & abbat le cœur aux ennemys, & bien souvent donne la victoire sans combattre. Voila tout ce que je vous en sçaurois dire, & encore que ce soit peu, ce sera assez si vous en faites vostre proffit & si vous me favorisez de croire que je suis

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

LII.

MONSIEUR,

L'AMITIÉ que nous avons de longtemps contractée m'oblige de vous advertir que si vous voulez regner longuement en ce Chapitre, de n'estre pas si severe, mais de convertir cette humeur rebarbative en douceur, car autant Chanoines, Chantres qu'Enfans de Chœur redoutent de semblables humeurs. La severité estant l'imitatrice & le Cinge de l'injustice, vous la devez fuyr comme la peste. Ceux qui usent de trop grande severité, ils blessent plus qu'ils ne guerissent ; voir un homme sevère, c'est voir un gibet dressé. Soubs pretexte de severité on commet ordinairement les plus grandes injustices. Elle est un vice plus propre d'une nature bestiale & sauvage, que non pas humaine. Il ne fait pas bon vivre sous les lois de ceux qui tollerent toutes choses, mais aussi je ne voudrois pas estre sujet de ceux qui ne permettent rien. Bien souvent la trop grande severité vous fera vergeter un enfant qui auroit merité recompense, comme Manlius Torquatus, Consul Romain, lequel fit trancher la teste à

son fils, pour avoir contre les Edits & hors de son rang, combattu l'ennemy corps à corps, encore qu'il eust esté victorieux. Et de mesme Pison Pro-consul Romain, lequel ayant veu un soldat qui retournoit seul au camp, le condamna à mourir, prejugeant qu'il avoit tué son compagnon. C'est pourquoy il faut conclure que la severité se change souvent en barbarie : pour ce, n'en usez plus puisqu'elle fait mal en croyant bien faire, mais seulement soyez si doux que vous puissiez toujours croire que je suis

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

LIII

MONSIEUR,



N jour Nostre Seigneur se presente à ses Disciples il y dit : *Quem dicunt homines esse filium hominis ?* Et vous desirez sçavoir de moy en quelle estime est vostre Musique & quelle opinion on en a en cette Ville, je vous rapporteray donc fidellement qu'au lieu que les œuvres du Seigneur furent loüées les vostres sont mesprisées, parce qu'on dit que vous

en faites trop, & que la grande abondance des viandes oste le goust, qu'il vaut mieux peu & bon. Car comme ceux qui parlent tant ne scauroient esviter de dire quelque chose de desagreable, de mesme un Maistre de Musique qui travaille beaucoup & qui fait trop de pieces il lasse si fort son esprit que bien souvent la pluspart ne valent rien. C'est pourquoy vous devez remarquer dores en là, la responce de ce Peintre auquel on reprochoit qu'il n'exposoit pas si grande abondance de Tableaux comme son compagnon, parce, dit-il, que luy il ne travaille que pour un jour, & moy je peins pour l'Eternité. Aussi ne voyez vous pas en nostre temps des Maistres qui ont mis au jour une multitude de pieces desquelles on n'en fait presque point d'estat & qu'elles sont veritablement en lumiere puisque les Enfans de Chœur le plus souvent s'en servent pour allumer le feu, vous asseurant que j'ay veu mille fois nos servantes en faire des cornets d'Epices, & des Maistres qui en ont fait des passeports pour l'antichambre. Voila pourquoy (cher amy) je vous conseille à l'advenir de travailler à vostre ayse, tant pour la santé de vostre corps que pour vostre reputation, puis que pour vous precipiter au lieu que vous croyrez avoir acquis de l'estime vous n'aurez gagné que du

blasme. Et me semble qu'il ne seroit pas mauvais de faire comme les Chevres lesquelles apres avoir mangé ruminent assez longtemps, ainsy il n'y a point de mal de repasser six fois voire douze ce que vous voulez donner au public, car une fois que l'encre de Senlecque ou celle de Ballard y ont passé il n'est plus temps de les corriger, & moy qui parle, je ne suis pas exempt de cette calomnie, veu que pour avoir manqué un petit mot de quantité dans ma Messe de *Lætamini*, on en fit un quanquan dans Paris qu'il sembloit que j'eusse mordu la Lune. Mais en cela je fis responce que je tenois à gloire leur reprimande puis que ne pouvant s'attaquer à la mouëlle ils s'en prennoient à l'os comme les Chiens, & que si j'avois failly c'estoit pour les imiter, puis qu'on dit qu'il vaut mieux broncher avec les sçavans que bien faire avec les ignorans, & comme disoit un Ancien, qu'une faute faicte par conseil est une faute sagement faicte. Ayant cette satisfaction de n'avoir rien fait sans approbation, tant aux Airs que j'ay dediés à Monseigneur le Mareschal de Schomberg (*), qu'à la Messe que j'ay offerte à

* Le maréchal de Schomberg était bon musicien & faisait souvent de la musique avec Louis XIII.

l'abbé de Roches, qu'à celle que j'ay presentée à Mademoyselle de Sainct-Geran de laquelle j'eus trente pistoles de present, tesmoings les meilleurs Chantres de la Saincte Chappelle & de Nostre-Dame qui me firent l'honneur de m'assister le jour que je la luy fis entendre dans les Peres Minimes de la Place Royalle, où le Pere Mersene fut Auditeur qui est (comme vous scavez) un des Oracles de la Musique de ce temps, puisque sans le beau Livre (*) qu'il a fait nous serions en queste de beaucoup de choses. Cepandant pour revenir à mon theme je vous diray qu'un jour j'ay oüy dire à un Grand, que pour gouster le vin avec delice il falloit boire plusieurs fois mais de petits coups, ainsi je vous diray que si vous desirez avoir de la satisfaction en vos œuvres, il vous faut composer souvent mais peu à chaque fois, car sortant avec appetit de Table on a envie d'y plutost retourner, & la viande en proffite davantage, puisque l'on recule pour mieux sauter, & comme cela vous acquerrez une gloire qui sera perdurable & non passagere. Pour moy j'aymerois mieux qu'on ne m'eust jamais cogneu que si ceste cognoissance devoit finir en peu de

* *L'Harmonie universelle*, 1636-37, 2 vol. in-fol

temps, & comme l'on dit du meschant : *Periit memoria eorum cum sonitu*, n'y ayant de plus glorieux que la reputation & particulierement celle qui est durable. C'est pourquoy Pompée ayant vaincu & fait prisonnier Tigrane Roy de Pont, il ayma mieux le remettre en son Royaume & le faire allié & confederé des Romains, que non pas de le retenir & mener en Triomphe avec luy dedans Rome, comme c'estoit la coustume d'user des ennemys & de leurs despoüilles, disant qu'il aymoit mieux la gloire d'un siècle, que celle d'un jour. Proffitez doncques de cecy & soyez plus avare de Musique, en vous souvenant que les choses rares sont précieuses. Cependant excusez ma franchise & l'humeur Provençale qui m'oblige à tout dire, & particulièrement de publier que je seray jusques au dernier moment de ma vie,

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.



LIV

MONSIEUR,

'APPRENS tous les jours des nouvelles & l'on me confirme de plus en plus que despuis que vous estes dans cette Maistrise vous ne vous amusez qu'à thezauriser, au lieu de composer des nouvelles pieces & vous rendre toujours plus vertueux. Je voy bien que vous amassez pour lors que vous n'aurez plus de condition, mais cette consideration là, vous la fera perdre, car vous amassez une chose qui peut manquer, & vous ne faictes pas provision de ce qu'on ne vous scauroit oster, ainsi que répondit Stilpon au Roy Demetrius lorsqu'il saccagea Mégare, car l'ayant rencontré & le voulant favoriser luy demanda s'il n'avoit rien perdu du sien : Non dit-il Sire ! Car la guerre ne scauroit piller la vertu. Pour moy je ne veux jamais rien avoir qui ne puisse nager avec moy, parce que j'ay espreuvé que par la vertu, les Gantez sont metamorphosez en Gigantez. Mes ennemys diront bien que c'est une Gasconnade,

mais je ne fais pas le Rodomont puisque je confesse que je n'ay rien de mon Estoc, & que sans icelle il y a longtemps que je serois reduit au petit pied. Par la Vertu Alexandre a merité le nom de Grand, & a plus acquis de Villes par cette qualité que par la force de ses armées. Par la Vertu on resiste à tous evenements aussi bien que la Palme & le Safran lesquels tant plus ils sont foulez, & plus ils se relevent. Par elle nous nous rendons formidables à nos ennemys, nous mesprisons les loüanges & les flatteries, & nous ne voulons autre prix que d'estre agreables à Dieu. La Noblesse n'est qu'un bien de nos ancestres : La Richesse se perd & fait perdre son possesseur : La Beauté est une disposition & une fleur de peu de durée : la Santé qui est si precieuse, se change facilement : Les forces se perdent par inconveniens : mais la seule vertu est une qualité immortelle. Socrate dit que si tous les biens du monde estoient d'un costé, ils ne monteraient pas plus qu'un atome au prix de la vertu. Mais parceque les Disciples veulent bien souvent rencherir sur leurs maistres, Platon son escolier dit bien davantage, car il confirme que si tous les biens de l'Univers estoient d'un costé & la vertu de l'autre, la derniere toucheroit le Ciel, & les premiers la terre. Vous devez estre content

que je vous donne cet advis, puisque je suis du plus proffond de mon ame

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.

LV

MONSIEUR,



OUS m'escrivez que vous estes maistres dans un des plus fameux Chappitre du Royaume en telle sorte que l'on y meurt de faim, & que vous n'y ferez pas long sejour, puisque les serviteurs ne sont jamais gueres riches là où les maistres sont pauvres. Prenez garde qu'ils ne fassent les souffreteux pour n'augmenter vos gages, car il est asseuré que quand les Chanoines auroient autant de Quadruples qu'un chien de puces en esté, ils ne s'en vanteront jamais. Ils n'espargnent que pour leurs parens, sans considerer que le bien d'Eglise est de la nature du Lierre, lequel avec le temps ruine la muraille où il est appuyé, outre qu'argent de doudaine si florit ne graine. Et d'ailleurs se soucient fort peu des Chantres, bien

ne seriez pas si capable, puisque rien n'empesche tant la vertu que les commoditez. Il faut nous contenter de ce que Dieu nous donne, & prendre le temps comme il est, les gens comme ils sont & les que nous fassions la pluspart de leurs charges dedans le Chœur. Neantmoins je ne vous conseille pas de quitter pour le subjet que vous dittes, puisque suivant quelques uns la pauvreté n'est un mal qu'en opinion ; dont les pointes ne sont acerées que par la trempe de nos imaginations, & encore que plusieurs ayent dit qu'ils aymeroient mieux estre Ladres que Pauvres, faut aussi considerer que la pauvreté n'estant pas vice n'est pas aussi reprochable. Et vous sçavez bien qu'il n'y a point de pauvreté si souffreteuse qu'elle ne trouve de quoy vivre & que puisque Dieu a soin des oyseaux il aura bien soin des hommes. Ha ! qu'il pleust à Dieu que nous fussions de l'humeur de nos anciens Peres lesquels ne cherchoient autres richesses que les fruits de leurs labourages. Mais despuis que l'homme a esté curieux d'ouvrir les flancs de la terre pour en arracher les Mines d'or & d'argent, la concupiscence & la division ont esté semées par tout, c'est pourquoy disoit Senecque les Dieux estoient plus propices & favorables quand il n'estoient que de terre que despuis

qu'ils ont esté d'or & d'argent. Proffitez donc (cher amy) de ce que je vous dis & croyez que celuy n'est pas riche qui a beaucoup, mais seulement celuy qui a assez, & que si vous aviez plus des moyens vous heures comme elles se trouvent. Agréez mes admonitions puisqu'elles partent de mon affection et du desir que j'ay d'estre toute ma vie

Monsieur.

Vostre serviteur,

A. Gantez.

LVI

MONSIEUR.



L est veritable ce qu'on dit par Proverbe, qu'il y en a qui battent le buisson & d'autres prennent les oyseaux, & comme il arrive au chien, lequel prend le Lievre & son Maistre le mange, de mesme j'ay fait un Air qui a passé pour bon & un Chantre du Roy en a eu la recompense, lequel l'ayant chanté devant Madame de Savoye il en eut cinquante

demy Louys de present (*). Je ne m'en fasche pas puisqu'il est de mes amys, mais j'ay regret que l'ayant despuis veu & visité, il a paru plus froid en mon endroit que de coustume. J'estime que vous ne serez pas de cet humeur, c'est pourquoy je vous en veux faire part, accompagné de quelques autres :

Dedans cête plaisant desbauche
A toy frere de ce vin bon
Moy boy de mon main gauche
Si tu donne à moy du Jambon,
Toy verra moy fredonner en cadence
Colimtampon
Vive bonne France & Louys de Bourbon
Colimtampon.

Grand mercy frere camarade
Moy va t'en faire la raison
De cête canonade
Et n'y a Suisse ny Grison,
Qui de bon cœur ne fredonne en cadence
Colimtampon

(*) Ce chantre du Roi, digne ami du jovial Gantez & se parant de ses plumes, ne serait-il pas Dassoucy ?

Vive bonne France & Louys de Bourbon
Colimtampon.

Quand au combat on me resveille
Moy prend toujours pour gabion
Le tour d'une bouteille
Et veux avoir le Morrion,
Si de bon cœur ne fredonne en cadence
Colimtampon
Vive bonne France & Louys de Bourbon
Colimtampon.

Il me semble que les Musiciens ne devroient chanter que des Airs à boire & laisser ceux d'amour pour les filles, puisqu'elles ne vont que sous l'Estandar de Cupidon comme nous autres soubs celuy de Bacchus; d'ailleurs les chansons d'amour attristent, & celles à boire resjouyssent. Voila pourquoy un Religieux m'en ayant un jour demandé, je luy dis : Mon Pere vous ne serez pas marry que je vous en donne à boire plutost que d'Amour, puis que l'un vous est deffendu & non pas l'autre : ce qu'ayant trouvé bon, j'ay pensé que vous auriez le mesme sentiment. Doncques pour cete raison là, je vous envoye encore cestuy-cy :

Que ton esprit a peu d'adresse
De chercher le respos
Dans les doux yeux d'une Maistresse.
Puisqu'il habite dans les pots
C'est là dedans qu'on void des charmes
Qui ne demandent point de larmes
Que pour nous rendre plus dispots.

Ne vois-tu pas que le Caprice
Qui te rendoit resveur
N'a rien d'egal à ce delice
Dans lequel nage le beuveur
Et qu'un Ivrongne a plus de grace
Portant le feu dessus la face
Qu'un triste Amant dedans le cœur.

He bien ! ne confesserez-vous pas que les Airs de Table ont autre grace que ceux du Lict, & que celuy-là n'est pas bon maistre en cette composition qui ne fait pas mieux les premiers que les derniers. On dit pourtant que Monsieur Boesset (*) qui est

(*) Nous avons réuni de nombreuses notes sur la famille Boesset, & nous les publierons en même temps que d'autres recherches faites par nous sur les musiciens français de la première moitié du XVIIe siècle. Antoine Boesset, dont il est ici question, devait

excellent en toutes les œuvres, il n'en fait point à boire, de quoy ne se faut pas estonner (cher amy) car s'il avoit cette qualité il seroit parfait, & vous sçavez que *Nemo perfectus nisi solus Deus*. Toutes fois il faut confesser que Monsieur Moulinier fait bien tous les deux, puis que nous avons des Airs de sa façon de l'une & de l'autre espece qui ne se peuvent pas imiter. Ceux de Monsieur Lambert (*) ne sont pas mauvais, puis qu'ils ont l'adveu des Dames de Paris, & lesquels Monsieur Bertaut (**) chante de si bon cœur. Mais je n'y porteray point d'envie pourveu que vous ayez agreable ceux que je vous envoyeray, & particulierement cestuy-cy :

---

mourir quelques mois après l'apparitiou du livre de Gantez. Il demeurait à Paris, rue Vivienne, et son corps fut porté en l'église de Montmartre après la cérémonie de l'enterrement, qui eut lieu à Saint-Eustache le 10 décembre 1643.

(*) Musicien qui devait acquérir, un peu plus tard, une très-grande réputation comme chanteur & comme compositeur d'*Airs de Cour*.

(**) Loret parle souvent de cet artiste dans sa *Muse historique*. Bertaut ou Berthod étant à sa fenêtre en 1655, eut la gorge transpercée par la balle d'un pistolet déchargé maladroitement au-dessous de lui par un laquais. Il en guérit cependant & continua son service dans la Musique du Roi dont il était un des chanteurs les plus estimés. Louis XIV lui donna le bénéfice abbatial du Bois-Aubry, devenu libre après la mort de Veillot.

Voici le meilleur Cabaret
Amis en deux coups de foret
A ce tonneau faisons saigner la playe,
Ha ! que les vins de Sainct-Germain en Laye
Sont merveilleux & bons
D'avoir fait provigner la tige des Bourbons.

Que ces beaux jardins d'alentour
Font un agreable sejour
De qui l'objet fait mourir l'humeur noire,
Ha ! qui seroit jamais lassé de boire
Dans ces grottes sans jour
Ou l'ennemy du vin s'accorde avec l'amour.

Icy sous ces pampres touffus
Parmy ces feuillages confus
Sylene apprit l'Art de l'Ivrognerie.
L'Air n'y ressent qu'un goust d'espicerie
Qui provoque à propos
Les pointes de la soif à bien vider les pots.

Le plus souvent lors que nous chantons des Airs d'amour proche d'une Maistresse, nous ne faisons que nous eschauffer & alterer tout ensemble, sans en tirer aucun soulagement, mais alors que nous enton-

nons un Air à boire pres de la Bouteille, si nous nous alterons ou eschauffons d'un costé, à tout le moins nous avons sans danger ny hazard de quoy esteindre nostre flamme de l'autre. C'est pourquoy (cher amy) j'ay resolu de garder deux choses inviolables, sçavoir, de ne point parler des femmes & de l'Estat, & comme dit l'Italien : *Del tempo & de la Signouria, non li donare fantasia,* & sur ce propos j'ay fait cet air :

Allons boire mon camarade
Tenons ferme contre ces plats
Qui sont remplis de cervelats,
Passons sur eux nostre boutade.
Mon Dieu ! que je trouve de goust
Et de plaisir en ce ragoust.

Ne nous rompons donc plus la teste
De tous ces affaires d'Estat
Allons commettre un attentat
Contre un Levraut qu'on nous appreste.
Mon Dieu ! que je trouve de goust
Et de plaisir en ce ragoust.

Apres cela je ne vous sçaurois plus rien dire sinon

qu'ayant esté pourveu d'une Chanoinerie par Monseigneur l'Evesque d'Auxerre depuis ce matin (*), je pense que je ne suis pas seulement obligé de prier pour sa prosperité & de m'en aller le remercier, mais encore de boire à sa santé. Pour cet effect, je traite aujourd'hy à soupé tous mes camarades, où je vous laisse à penser comme nous en filerons. Je regrette de n'y estre assisté de vostre presence, mais ne se pouvant je me contenteray pour à ceste heure d'estre

Monsieur,

Vostre serviteur,
A. GANTEZ.

LVII

MONSIEUR,



N dit que la vie du chrestien consiste toute en Esperance, c'est pourquoy les Musiciens estant tels, lorsqu'ils veulent voyager ou vicarier, ils font ordinairement plus de provision d'Esperance que

---

(*) La réception de Gantez comme chanoine semi-prebendé eut lieu le 27 juin 1643. (*Registres du chapitre d'Auxerre,* cités par l'abbé Lebœuf).

d'Argent, parce que l'un est plus aisé à recouvrer que l'autre. Et puisque l'Esperance est tout à fait necessaire dans les affaires du monde, je pense qu'il sera bon d'en dire quelque mot. Doncques je vous feray entendre, que l'Esperance chasse le soucy. Elle fait entreprendre des choses les plus difficiles, distingue les Doctes (dit Bias) d'avec les Ignorans. Alexandre l'estima tant qu'il ne se reserva autre chose. Venceslaus, Roy d'Hongrie chassé de ses Estats, disoit que l'Esperance qu'il avoit en Dieu le remettroit dans son royaume, ce qui fut. Celuy-là espere en vain qui ne craint pas Dieu. Ciceron dit que celuy ne se faschera ny resjouyra outre mesure qui mettra son Esperance en sa propre Vertu. L'Esperance doit servir d'esguillon pour nous donner courage à poursuiure nos entreprises. Car par la nonchalance nous sommes bien souvent deboutez de nos pretentions. Nous devons toujours bien Esperer, mais il faut estre preparé à tous evenements. En Esperant il ne faut pas qu'il vous arrive de dire, je n'y pensois pas. L'Esperance d'un bien futur, addoucit les calamitez presentes. Il ne faut jamais perdre cœur pour les adversitez, mais chaque jour esperer des meilleures choses. Les calamitez à la fin se lassent elles mesmes ; les vents ne soufflent pas

sans cesse, & les bien-heureux ne sont pas tousjours bien fortunez, mais celuy-là est homme de biėn, qui est tousjours remply de bonne Esperance. Thales disoit que c'estoit la chose la plus commune, parce qu'elle demeure encore à ceux qui ont tout perdu. Il ne faut pas pourtant faire comme Pirrus, puisqu'il perdoit par Esperance, ce qu'il acquerroit par effetz, ny comme Cœsar, lequel mené par des nouvelles Esperances contre les Parthes, n'estant pas encore content de l'Empire romain, il fut tué dans le Senat. Mais ayant une fortune mediocre il me semble qu'il ne faudroit plus esperer qu'en Dieu, puisque c'est en luy qu'est le port de salut & l'ancre de bonne Esperance, comme tout mon contentement est d'estre

Monsieur,

Vostre serviteur,

A. GANTEZ.





INDEX

DES

NOMS DE PERSONNES ET DE LIEUX

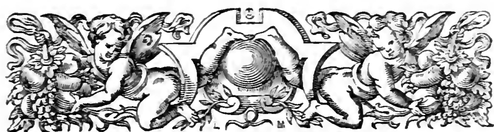
N. B. — Nous avons exclu de cette nomenclature les noms de l'antiquité grecque & romaine n'ayant pas rapport au sujet des lettres, & cités simplement par Gantez, dans le récit, comme exemples ou termes de comparaison.

(1) Nous avons omis de dire que ce savant musicien est cité avec éloge par le père Mersenne dans son *Harmonie universelle.*

ERRATUM

Page 120, dernière ligne de la note sur *Metru*, lisez : MUANCES au lieu de NUANCES.





TABLE

FIN DE LA TABLE

CE PRÉSENT LIVRE
A ÉTÉ EXÉCUTÉ
AUX FRAIS
ET PAR LES SOINS DE
A. CLAUDIN
LIBRAIRE-ÉDITEUR DEMEURANT
A PARIS
PAR P. MOUGIN-RUSAND
MAITRE IMPRIMEUR
A LYON




VITAM IMPENDERE LIBRIS
CVIQVE
A Ω

ML
270
.2
G3

Gantez, Annibal
L'entretien des musicien

N

535933

ML
270
.2
G3

Gantez, Annibal
L'entretien des musicien